



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

*De Harling's
A*

1028

NAPOLI

300 63
VIE ET CARACTÈRE

DE

NAPOLÉON BONAPARTE

PAR

W. E. Channing et R. W. Emerson,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

120

par

FRANÇOIS VAN MEENEN.

Encor Napoléon ! encor sa grande image !

Ah ! que ce rude et dur guerrier

Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage

Pour quelques morceaux de laurier !

AUG. BARRIER.

BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE FRANÇOIS VAN MEENEN.

RUE NEUVE DU PACHÉCO, 34.

1837

BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele. III

Race.

De Marinis

A.

1029.

NAPOLI

Rue de Meirim 117027

VIE ET CARACTÈRE

DE

NAPOLÉON BONAPARTE

PAR

W. E. Channing et R. W. Emerson,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

par

FRANÇOIS VAN MEENEN.

Encor Napoléon! encor sa grande image!
Ah! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage
Pour quelques morceaux de laurier!
AUG. BARBIER.

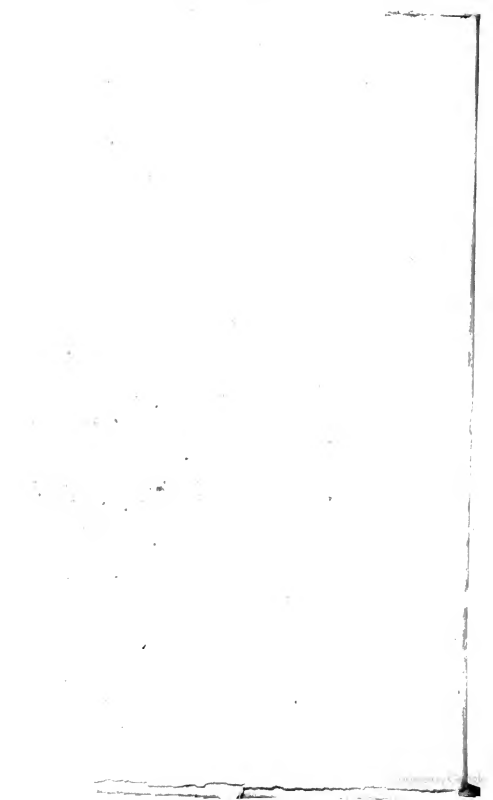
BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE FRANÇOIS VAN MEENEN.

RUE NEUVE DU PACHÉCO, 54.

1857





Nous avons réuni dans ce volume deux morceaux remarquables, conçus dans un esprit tout différent, bien qu'aboutissant à peu près aux mêmes conclusions, et écrits tous deux par des citoyens des États-Unis. Le premier est de Channing, « cet homme de bien, comme a dit M. Ed. Laboulaye (*OEuvres sociales de Channing*, Paris 1854, p. xiii), qui, toute sa vie, consumé d'un même sentiment et d'une même idée, chercha la justice et la vérité de toutes les forces de son esprit, et aima Dieu et l'homme de toutes les forces de son cœur. » Le second est d'Emerson, « ce philosophe, comme a dit M. Emile Montegut (*Essais de philosophie américaine*, par Emerson, Paris 1851, p. xvi.), qui a toutes les qualités du sage : l'originalité, la spontanéité, l'observation sagace, la délicate analyse, la critique, l'absence de dogmatisme. »

Il est curieux et instructif de voir comment cette grande figure de Napoléon a été appréciée de l'autre côté de l'Océan, par des citoyens d'un pays libre, qui heureusement n'a pas encore eu à subir ni à redouter jusqu'à présent le despotisme militaire. L'appréciation est sé-

vère, il faut le dire, mais elle est juste. Bonaparte n'est pas seulement responsable du mal qu'il a fait de son vivant, il l'est encore de cette influence désastreuse que son souvenir fait peser depuis 50 ans sur l'Europe. On peut sans doute rendre hommage aux grandes qualités qu'il eut en partage, mais ces grandes qualités sont-elles donc une excuse suffisante pour l'abaissement moral, dont il a été en grande partie la cause? La culpabilité diminue-t-elle par hasard en proportion directe de la force d'intelligence du coupable? Certes, ce serait-là une étrange justice! Ou plutôt ce serait la négation même de la justice.

Voilà pourquoi nous avons été heureux de reproduire les belles et bonnes pages de Channing et les pages plus ou moins humoristiques d'Emerson. Il y a dans les réflexions de Channing un sentiment profond de la dignité humaine; tout ce qu'il dit de la moralité des hommes publics, de la guerre, de l'amour du pouvoir, du désir des conquêtes, du rôle du gouvernement, porte l'empreinte de cette même élévation de pensée et de sentiment qu'on est toujours sûr de rencontrer chez lui. Il y a dans le portrait tracé par Emerson moins d'élévation et de chaleur, mais plus d'originalité, plus de personnalité, plus de bizarrerie, si l'on veut. Emerson admire en Napoléon une forte individualité, mais renfermée exclusivement en de certaines limites; aussi son admiration est mêlée de dédain et de mépris. Channing envisage plutôt Napoléon au point de vue de l'humanité en général, Emerson, au point de vue de son individualité personnelle. L'un aime trop les hommes pour ne pas souffrir de les voir foulés au pied par ce qu'on appelle un grand homme, l'autre

aime à rencontrer dans un homme une nature vigoureuse, dût-il un peu froisser ses semblables. Au fond, tous deux reconnaissent la nécessité pour l'homme de fortifier sa raison, son sentiment, sa volonté; plus les fortes individualités seront communes, moins il y aura de danger d'en voir prédominer une seule aux dépens des autres. La faiblesse morale des hommes n'est que trop souvent la principale cause du despotisme politique ou religieux. Enseigner l'énergie aux hommes, c'est prêcher contre leurs oppresseurs, qu'ils soient armés de la croix ou du glaive, peu importe. Car l'une ne vaut pas mieux que l'autre et toutes les deux font des esclaves.



REMARQUES
SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE
DE
NAPOLÉON BONAPARTE,
PAR
W. E. Channing.



REMARQUES
SUR LA
VIE ET LE CARACTÈRE
DE
NAPOLÉON BONAPARTE.

1827-28.

I.

La vie de Napoléon Bonaparte par sir Walter Scott a été accueillie avec un empressement, proportionné au talent incontesté de l'auteur, non moins qu'à la capacité et à la destinée merveilleuses de son héros. Que l'attente générale ait été satisfaite, c'est ce que nous ne pouvons affirmer. Mais bien peu de gens se refuseront à reconnaître que l'écrivain ne nous ait fourni une preuve de ses grandes qualités. La rapidité avec laquelle un pareil ouvrage a été lancé nous frappe d'étonnement. Nous croyons cependant que l'auteur se devait à lui-même, et devait au public, d'apporter plus de maturité dans l'exécution

d'une entreprise de cette importance. Ou il aurait dû l'abandonner, ou il aurait dû y consacrer le long et patient labeur qu'elle méritait. Les signes de négligence et de précipitation, qui se trouvent répandus dans le cours de l'ouvrage, sont des taches sérieuses et, pour des lecteurs un peu dédaigneux, ce sont d'irréparables défauts. On y sent partout le manque de concision et de sobriété. Un grand nombre de passages sont diffus ; beaucoup de pensées perdent de leur force par un développement superflu et par des répétitions pires qu'inutiles. Les comparaisons sont accumulées à l'excès, et tandis qu'il y en a plusieurs de bon goût, il y en a peut-être autant de triviales et d'indignes de l'histoire. Les remarques sont généralement justes, mais communes de vérité. Nous signalons franchement ces défauts, afin de pouvoir exprimer d'autant plus librement notre admiration pour le talent de l'homme, qui a exécuté si rapidement une œuvre aussi étendue et aussi variée, aussi riche en renseignements, aussi pleine de fraîcheur et de vie dans les descriptions, aussi abondante en modèles d'un style aisé, agréable et vigoureux.

Cette œuvre a le grand mérite d'être impartiale. Elle est probablement négligée dans un grand nombre de ses détails, mais ce qu'elle a de particulier, c'est d'être affranchie de toute prévention et de toute passion. Quand on considère que l'auteur était à la fois breton et ami des principes et de la politique de Pitt, bien peu de gens devaient s'attendre à voir sortir

de sa plume un portrait décoloré de l'implacable ennemi de l'Angleterre et de ce grand ministre. Mais la rectitude de son jugement et son respect pour la vérité historique l'ont en réalité empêché d'abuser du grand pouvoir que son talent lui conférait sur l'opinion publique. Nous croyons même que la crainte louable d'être injuste à l'égard de l'ennemi de son pays, jointe à l'admiration des qualités brillantes de Napoléon, l'a conduit à pallier à tort les crimes de son héros et à communiquer au lecteur des impressions plus favorables que la vérité ne l'exige.

Mais en voilà assez sur l'auteur, qui n'a pas besoin de nos éloges et qui n'aura guère à souffrir de nos critiques. Ce qui nous intéresse, c'est le sujet qu'il a traité. Apprécier à sa juste valeur le dernier empereur des Français, voilà le point important à notre avis. Cet homme extraordinaire, après avoir joui dans le monde d'un pouvoir sans précédent, pendant sa vie, y exerce encore de l'influence aujourd'hui par son caractère. Et ce caractère, nous le craignons, n'a pas été envisagé comme il devrait l'être. L'espèce d'admiration qu'il inspire, même dans les pays libres, est d'un mauvais présage. Le plus grand attentat contre la société, celui de la spolier de ses droits et de la charger de chaînes, n'excite pas cependant cette profonde exécration, qui lui est due, et qui, si elle était réellement ressentie, imprimerait à l'usurpateur une flétrissure indélébile d'infamie.

Quant à nous, regardant la liberté comme d'un intérêt capital pour la nature humaine, comme une condition essentielle de ses progrès intellectuels, moraux et religieux, nous envisageons les hommes, qui se sont signalés par leur hostilité à son égard, avec une indignation à la fois sévère et triste, avec une indignation que ni l'éclat de la victoire, ni l'admiration de la foule, ne peuvent nous porter à étouffer. Nous voulons donc parler librement de Napoléon. Cependant, si nous nous connaissons bien nous-même, nous n'articulerons jamais un seul reproche injuste. Nous parlons d'autant plus librement, que nous avons la conscience d'être exempt du moindre sentiment d'animosité. Nous ne faisons pas la guerre aux morts. Nous voulons seulement résister à ce que nous regardons comme l'influence pernicieuse des morts. Nous voulons nous dévouer à la cause de la liberté et de l'humanité, à cette cause perpétuellement trahie par une admiration follement prodiguée envers le crime heureux et l'ambition insatiable. Notre principal sujet sera le caractère de Napoléon, et nous y mêlerons naturellement des réflexions sur les plus grands intérêts qui ont ressenti sans cesse son influence.

Nous observerons d'abord qu'il est juste de se rappeler que Bonaparte grandit sous des influences désastreuses, dans des temps orageux, lorsque les esprits étaient agités, que les vieilles institutions s'écroulaient, que les vieilles idées étaient ébranlées, que

les vieux moyens de contrainte étaient brisés de tous côtés ; lorsque l'autorité de la religion était méprisée, et la jeunesse abandonnée à une licence inaccoutumée ; lorsque l'imagination était rendue fiévreuse par des visions d'un bien confus, et les passions grossies, par les sympathies de millions d'hommes, en un irrésistible torrent. On ne peut concevoir d'école plus dangereuse pour le caractère. C'est à l'Être qui voit tout, qui connaît les épreuves par lesquelles ses créatures ont passé et les secrets de leur cœur, c'est à lui seul à juger jusqu'à quel point des crimes peuvent être atténués par des circonstances aussi défavorables. Voilà ce que nous ne devons pas oublier, lorsque nous passons en revue l'histoire d'hommes, qui ont été exposés à des épreuves inconnues de nous-mêmes. Mais de ce que la dépravation d'un mauvais agent perd de sa gravité par les malheurs de son éducation ou de sa condition, nous ne devons pas pour cela confondre les principes immuablement distincts du bien et du mal, et refouler notre réprobation pour des atrocités, qui ont répandu la misère et l'esclavage de toutes parts.

Il faut encore observer en faveur de Napoléon, qu'il a toujours existé et qu'il existe encore une triste aberration du sentiment moral à l'égard des crimes de la vie militaire et politique. Les mauvais actes des hommes publics, bien qu'exercés sur une large échelle, n'ont jamais attiré sur eux cette indignation sincère et partant du cœur, qui s'attache aux vices privés. Les

nations semblent avoir été au-devant des agressions et de la servitude par leur admiration stupide et insensée pour les tyrans heureux. Les maux dont l'homme a le plus souffert, au physique comme au moral, restent encore impunis. A la vérité, le christianisme a bien mis sur nos lèvres la censure des ambitieux et des usurpateurs. Mais ces reproches ne sont guère autre chose encore que des sons et des lieux communs sans signification. Ils sont répétés par manière d'acquiescement. Quand nous les lisons ou que nous les entendons, nous sentons qu'ils manquent de force et de profondeur. Ce ne sont pas là des convictions intimes, sérieuses, brûlantes, faisant irruption de notre âme indignée avec un accent de réalité, devant lequel le coupable se courberait. Le vrai sentiment moral à l'égard des crimes des hommes publics est, pour ainsi dire, à créer. Nous croyons donc qu'un caractère, tel que celui de Bonaparte, n'a que très peu conscience de sa bassesse; et la société qui contribue tant à la production d'un semblable caractère est responsable de son existence et mérite en partie les malheurs qu'il occasionne.

Nous savons peu de chose des influences auxquelles Bonaparte fut soumis dans ses premières années. Il fut élevé dans une école militaire et nous craignons que ce ne soit pas là un établissement propre à imprimer au sens moral beaucoup de délicatesse et d'indépendance; car on y enseigne au jeune militaire, comme premier devoir, d'obéir à

son supérieur sans consulter sa conscience, d'arracher la vie à un homme sur l'ordre d'un autre, d'accomplir un pareil acte, qui plus que tout autre exige une conviction réfléchie, sans s'enquérir un instant de sa justice, et de se livrer comme un instrument passif entre des mains qui souvent, l'histoire tout entière l'atteste, exhalent une odeur de sang versé sans raison.

Son premier acte politique fut de s'associer aux Jacobins, la plus sanguinaire de toutes les factions qui désolèrent la France, et dont on qualifia pompeusement la domination de *règne de la Terreur*. Le service, qui lui valut son commandement en Italie, fut d'avoir dirigé ses canons contre le peuple ; et cependant, dans cette circonstance, ce même peuple, dont l'action était si dangereuse quand il se conduisait en populace, ne faisait que défendre ses droits et résister par la force à une usurpation manifeste.

Sa première campagne fut celle d'Italie, et nous avons encore le souvenir vivace de l'admiration presque outrée avec laquelle nous accueillions ses premiers triomphes ; car alors nous étions assez simple pour voir en lui le défenseur élu de la liberté. L'originalité de sa tactique, nous ne la comprenions pas alors ; le secret de ses succès, nous ne l'avions pas pénétré et la rapidité de ses victoires portait notre imagination à lui attribuer le pouvoir mystérieux d'un héros de roman. Nous avouons ne pas pouvoir lire maintenant encore l'histoire de ses

guerres d'Italie sans sentir notre sang circuler plus rapidement dans nos veines. Ses conceptions promptes, ses ressources inépuisables, sa volonté énergique, sa décision qui ne souffrait pas de retard entre le dessein et l'exécution, la présence d'esprit qui, au milieu de revers soudains et sur la pente d'un désastre, lui faisait découvrir les moyens de salut et de succès, cette aptitude de commander, jointe au courage qui, bien que révoqué en doute plus tard, ne lui fit jamais défaut alors; tout cela nous force à lui accorder, ce qu'en vérité nous n'avons pas le désir de lui refuser, l'admiration qui est due à un génie supérieur.

Que les amis de la paix n'en soient pas blessés. Nous l'avons dit, et nous le répétons, nous ne voulons pas refouler notre admiration pour les capacités étonnantes que souvent la guerre fait surgir. De grandes facultés, même malgré leur mauvaise direction, attestent une glorieuse nature, et nous pouvons confesser leur puissance, tout en condamnant, de toute l'énergie de notre sentiment moral, les mauvaises passions qui les dépravent. Nous sommes prêt à accorder que la guerre, bien que nous l'abhorrions, développe souvent et place dans un jour plus favorable une vigueur d'intelligence et de résolution qui nous inspire une plus haute idée de l'âme humaine. Il n'y a peut-être pas de moment dans la vie, où l'intensité d'action de l'esprit est portée à un plus haut point, où la volonté déploie plus de force, et où des

stimulants qui semblent ne pouvoir être contenus, sont plus tempérés par la possession de soi-même, qu'à l'heure de la bataille. Et cependant la grandeur de l'homme de guerre est de médiocre valeur, si on la compare à la magnanimité de la vertu. Elle s'évanouit devant la grandeur des principes. Le martyr de l'humanité, de la liberté, de la religion, l'homme qui, sans se laisser ébranler, s'attache à la vérité méprisée et désertée, qui, seul, sans appui, tourné en ridicule, à qui la foule n'inspire aucun courage, qu'aucune variété d'objets ne peut arracher à ses pensées, dont aucune occasion d'effort ou de résistance ne réveille et n'entretient l'énergie, et qui cependant consent à supporter, avec calme, avec résolution, avec un invincible amour de l'humanité, des tourments prolongés et recherchés, qu'un seul mot de rétractation pourrait éloigner de lui, un tel homme est aussi supérieur à l'homme de guerre, que la tranquillité et l'infinité du ciel placé au-dessus de nos têtes le sont à l'abjection de la terre foulée par nos pieds.

Nous avons parlé des énergies de l'esprit mises en relief par la guerre. Si l'on veut bien nous permettre une courte digression, qui cependant se rapporte directement à notre sujet principal, les mérites de Napoléon, nous observerons que le talent militaire, même de l'ordre le plus élevé, est loin d'occuper la première place dans les dons de l'intelligence. C'est une des formes les moins nobles du génie, car elle

n'a pas rapport aux objets les plus élevés ni les plus féconds de la pensée. Nous convenons qu'un esprit, qui saisit d'un coup-d'œil, dans une vaste contrée, et qui comprend, comme par intuition, quelles sont les positions les plus favorables qu'elle fournit pour le succès d'une campagne, est un esprit large et vigoureux. Le général qui dispose ses forces de manière à contrecarrer des forces plus grandes, qui supplée par l'habileté, la science et l'invention, au défaut du nombre, qui pénètre les desseins de son ennemi, et qui imprime de l'unité, de l'énergie à une grande variété d'opérations et leur procure la réussite, au milieu d'éventualités et d'obstacles qu'aucune sagesse ne pourrait prévoir, fait preuve d'un puissant génie. Mais cependant la principale affaire d'un général, c'est d'appliquer la force physique, d'écarter des obstacles physiques, de se prévaloir de secours et d'avantages physiques, d'agir sur la matière, de triompher des rivières, des remparts, des montagnes et des forces musculaires de l'homme ; or ce ne sont pas là les objets les plus élevés de l'esprit, et ils n'exigent pas une intelligence de l'ordre le plus élevé. Aussi rien n'est plus commun que de rencontrer des hommes, éminents dans cette branche, et manquant à la fois des plus nobles facultés de l'âme, inaccoutumés à la profondeur et à la liberté de pensée, dépourvus d'imagination et de goût, incapables de jouir des œuvres du génie, et privés de largeur et d'originalité dans leurs vues sur la nature humaine et la société.

Les fonctions d'un grand général ne diffèrent pas beaucoup de celles d'un grand mécanicien, dont l'occupation est d'imaginer de nouvelles combinaisons des forces physiques, de les adapter à de nouvelles circonstances, et d'écarter de nouveaux obstacles. Aussi de grands généraux, au dehors de leur camp, ne sont souvent pas de plus grands hommes que le mécanicien, arraché à son atelier. Dans la conversation ils sont souvent lourds. Ils ne peuvent comprendre des raisonnements abstrus et raffinés. Nous savons bien qu'il y a de magnifiques exceptions. Tel fut César, à la fois le plus grand homme de guerre et l'homme d'état le plus perspicace de son époque, tandis qu'en éloquence et en connaissance des belles lettres, il laissa presque derrière lui tous ceux qui s'étaient consacrés exclusivement à ces matières. Mais de tels cas sont rares. Napoléon, le conquérant, le héros de Waterloo, possédait sans contredit de grands talents militaires; mais nous ne pensons pas que ses admirateurs les plus passionnés réclament pour lui une place au rang des esprits les plus éminents. Nous ne voulons pas même descendre, dans nos exemples, jusqu'à Nelson, cet homme, grand sur le pont d'un vaisseau, mais avili par des vices grossiers et qui n'eut jamais la prétention d'élargir son intelligence. Établir une comparaison sous le rapport du talent et du génie entre de tels hommes et Milton, Bacon et Shakspeare, c'est presque une insulte à ces noms illustres. Qui peut

penser à ces intelligences vraiment grandes, au rang qu'elles occupent dans le ciel comme sur la terre, à leur profonde intuition de l'âme humaine, à la nouveauté et à l'éclat de la combinaison de leurs pensées, à la vigueur avec laquelle elles maîtrisaient et soumettaient à leur but principal les matériaux infinis que la nature et la vie fournissent; qui peut penser aux formes de beauté et de grandeur transcendantes qu'elles ont créées ou qui plutôt n'étaient que les émanations de leurs propres esprits, au calme plein de sagesse qu'elles savaient allier à une imagination ardente, au pouvoir de leur voix qui fait que « malgré leur mort elles parlent encore » et réveillent l'intelligence, la sensibilité et le génie dans les deux hémisphères; qui peut penser à de pareils hommes, et ne pas sentir l'immense infériorité de l'homme de guerre le plus heureusement doué, dont les éléments de la pensée sont les forces physiques et les obstacles physiques, et dont l'occupation est de combiner des objets du degré le plus vil auquel un esprit vigoureux puisse être occupé?

Revenons à Napoléon. Ses victoires éclatantes en Italie répandirent son nom comme un éclair dans le monde civilisé. Malheureusement elles l'entraînèrent à commettre ces agressions manifestes et sans motifs, à tolérer cet esprit d'injustice et d'arrogance, qui ont marqué sa course postérieure et qui ont gagné du terrain à mesure que son pouvoir s'accrut. Dans sa carrière triomphante il se trouva bientôt

en contact avec des états, dont quelques-uns, comme la Toscane et Venise, avaient reconnu la République française, tandis que d'autres, comme Parme et Modène, avaient observé une stricte neutralité. Les antiques coutumes du droit des gens, sous lesquelles de semblables états auraient trouvé un refuge, semblèrent n'avoir jamais traversé l'esprit du jeune vainqueur. Non content de violer la neutralité de tous ces états, il s'empara du port de Livourne et ruina le commerce autrefois florissant de la Toscane; et, après avoir levé un lourd tribut sur Parme et Modène, il força ces petites puissances à lui livrer, ce qui jusqu'alors avait été regardé comme sacré, même dans les dernières extrémités de la guerre, quelques uns de leurs chefs-d'œuvre de peinture, les ornements les plus précieux de leurs capitales. Parfois on parle du bien que Napoléon a fait à l'Italie. Mais nous avons entendu prononcer son nom avec autant d'indignation là-bas qu'ici. Un Italien ne peut lui pardonner d'avoir dérobé à cette contrée ses plus belles œuvres d'art, ses trésors de gloire les plus chers, qui en ont fait une terre de pèlerinage pour les hommes de goût et de génie du monde civilisé tout entier et qui ont soutenu et consolé son orgueil au sein de la conquête et de l'humiliation. De ces abus de pouvoir, même à l'aurore de sa fortune, on aurait pu facilement conjecturer la part qu'il prendrait dans les ours d'orage qui se préparaient, lorsque le sceptre de la France et de l'Europe devait s'offrir en quelque

sorte à la première main vigoureuse, qui aurait assez d'audace pour s'en emparer.

Après l'Italie ce fut l'Égypte qui devint la scène sur laquelle Napoléon put se déployer; l'Égypte, province du Grand Seigneur, avec lequel la France était en paix profonde et qui, conformément à des rapports d'alliance européenne établis depuis longtemps, était son allié naturel. Il semblerait que cette expédition fut conçue par Bonaparte lui-même. Ses motifs ne sont pas clairement indiqués par son biographe. Nous ne doutons pas que son but principal n'ait été la célébrité. Il choisit donc un théâtre où tous les yeux pouvaient être fixés sur lui. Il avait vu d'ailleurs que le moment d'usurper le pouvoir n'était pas encore venu en France. Pour se servir de son langage : « le fruit n'était pas encore mûr. » Il avait besoin d'un champ d'action qui attirât sur lui l'attention du monde et d'où il pût revenir au moment opportun pour la poursuite de ses projets dans son pays. En même temps il caressait indubitablement dans son esprit, déjà enivré par le succès, l'espoir désordonné de faire sur le monde oriental une impression, qui pût mettre sa destinée entre ses propres mains et lui procurer un trône plus enviable que tous ceux de l'Europe. Dans sa course à travers l'Orient, il montra la même absence de justice, le même mépris de toutes les entraves à son pouvoir, que nous avons déjà signalés. Aucun moyen, du moment que le succès paraissait devoir s'en suivre,

n'était mauvais à ses yeux. Ce ne fut pas assez pour lui de se glorifier de ses triomphes au nom de la croix, ou de professer le mahométisme. Il prétendit encore à l'inspiration, à une mission divine, et voulut réunir le caractère de prophète à celui de héros. Ce fut là le commencement des grandes faiblesses et des grandes erreurs dans lesquelles il fut entraîné par cette confiance exagérée en soi-même, qui, sous l'influence de ses succès passés et d'une flatterie démesurée, grandissait déjà au point de devenir une espèce de démence. A son propre point de vue, il était appelé à être l'égal de Mahomet. Sa grandeur à ses propres yeux l'aveugla sur la folie d'en imposer avec ses prétentions surnaturelles aux Turcs, qui méprisaient encore plus qu'ils n'abhorraient un chrétien, et qui l'auraient vendu comme esclave aux chrétiens, plutôt que de reconnaître un renégat comme participant à la gloire de Mahomet. Ce ne fut pas assez pour Bonaparte, dans cette expédition, d'insulter Dieu, et de faire preuve d'une impiété aussi folle que téméraire. Il osa même fouler aux pieds avec une égale audace les sentiments et les préceptes d'humanité. On connaît généralement le massacre de Jaffa. Douze cents prisonniers et probablement davantage, qui s'étaient rendus à Napoléon, et à qui, selon toute apparence, on avait fait quartier, furent deux jours après dirigés sur la forteresse, séparés en petits pelotons, exposés à la fusillade, et lorsque les balles avaient été impuissantes, achevés à coups de baïon-

nette. C'était là une cruauté, que ne peuvent justifier ni les lois ni les usages de la guerre, quelque barbares qu'ils soient. C'était là l'action d'un bandit et d'un sauvage; et elle doit être réprouvée par tous les honnêtes gens qui savent apprécier et qui veulent qu'on respecte les adoucissements inspirés par le christianisme dans la conduite des hostilités de nation à nation.

Le grand événement qui prit place ensuite dans l'histoire de Bonaparte, fut l'usurpation du pouvoir suprême de l'état, et l'établissement du despotisme militaire en France. Nous n'avons pas le désir de nous étendre sur les particularités de cet acte criminel, et nous n'avons pas le moindre souci de nous assurer, si, dans cette occasion, notre héros perdit le courage et la possession de soi-même, comme on prétend que cela est arrivé. Nous nous inquiétons davantage d'exprimer notre conviction de l'infamie de cet outrage à la liberté et à la justice. Pour justifier ce crime, on ne peut alléguer qu'un motif. Napoléon, dit-on, saisit les rênes, parce que s'il les avait laissé échapper, elles seraient tombées dans d'autres mains. Il réduisit la France à l'esclavage, dans un moment où, si lui-même l'avait épargnée, elle aurait trouvé un autre tyran. En admettant la vérité de cette excuse, n'est-ce pas le même raisonnement que celui du voleur de grand chemin, qui dépouille et assassine le voyageur, parce qu'une autre main était sur le point de s'emparer du même

butin, ou parce qu'un autre poignard était prêt à commettre le même acte sanguinaire? Nous savons bien que l'indignation, avec laquelle nous envisageons le crime de Napoléon, trouvera de l'écho dans peu de poitrines; car pour la multitude un trône est une tentation à laquelle il n'y a pas de vertu capable de résister. Mais la vérité morale est immuable, au milieu de tous les raisonnements humains basés sur le sophisme, le ridicule et l'abjection, et le temps viendra où il se rencontrera une voix éloquente pour la proclamer. De tous les crimes contre la société, l'usurpation est le plus atroce. Celui qui lève une main parricide contre les droits et la liberté de son pays, qui pose le pied sur le cou de trente millions de ses concitoyens, qui concentre dans sa seule main les pouvoirs d'un puissant empire, et qui emploie les forces de cet empire, en consume les trésors, et en verse le sang comme de l'eau, pour rendre les autres nations esclaves et faire du monde sa proie, cet homme, puisqu'il réunit tous les crimes dans sa carrière sanglante, devrait être mis au ban de la race humaine, pour lui inspirer une horreur sans mélange et sans mesure, et devrait porter sur son front coupable une marque aussi infamante que celle du premier assassin venu. Nous ne pouvons penser de sang-froid à celui qui charge de chaînes tout un peuple et soumet des millions d'hommes à sa seule volonté, ni à des contrées entières placées à l'ombre de la tyrannie d'un être aussi frère

que nous-même. Aussi, l'esprit plein d'angoisses, nous écriions-nous : Combien de temps encore un monde abject baisera-t-il le pied qui le foule ? Combien de temps encore le crime trouvera-t-il un abri dans son aggravation même et dans ses excès ?

Peut-être dira-t-on que nous nous enflammons d'indignation contre Napoléon, non pas tant parce qu'il fut despote, que parce qu'il devint despote par usurpation ; que nous ne semblons pas tant haïr la tyrannie en elle-même qu'une manière particulière d'y arriver. En effet, nous regardons l'usurpation comme un crime d'une noirceur toute spéciale, surtout quand il est commis, comme dans le cas de Napoléon, au nom de la liberté. Cependant nous détestons tout despotisme, usurpé ou héréditaire. A nos yeux, c'est le mal, c'est l'affront le plus grave qu'on puisse infliger à la race humaine. Mais pour le despote héréditaire nous ressentons plus de pitié que d'indignation. Nourri et élevé dans l'erreur, adoré dès le berceau, n'entendant jamais le langage hardi de la vérité, instruit à regarder la grande masse de ses semblables comme une espèce inférieure, et à concevoir le despotisme comme une loi naturelle et comme un élément nécessaire de la vie sociale ; un pareil prince, à qui son éducation et sa position enlèvent presque la possibilité d'acquérir un sentiment moral sain et une vertu mâle, ne doit pas être jugé sévèrement. Tout en absolvant pourtant le despote d'une grande part de la culpabilité qui semble s'at-

tacher d'abord à son pouvoir sans frein et sans mesure, nous n'en tenons pas moins le despotisme pour un mal maudit. Nous en avons la confiance, le moment de sa chute arrivera. Il ne peut tomber trop tôt. Voilà assez longtemps qu'il a extorqué du travailleur son gain péniblement acquis; assez longtemps qu'il a gaspillé les richesses d'une nation au profit de quelques parasites et de quelque favoris; assez longtemps qu'il a fait la guerre à la liberté de l'esprit et qu'il a entravé le progrès de la vérité. Il a rempli assez de prisons avec les braves et honnêtes gens et assez versé le sang des amis de leur pays. Que sa fin arrive! Elle ne peut venir trop tôt.

Nous avons ainsi suivi Bonaparte jusqu'au moment de sa prise de possession du pouvoir suprême. Ceux qui s'étaient associés à lui pour renverser le gouvernement du Directoire, essayèrent de contenir dans de certaines bornes l'autorité du premier Consul qui allait prendre sa place. Mais il les repoussa avec indignation. Il tenait l'épée, et avec ce talisman non-seulement il intimida les égoïstes, mais il tint dans l'assujétissement et réduisit au silence les patriotes, qui comprirent trop clairement qu'on ne pouvait la lui arracher qu'en renouvelant les horreurs de la Révolution. — Nous allons maintenant passer en revue quelques uns des moyens, par lesquels il consolida son pouvoir et l'éleva jusqu'à la dignité impériale. Nous les envisageons comme des indices bien plus importants de son caractère que ses campagnes

consécutives, auxquelles par conséquent nous n'accorderons que peu d'attention.

Une de ses premières mesures pour donner de la stabilité à son pouvoir fut certainement sage et évidemment dictée par sa situation et son caractère. S'étant emparé de la première dignité de l'état par la force militaire, et s'appuyant sur une soldatesque dévouée, il ne se trouva pas dans la nécessité de se lier à l'un des partis qui avaient déchiré son pays; c'eût été un vasselage devant lequel son esprit dominateur se serait difficilement humilié. Sa politique et son amour de l'autorité lui suggérèrent l'idée d'employer indistinctement tous les chefs de parti; et la plupart de ceux-ci étaient devenus si égoïstes et étaient tellement découragés de la marche désastreuse de la Révolution, qu'on les trouva tout disposés à rompre avec leurs anciens attachements et à partager les dépouilles de la République avec un maître. Il adopta donc un système d'indulgence large, dont les émigrés mêmes ne furent pas exclus, et il eut la satisfaction de voir presque tous les hommes de talent, que la Révolution avait fait surgir, se liguier en faveur de la réalisation de ses plans. Grâce aux hommes capables, qu'il appela à son aide, les finances et l'administration de la guerre, qui étaient tombées dans une confusion de nature à entraîner la ruine de l'état, furent bientôt remises en bon ordre, et l'on pourvut aux ressources et aux forces nécessaires pour réparer les dé-

faites et les désastres récents des armées françaises.

Ceci nous amène à faire mention d'un autre moyen très important et très efficace par lequel Napoléon assura et renforça son pouvoir. Nous voulons parler de la brillante campagne qui suivit immédiatement son élévation au consulat et qui rendit à la France l'ascendant qu'elle avait perdue pendant son absence. Du succès dans cette conjoncture dépendait entièrement sa fortune pour l'avenir. Ce fut dans cette campagne qu'il se montra le digne rival d'Hannibal. L'énergie qu'il déploya en faisant passer les Alpes à une armée suivie de cavalerie, d'artillerie et de tout l'attirail indispensable, et cela à travers des défilés fréquentés seulement par les chasseurs de chamois, nés et élevés au milieu des glaciers et des neiges éternelles, causa une impression qu'il désirait répandre avant tout, l'impression de sa supériorité aussi bien vis-à-vis de la nature que vis-à-vis de l'opposition des hommes. Cette entreprise sous un certain rapport fut d'un terrible présage pour l'Europe. Elle prouva qu'il exerçait sur l'esprit de ses soldats un prestige, dont on ne pouvait calculer les effets. La conquête du St. Bernard par une armée française flatta la vanité de la nation; mais une chose plus merveilleuse encore, ce fut le pouvoir du général d'inspirer à cette armée assez de force, de confiance, de résolution et de patience pour pouvoir accomplir son œuvre. La victoire de Marengo, remportée, par un de ces accidents de la guerre, au

moment même où elle paraissait perdue, assura à Bonaparte la domination qu'il convoitait. La France qui, dans sa folie, avait placé son bonheur dans la conquête, sentit alors que la gloire de ses armes ne pouvait être sauve que dans les mains du premier Consul; tandis que la soldatesque, qui tenait le sceptre à sa disposition, fut de plus en plus tout à fait satisfaite de voir le triomphe et le butin s'attacher à ses drapeaux.

Un autre moyen important et essentiel d'affermir et de renforcer son pouvoir, ce fut le système d'*espionnage*, appelé la police, qui, sous le Directoire, avait reçu un développement digne de ces amis de la liberté, mais qui était destinée à être perfectionnée par la sagesse de Napoléon. On dirait que le despotisme, profitant de l'expérience des temps passés, a déployé toute son habileté et toutes ses ressources pour former la police française, et a inventé un instrument, qui ne sera jamais surpassé, pour étouffer les plus faibles aspirations de mécontentement et enchaîner toute libre pensée. Ce système d'*espionnage* (nous sommes fier de n'avoir pas de mot anglais pour cette infernale machine) à la vérité a été mis en pratique sous toutes les tyrannies. Mais il eut besoin de la ruse de Fouché et de la vigueur de Bonaparte pour dévoiler toute sa puissance. D'après l'expression de notre auteur, « il pénétra dans toutes les ramifications de la société; » c'est-à-dire, que tout homme de la moindre importance avait l'œil

d'un espion sur lui. Il était surveillé chez lui aussi bien qu'à l'étranger, dans le *boudoir* et au théâtre, dans les maisons publiques et dans les maisons de jeu ; et ces derniers repaires ne fournissaient pas à la police un petit nombre d'agents aux yeux d'Argus. Il y avait des oreilles ouvertes dans toute la France, pour saisir au passage les chuchotements des mécontents ; on aurait dit une puissance du mal cherchant à rivaliser en omniprésence et en invisibilité, avec l'intervention bienfaisante de la Divinité. De tous les instruments de tyrannie, c'est bien le plus détestable. Il répand du froid sur les relations sociales ; il resserre les cœurs ; il infecte et obscurcit les esprits par des jalousies et des craintes mutuelles ; et il réduit en système une dissimulation méticuleuse, subversive de la force et de la fermeté de caractère. Il y a cependant, à notre avis, quelque chose de consolant à apprendre que les tyrans sont en proie à la méfiance, aussi bien que les nations qu'ils ont enlacées dans ce funeste réseau, qu'ils ne peuvent se confier même en leurs propres espions, et qu'ils doivent au contraire veiller sur la machine que nous venons de décrire, de peur qu'elle ne se retourne contre eux. Bonaparte, à la tête d'une armée, offre un tableau brillant ; mais Bonaparte, commandant une horde de mouchards, forcé de soupçonner et de craindre ces vils instruments de sa puissance, contraint de les subdiviser en bandes et de recevoir journellement des rapports de chacune d'elles, de manière à pouvoir

recueillir la vérité, en mettant dans la balance leurs témoignages respectifs et en les évaluant ainsi ; Bonaparte, occupé de cette façon, n'est rien moins qu'imposant. Il ne faut pas une grande élévation de pensée pour envisager avec mépris une pareille besogne ; et nous retrouvons, dans l'inquiétude et la dégradation qu'elle présuppose, le commencement de cette expiation à laquelle la tyrannie ne peut échapper.

Il y a un autre moyen, par lequel le premier Consul défendit son autorité, qui ne peut causer d'étonnement. Qu'il devait enchaîner la presse, bannir ou emprisonner les éditeurs opiniâtres, soumettre les journaux et les productions plus importantes des lettres, à une censure jalouse, cela va de soi. La liberté d'écrire et le despotisme sont des ennemis si implacables, qu'il est difficile de blâmer un tyran parce qu'il ne fait aucune concession à la presse. Il ne peut point en faire. Agir autrement pour lui, ce serait aussi raisonnable que d'aller choisir un volcan pour y asseoir son trône. A moins de vouloir sa chute, c'est une nécessité qui pèse sur lui de réprimer l'expression hardie et honnête de la pensée. Mais cette nécessité, c'est lui-même qui l'a choisie. Que l'infamie retombe donc en partage à cet homme, qui s'empare d'un pouvoir, qu'il ne peut soutenir, sans condamner l'esprit à un vaste système d'esclavage et sans métamorphoser la presse, ce grand organe de la vérité, en un instrument de tromperie et d'avilissement publics.

Nous passons maintenant à un autre moyen, encore pire que le dernier, employé par Napoléon pour écarter les obstacles à son pouvoir et à son ambition. C'est la terreur qu'il répandit par sa sévérité au moment même de s'attribuer la puissance impériale. Le meurtre du duc d'Enghien, Napoléon chercha à le justifier en alléguant qu'il fallait frapper de crainte les Bourbons, qui, à ce qu'il disait, complotaient sa mort. Ce peut avoir été un motif; nous avons en effet raison de penser qu'il était menacé d'assassinat à cette époque. Mais nous croyons cependant plutôt que son but fut de forcer à acquiescer à ses vues l'opposition qui, il le savait bien, s'éveillerait dans plus d'une poitrine, à l'aspect du renversement des formes républicaines, et de la prise de possession déclarée de la dignité impériale. Il y a eu des moments où Bonaparte a désavoué le meurtre du duc d'Enghien. Mais qui d'autre aurait pu en être la cause? Ce meurtre porte la marque intime de son auteur. La hardiesse, la décision, la rapidité accablante du crime, tout indique infailliblement à l'âme par qui il fut conçu. Nous croyons que ce qui a poussé Napoléon à le commettre, c'est l'idée qu'un pareil acte frapperait la France et l'Europe d'étonnement et de stupeur, et le montrerait prêt à répandre n'importe quel sang, à balayer n'importe quel obstacle, pour se frayer un chemin au pouvoir absolu. Il est certain que le meurtre ouvert du duc d'Enghien et les assassinats justement

soupçonnés de Pichegru et de Wright causèrent un effroi tel qu'on n'en avait pas ressenti auparavant. Aussi tandis que, dans des occasions antérieures, quelques faibles aspirations de liberté s'étaient fait entendre au sein des corps législatifs, une seule voix, celle de Carnot, s'éleva contre le projet de ceindre le front de Bonaparte de la couronne impériale et de coucher la France à ses pieds, comme une victime sans défense.

Il nous reste encore à examiner d'autres moyens mis en pratique par Bonaparte pour édifier et consolider son pouvoir, moyens d'un caractère différent de ceux que nous avons mentionnés jusqu'ici et que pour ce motif nous ne pouvons passer sous silence. L'un d'eux fut le concordat, qu'il extorqua du Pape et qui eut pour but avoué le rétablissement de la religion catholique en France. Nos préjugés religieux n'exerceront aucune influence sur le jugement que nous allons porter sur cette mesure. Nous n'avons aucune objection à y faire, en tant que restauration d'un culte que nous condamnons pour bien des raisons. Mais ici nous l'envisageons simplement comme un instrument politique, et, sous ce rapport, elle ne semble pas une preuve de sagacité de Bonaparte. Elle sert à nous confirmer dans ce sentiment, que d'autres parties de son histoire nous communiquent, c'est qu'il ne comprit pas le caractère particulier de son époque, ni la politique particulière et originale qu'elle réclamait. Toujours il eut

recours aux moyens vulgaires du pouvoir, bien que l'époque sans précédents dans laquelle il vivait, exigeât un système de conduite, de nature à mettre en jeu des combinaisons inusitées, et à faire jaillir de nouvelles sources d'action. Parce que les vieux gouvernements avaient rencontré un appui commode dans la religion, Napoléon s'imagina que c'était un accessoire et un support nécessaires à sa domination, et il résolut de la restaurer. Mais dans ce moment-là il manquait en France de fondations pour un établissement religieux, capable d'imprimer de la vigueur et un caractère sacré au pouvoir suprême. Comparativement à d'autres temps, il n'y avait pas de foi, pas de sentiment de dévotion, et, qui plus est, pas de dispositions superstitieuses propres à prendre leur place. Le moment de la réaction du principe religieux n'était pas encore arrivé ; et, pour le retarder, il eût été difficile d'imaginer un moyen plus convenable que cette sollicitude caressante déployée pour l'Église par Bonaparte, le musulman de fraîche date, lui, qui était connu pour son dédain de la foi ancienne, et qui n'avait d'autre culte dans le cœur que le culte de soi-même. Au lieu de réduire la religion à servir de soutien à l'état, il était impossible qu'un tel homme y mit la main sans lui faire perdre la faible influence qu'elle exerçait encore sur le peuple. Personne n'était assez ignorant pour être la dupe du premier Consul dans cette circonstance. Hommes, femmes, enfants,

tous savaient très-bien qu'il jouait le rôle d'un jongleur. Il n'y avait pas d'association religieuse compatible avec son caractère et son gouvernement. C'était une preuve frappante de la vanité exagérée de Bonaparte, et de son ignorance des principes les plus élevés de la nature humaine, que son espoir de faire revivre et de tourner à son profit l'ancienne religion, et sa chimère de croire qu'il aurait pu, au besoin, en créer une nouvelle. « Si le Pape n'avait jamais existé auparavant, il aurait été créé pour la circonstance », tels étaient les discours de ce charlatan politique; comme si les opinions et les sentiments religieux étaient choses à fabriquer au moyen d'un décret consulaire. D'anciens législateurs, en adoptant les superstitions populaires et enracinées et en sympathisant avec elles, avaient été capables de les enrôler au service de leurs institutions. Ils avaient été assez sages pour construire leurs assises sur une foi préexistante, et pour s'y conformer soigneusement. Bonaparte, dans un pays d'incrédulité et d'athéisme, et quoique incapable de s'abstenir de sarcasmes à l'égard du système qu'il patronait, fut assez faible pour croire qu'il pouvait le métamorphoser en un appui solide de son gouvernement. Il est hors de doute qu'il se félicita des conditions qu'il avait arrachées au Pape, et qui n'avaient jamais été concédées aux plus puissants monarques. Il oubliait que son succès apparent était la déroute de ses plans; car précisément parce qu'il séparait l'Église de son pontife

suprême, et qu'il se mettait visiblement à sa tête, il brisait le seul lien qui pût donner de l'influence à cette Église. Celle-ci perdit dans la même proportion son pouvoir sur l'opinion et les consciences. Elle devint un vulgaire ressort d'état, méprisé par le peuple, et ne servant qu'à manifester les vues ambitieuses de son maître. Aussi les évêques français refusèrent-ils en général de conserver leurs dignités sous ce nouveau chef; ils préférèrent l'exil au sacrifice des droits de l'Église, et laissèrent après eux, parmi les membres les plus zélés de leur communion, un éloignement passionné pour le Concordat. Il eût été heureux pour Napoléon d'avoir abandonné le Pape et l'Église à eux-mêmes. Tantôt en reconnaissant le Pontife romain et en se servant de lui, tantôt en l'insultant et en l'avilissant, il exaspéra une grande partie de la chrétienté, s'attira de ce côté la flétrissure d'impiété et réveilla contre lui une haine religieuse, qui contribua pour une grande mesure à sa chute.

Comme un autre moyen employé par Bonaparte pour donner de la force et de la considération à son gouvernement, nous pouvons mentionner la grandeur des travaux publics, qu'il commença à entreprendre pendant son consulat, et qu'il continua après son avènement à la dignité impériale. Ces choses-là éblouirent la France, et encore aujourd'hui elles remplissent les voyageurs d'admiration. Si nous pouvions les séparer de son histoire, et s'il

ne restait pas d'autres indices de son caractère, indubitablement nous l'honorierions du titre de souverain bienfaisant; mais liées qu'elles sont à tout le reste, elle ne peuvent modifier que fort peu et même pas du tout notre jugement sur lui, comme un usurpateur avide de pouvoir et sans principes. Paris fut le principal objet de ces travaux publics; et certainement nous ne devons pas nous étonner de voir celui qui tendait à la domination universelle, s'efforcer d'améliorer et d'embellir la métropole de son empire. C'est l'ordinaire des despotes d'être prodigues de dépenses en faveur de la résidence royale et du siège du gouvernement. Les voyageurs en France, aussi bien que dans plusieurs contrées du continent, sont frappés et affligés du contraste entre les magnificences de la capitale, d'un côté, les murs de terre des villages et l'insignifiance de la province, de l'autre. Bonaparte avait du reste un motif spécial pour décorer Paris, car *Paris est la France*, on l'a observé bien souvent; et en se conciliant la vanité de la grande cité, il s'assurait l'obéissance du pays tout entier. Les améliorations intérieures si vantées de Napoléon méritent à peine d'être citées, si nous comparons leur influence avec l'effet produit par ses mesures publiques. La conscription, qui arracha à l'agriculture ses travailleurs les plus efficaces, et le système continental, qui ferma tous les ports et annihila le commerce de l'empire, desséchèrent et épuisèrent la France à un point tel, que ni les stimulants artifi-

ciels dont il dota l'industrie, ni les splendides projets qu'il conçut, n'y apportèrent aucune compensation. Le plus admiré peut-être de tous ses travaux publics est la route du Simplon; tous les voyageurs sont d'accord pour la qualifier de merveilleuse. Mais il ne doit pas nous étonner, que celui qui aspirait à une domination sans bornes, cherchât à établir des communications entre les différentes provinces de son empire. Il ne doit pas nous étonner, que celui qui avait escaladé les glaciers du St. Bernard, souhaitât vivement un passage plus commode pour lancer ses troupes en Italie. Et il n'est pas très prodigieux non plus, qu'un souverain qui disposait des revenus de l'Europe et qui vivait à une époque où le génie civil était parvenu à un degré de perfection inconnu auparavant, accomplit une entreprise plus hardie que ses prédécesseurs. Nous ajouterons d'ailleurs que Napoléon doit partager avec Fabbioni la gloire de la route du Simplon; car enfin c'est plus en réalité au génie de l'inventeur et du constructeur qu'on doit cette route, qu'à la volonté de celui qui l'a commandée.

Il y a cependant un grand travail qui fournit à Bonaparte un juste titre à la reconnaissance de la postérité et qui lui donne droit à un renom honorable. Nous voulons parler du nouveau code de lois, qui fut donné à la France sous ses auspices. On a du reste exagéré sa participation à cette œuvre d'une manière injuste et ridicule. Parce qu'il assista

aux réunions du Conseil d'état auquel elle avait été assignée, et qu'il suggéra quelques idées utiles et lumineuses, il a été loué, comme si par la force miraculeuse de son génie, il avait fait surgir tout un nouveau code de lois. La vérité est qu'il employa à ce travail, comme il devait le faire, les jurisconsultes les plus éminents de l'empire ; et il n'est pas moins vrai, que ces savants ne peuvent pas prétendre à une grande originalité ; car, comme notre auteur l'observe, le code en question « ne renferme qu'un petit nombre de particularités qui différencient ses principes de ceux du droit romain. » En d'autres termes, ils préférèrent être sages plutôt que novateurs. Quoiqu'il en soit, Bonaparte mérite d'être grandement vanté pour l'intérêt qu'il prit à la chose, pour l'impulsion qu'il sut donner à ceux à qui elle avait été confiée, et pour le temps et la réflexion qu'il y consacra, au milieu des soucis du gouvernement d'un vaste empire. Que son ambition l'ait poussé à ce travail, nous n'en doutons pas. Il s'était proposé d'entrelacer les lauriers de Justinien à ceux d'Alexandre. Mais nous ne voulons pas chercher querelle à l'ambition, quand elle est assez sage pour se consacrer au bonheur du genre humain. Dans cette circonstance, il prouva qu'il avait jusqu'à un certain point l'intelligence de la vraie gloire ; et nous estimons d'autant plus cet exemple, qu'il se présente presque isolé dans son histoire. C'est avec aversion que nous envisageons le conquérant, l'usur-

pateur, le spoliateur de royaumes, le despote insatiable, et dans tous ces caractères nous retrouvons une véritable vulgarité d'esprit. Mais lorsque nous le considérons comme une source de justice pour un vaste empire, nous reconnaissons en lui une certaine ressemblance avec la Divinité, qui est juste et bienfaisante, et c'est avec joie que nous le louons d'avoir conféré à une nation un des plus grands dons qu'il soit permis à l'homme d'accorder. C'a été cependant le malheur de Bonaparte, c'a été une malédiction jetée sur lui à cause de ses crimes, qu'il ne pût toucher à rien sans y laisser, comme une marque, la tache du despotisme. Son usurpation lui ôta le pouvoir de légiférer avec magnanimité, chaque fois que son propre intérêt était en jeu. Il put pourvoir à l'administration de la justice entre les individus, mais non entre le citoyen et le chef du gouvernement. Les délits politiques, la véritable catégorie d'offenses qui devrait être soumise au jury, furent privés de ce mode de jugement. Les jurys étaient bien appelés à prononcer dans les autres affaires criminelles ; mais il leur fut refusé de s'interposer entre le despote et les sujets infortunés, qui pouvaient être l'objet de ses soupçons. Ces prévenus étaient traduits devant « des cours spéciales, investies d'un caractère semi-militaire, » agents tout disposés à d'injustes poursuites, et seulement attentifs à couvrir de formes légales les desseins meurtriers du tyran.

Après avoir ainsi passé en revue quelques uns

des moyens par lesquels Bonaparte consolida et étendit son autorité, nous allons maintenant le voir s'avancer vers ce trône impérial, sur lequel il avait depuis longtemps fixé ses regards avides. La France, alternativement tenue en respect ou fascinée par les influences que nous avons décrites, abandonna enfin à jamais, par des actes publics et délibérés, sans la moindre tentative ni apparence d'opposition, ses droits, ses libertés, ses intérêts et sa souveraineté, à un maître absolu et à sa postérité. Ainsi périrent le nom et les formes de la République. Ainsi s'évanouirent les espérances des amis de l'humanité. L'air, qui peu d'années auparavant retentissait des clameurs d'un grand peuple secouant ses chaînes, et réclamant ses droits innés à la liberté, résonna maintenant des cris serviles de longue vie à un usurpateur taché de sang. Il y eut bien à la vérité de généreux esprits, de vrais patriotes, comme notre La Fayette, qui quittèrent la France. Mais en petit nombre et dispersés, on les laissa répandre en secret des larmes de douleur, d'indignation et de désespoir. Par ce misérable et désastreux dénouement de sa révolution, la nation française non seulement abdiqua ses propres droits, mais attira à la cause de la liberté des reproches, que les années n'ont pu effacer. C'est un souvenir plus pénible pour nous, que tous les malheurs dont la France inonda l'Europe, et que l'amertume de ses propres souffrances, lorsque l'heure de l'expiation sonna pour elle. Les

champs qu'elle a ravagés se sont couverts de nouveau d'épis ondoiyants; les gémissements qui firent explosion dans ses villes et dans ses villages, lorsque ses plus braves enfants périrent par milliers et par dizaines de mille au milieu des neiges de la Russie, ces gémissements, la mort les a fait cesser, et sa population décimée s'est renouvelée. Mais les blessures qu'elle a infligées à la liberté par des crimes commis au nom sacré de celle-ci, et par l'esprit d'abjection avec lequel cette sainte cause fut désertée, ces blessures-là sont encore fraîches et saignantes. Non seulement la France se soumit elle-même à un tyran, mais qui pis est, elle a fourni partout à la tyrannie de nouvelles excuses et de nouveaux arguments, et elle lui a donné l'effronterie de prêcher ouvertement, à la face du ciel, la doctrine impie du pouvoir absolu et de la soumission sans bornes.

Voilà donc maintenant Napoléon Empereur des Français. Celui qui n'a pas une connaissance profonde de la nature humaine, s'imaginera qu'un pareil empire, dont les frontières s'étendaient alors jusqu'au Rhin, pouvait satisfaire même un ambitieux. Mais Bonaparte obéissait à cette loi de progression, à laquelle les esprits les plus éminents sont particulièrement assujettis; et par l'acquisition son esprit de domination s'enflamma au lieu de s'apaiser. Depuis longtemps il se proposait la conquête de l'Europe et du monde; et le titre d'Empereur ne fit que donner plus d'intensité à ce dessein. Si nous ne

craignons, en nous répétant, d'affaiblir la conviction que nous désirons communiquer avant tout, nous nous appesantirions sur l'énormité du crime impliqué dans le projet d'empire universel. Napoléon connaissait parfaitement le prix qu'il fallait payer pour l'élévation qu'il convoitait. Il savait que le chemin pour y arriver devait passer au-dessus des cadavres de millions d'hommes blessés et tués, au-dessus d'amas putréfiés de ses semblables, au travers de champs ravagés, de ruines fumantes, de villes dévastées. Il savait que ses pas seraient accompagnés des gémissements de mères rendues veuves et d'orphelins mourant de faim, d'amis privés de leurs amis ou d'amants livrés au désespoir ; et que, indépendamment de cette accumulation de malheurs, il produirait un nombre non moins égal de crimes, en multipliant indéfiniment les instruments et les complices de ses fraudes et de ses rapines. Il connaissait donc le prix de son ambition et il se décida cependant à le payer. Mais nous ne voulons pas insister sur un point, dont peu, très-peu de personnes ont jusqu'à présent l'intelligence ou le sentiment. Aussi pour le moment laissons le côté moral de l'entreprise et examinons la à un autre point de vue, qui est d'une grande importance pour pouvoir apprécier à leur juste valeur ses titres à l'admiration. Nous allons nous enquerir de la nature et de l'opportunité des mesures et de la politique qu'il adopta, pour venir à bout de subjuguer l'Europe et le monde.

Nous savons bien que cette discussion peut nous attirer le reproche d'excessive présomption. On dira peut-être que des personnes, qui n'ont jamais eu accès dans les secrets des cabinets, et qui n'ont jamais pris part aux affaires publiques, ne sont pas les meilleurs juges de la politique d'un homme tel que Napoléon. Nous n'avons pas la prétention d'en disconvenir. Nous reconnaissons les désavantages de notre position, et nous n'entreprendrons pas de polémique avec nos lecteurs pour scruter la solidité de nos opinions. Mais nous dirons que, malgré notre éloignement, nous n'avons pas été observateur indifférent des grands événements de notre époque, et que, tout en ayant conscience d'être exposé à de nombreuses erreurs, nous avons la conviction profonde de la pureté intime de nos vues. Nous énonçons donc sans réserve notre pensée : oui, la politique de Napoléon manqua de sagacité, et lui-même prouva, comme nous l'avons déjà suggéré plus haut, qu'il était incapable de comprendre le caractère et de répondre aux exigences de son époque. Son système consistait dans la répétition des vieux moyens, mis en œuvre lorsque la situation du monde était toute neuve. Le glaive et la police, qui lui avaient suffi pour réduire la France en esclavage, n'étaient pas les seules influences nécessaires pour la réalisation de ses desseins vis-à-vis de la race humaine. Il fallait découvrir ou inventer d'autres ressources ; et le génie indispensable pour leur donner naissance,

ne fut pas, pensons-nous, le lot de Napoléon.

Les circonstances, dans lesquelles Napoléon aspira à la domination universelle, différaient sous plus d'un rapport de celles où les précédents conquérants s'étaient trouvés placés. Il avait été aisé pour Rome, après avoir subjugué les royaumes, de les réduire en provinces et de les gouverner par la force; car à cette époque les nations n'étaient rattachées entre elles par aucun lien. Elles avaient peu de communication les unes avec les autres. Des différences d'origines, de religion, de coutumes, de langage, d'organisation de la vie militaire, différences aggravées encore par des guerres longues et féroces, et par l'absence générale de civilisation, empêchaient une action commune, et s'opposaient, pour ainsi dire, à ce qu'elles prissent intérêt au sort les unes des autres. L'Europe moderne, au contraire, formait un ensemble d'états civilisés, étroitement unis par le commerce, par les lettres, par une croyance commune, par des échanges de pensées et de perfectionnements, et par une politique, qui depuis des siècles s'était proposé, pour but principal, l'établissement d'un équilibre des puissances, propre à garantir l'indépendance respective des nations. Sous toutes ces influences l'esprit humain avait fait de grands progrès; et en réalité la Révolution française n'avait été que le résultat d'un réveil et d'un développement sans précédents des facultés humaines, et d'un accroissement de force et d'intelligence, chez une classe de

citoyens bien plus considérable que l'on n'avait jamais vu y participer à aucune période antérieure. Le véritable pouvoir que maniait Napoléon pouvait être attribué à un enthousiasme généreux dans son principe, et manifestant une tendance du monde civilisé vers de meilleures institutions. Il est évident que les plans surannés de conquête et les maximes d'époques relativement barbares, ne convenaient pas à un pareil état de société. Un ambitieux aurait dû se frayer son chemin, en s'appuyant sur les nouvelles impulsions, sur les nouveaux mobiles du monde. L'existence d'une vaste puissance maritime comme l'Angleterre, qui, par sa domination sur l'océan et son immense commerce, se mettait en rapport avec chaque espèce de société, et qui en même temps jouissait de l'avantage digne d'envie de posséder les institutions les plus libres de l'Europe, était par elle-même un motif suffisant pour modifier la politique, au moyen de laquelle un État pouvait espérer alors de se placer à la tête des nations. Hé bien ! ce caractère, cette influence particulière de l'Angleterre, Bonaparte ne sembla jamais capable de la comprendre ; et les mesures violentes, par lesquelles il essaya de briser les antiques rapports de ce pays avec le continent, leur donnèrent une force nouvelle, en ajoutant aux liens de l'intérêt ceux de la sympathie, d'une souffrance et d'un danger communs.

La force et la corruption, tels furent les grands ressorts de Napoléon, et il les mit en œuvre sans

déguisement et sans réserve, ne s'inquiétant pas de savoir combien il outrageait et combien il armait contre lui-même les sentiments de moralité et de nationalité de l'Europe. Sa grande confiance, il la plaçait dans l'esprit militaire et dans l'énergie de la France. Faire de la France une nation de soldats, ce fut le premier et le principal but de sa politique ; et en cela il réussit. A la vérité la révolution n'avait pas peu contribué à préparer ce résultat pour le mettre entre ses mains. Pour le compléter, il introduisit un système national d'éducation ayant pour fin de dresser la jeunesse française tout entière à la vie militaire, de familiariser l'esprit avec cette destination dès l'âge le plus tendre, et d'associer l'idée de gloire presque exclusivement à la carrière des armes. La conscription donna pleine satisfaction à ce système ; car tous les jeunes gens de l'empire ayant raison d'aller au devant de cette espèce de sommation d'entrer dans l'armée, le premier objet de l'éducation fut naturellement de les rendre aptes à figurer sur les champs de bataille. Les honneurs publics accordés au talent militaire, et une impartialité rigoureuse à conférer des promotions au mérite, de telle sorte que la naissance, quelque obscure qu'elle pût être, ne fût jamais une barrière à ce que l'on regardait comme les dignités les plus élevées en Europe, enflammèrent l'ambition du peuple entier et l'entraînèrent exclusivement vers les camps. Il est vrai que la conscription en décimant d'une manière si terrible les rangs

de la jeunesse, et en semant l'anxiété et la douleur sous tous les toits, la France la ressentit cruellement. Mais Napoléon connaissait bien la race qu'il s'était donné pour mission de dresser ; et par l'éclat de la victoire, par le titre de Grand Empire, il réussit pour un temps à lui faire oublier les privations domestiques les plus pénibles, et cette coupe réglée, sans exemple, d'êtres vivants. Voilà comment il s'assura, ce qu'il considérait comme son plus essentiel instrument de domination, une grande force militaire. Mais, d'un autre côté, les stimulants que dans ce but il était forcé de fournir continuellement à la vanité française, l'ostentation avec laquelle on faisait retentir dans le monde l'invincible puissance de la France, et le langage hautain, vantard, qui devint le trait le plus frappant de ce peuple enivré, exaspérèrent aussi continuellement l'esprit national et l'orgueil de l'Europe, et implantèrent dans tous les cœurs une haine profonde pour ce nouvel et insolent empire, une haine qui n'attendit qu'un moment favorable pour lui faire payer avec intérêts la dette de l'humiliation.

La condition de l'Europe s'opposait, selon nous, à l'établissement d'une monarchie universelle par la force purement matérielle. Le glaive, malgré son importance, n'avait plus alors à jouer qu'un rôle secondaire. La véritable marche à suivre par Napoléon nous semble avoir été indiquée non seulement par l'état de l'Europe, mais par les moyens dont la France au commencement de sa révolution avait re-

connu le plus l'efficacité. Il aurait dû s'identifier avec quelques grands intérêts, quelque grande opinion, ou quelques grandes institutions, et par là il aurait pu se rallier un vaste parti dans chaque nation. Il aurait dû au moins se ménager un motif spécieux contre tous les vieux établissements. Faire contraste de la manière la plus frappante et la plus avantageuse avec les précédents gouvernements, telle aurait dû être la clé de sa politique. Il se serait placé ainsi à la tête d'un nouvel ordre de choses, qui aurait porté l'apparence d'une amélioration de l'état social. Et le renversement des formes républicaines n'empêchait pas d'adopter ce plan de conduite, ou toute autre qui lui aurait attiré la sympathie des masses. Il aurait pu encore tirer entre son propre mode d'administration et celui des autres états une large ligne de démarcation, de façon à rejeter les vieilles dynasties dans l'ombre. Il aurait pu repousser l'ancien faste et l'ancienne étiquette, se distinguer par la simplicité de ses institutions, et faire valoir le soulagement qu'il procurait à son peuple, en le débarrassant du fardeau des prodigalités du luxe d'une cour. Il aurait pu insister sur le grand bienfait qui était résulté pour la France de l'introduction de lois uniformes, qui protégeaient également toutes les classes de citoyens ; et il aurait pu s'engager virtuellement à effacer les inégalités féodales qui désignent encore l'Europe. Il aurait pu s'appuyer sur les changements favorables à introduire dans le ré-

gime de la propriété, en abolissant les substitutions qui lui apportaient des entraves, les droits de primogéniture et les privilèges exclusifs d'une aristocratie arrogante. Il aurait pu rencontrer assez d'abus pour le redressement desquels il se serait posé en champion. En devenant ainsi le moteur de nouvelles institutions, qui auraient amené le transfert du pouvoir dans des mains nouvelles, et auraient présenté au peuple une amélioration réelle de condition, il aurait pu attirer partout sous son étendard les hommes hardis et entreprenants, et il aurait pu désarmer les préjugés nationaux dont il devint la proie. La révolution était encore le véritable ressort du pouvoir. En un mot, Napoléon vivait à une époque, où seul il aurait pu établir une espèce de contrôle durable et universel sur les principes et les institutions de n'importe quelle nature, auxquels il aurait paru se dévouer.

Mais il était impossible pour un homme comme Napoléon d'adopter, et peut-être même de concevoir, un plan tel que celui qui vient d'être tracé; un pareil plan en effet était entièrement en opposition avec ce principe d'égoïsme, de confiance en soi-même, de personnalisme exagéré, qui formait le trait le plus saillant de son esprit. Il se croyait capable, non seulement de conquérir des nations, mais de les contenir par la crainte et l'admiration que son caractère propre inspirerait; et il préférait ce frein à tout autre. Une domination indirecte, un contrôle sur les nations au

moyen d'institutions, de principes, ou de préjugés, dont il aurait été seulement l'apôtre et le défenseur, était entièrement incompatible avec cette véhémence de volonté, cette passion d'étonner le genre humain, et cette conviction de sa propre invincibilité, qui étaient ses sentiments essentiels, et qui faisaient de la force l'instrument favori de son autorité. Il préféra être le principal, le palpable, l'unique lien de son empire; voir son image réfléchie dans chaque établissement; être le centre, vers lequel tous les rayons de gloire devaient converger et duquel toute impulsion devait partir. Par suite de cet égoïsme, il ne songea jamais à s'accommoder à la condition morale du monde. Le glaive fut son arme favorite et il s'en servit sans dissimulation. Il insulta les nations aussi bien que les souverains. Il ne chercha pas à dorer leurs chaînes, ni à rendre le joug moins rude à leurs cous. L'excès de ses exactions, l'audace de ses prétentions et le langage insolent avec lequel il traita l'Europe en vassale du grand empire, montrèrent qu'il comptait régner, non seulement sans s'associer aux intérêts, aux préjugés, aux sentiments nationaux des hommes, mais même en les bravant tous.

Il serait aisé d'indiquer une foule de circonstances dans lesquelles il sacrifia la seule politique qui aurait pu lui donner la supériorité, à la persuasion que sa grandeur propre pouvait plus que contrebalancer toutes les oppositions suscitées par sa violence. A

une époque où le christianisme exerçait quelque influence, il fallait certainement montrer jusqu'à un certain point du respect pour les convictions morales de la société. Mais Napoléon se crut en état de faire encore plus que lutter contre les instincts et les sentiments moraux de notre nature. Il se crut capable de couvrir les actes les plus horribles de la splendeur de son nom, et d'arracher même des applaudissements pour ses crimes par l'éclat de ses succès. Il ne se donna pas la peine de se concilier l'estime. A ses propres yeux il était plus puissant que la conscience ; et voilà comment il tourna contre lui-même le pouvoir et le ressentiment de la vertu, dans toutes les poitrines où ce principe divin trouvait encore un asile.

C'est encore par l'égoïsme, qu'il se montra si soucieux de remplir les trônes de l'Europe d'hommes portant son propre nom, et de multiplier partout des images de lui-même. Au lieu de placer à la tête des pays conquis des hommes capables, choisis dans leur sein, qui, en soutenant de meilleures institutions, se seraient attiré la faveur de la grande masse du peuple, et qui, par leur hostilité pour les vieilles dynasties, auraient rattaché leur fortune à la sienne, il donna pour chefs aux nations des hommes tels que Jérôme et Murat. Il répandit ainsi la jalousie de sa puissance, tout en lui imprimant peu de sécurité. En effet aucun des princes de sa création, quelque bien disposé qu'il fût, n'eut la permission de s'iden-

tilier avec ses sujets, et de prendre racine dans le cœur du public; mais ils furent forcés d'agir, ouvertement et sans déguisement, comme des satellites et des préfets de l'Empereur des Français; ils n'acquirent ainsi aucune influence sur leurs sujets et à l'heure du danger de leur maître, ils ne purent lui apporter aucun secours vigoureux. Dans aucune de ses dispositions Napoléon ne pensa à s'assurer l'attachement des nations pour sa cause. L'étonnement, la crainte, la force, telles furent ses armes, et il ne voulut pas d'autre appui pour son trône que son propre grand nom.

Bonaparte fut si loin de faire ressortir l'opposition et le contraste qui existaient entre lui et les vieilles dynasties de l'Europe, et de s'attacher les hommes par de nouveaux principes et de nouvelles institutions, qu'il eut l'extrême faiblesse (car c'est ainsi que nous l'envisageons), de ressusciter les vieilles formes monarchiques, de singer les manières de l'ancienne cour, et de se rattacher ainsi à la caste des souverains légitimes. C'était dépouiller son gouvernement de ce caractère imposant qu'il aurait pu lui donner, de cet intérêt qu'il aurait pu inspirer en sa faveur comme amélioration des vieilles institutions; c'était en outre se poser comme compétiteur sur un terrain où il devait être infailliblement distancé. Il pouvait évidemment arracher des couronnes aux têtes des monarques; mais il ne pouvait par aucun expédient infuser leur sang dans ses

veines, ni associer à son nom les idées qui s'attachent à une longue suite d'ancêtres, ni donner à sa cour cette grâce de manières, inhérente à de plus anciens établissements monarchiques. Sa vraie politique était de mépriser des distinctions, avec lesquelles il ne pouvait rivaliser; et s'il eût possédé le génie et le tact de fondateur d'une nouvelle ère, il aurait substitué à la couronne et aux autres symboles usés du pouvoir, une nouvelle et plus simple forme de grandeur, et de nouveaux insignes de l'autorité, plus en harmonie avec une époque éclairée, et plus dignes d'un homme qui dédaignait d'être un roi vulgaire. Par la politique qu'il adopta, si toutefois elle est digne de ce nom, il devint un roi vulgaire et il trahit un esprit incapable de répondre aux besoins et aux exigences de son époque. Il est bien reconnu que les progrès de l'intelligence avaient fait beaucoup en Europe, pour affaiblir le respect de l'homme pour le faste et l'apparat. Les nobles avaient appris à déposer leurs atours dans la vie ordinaire et renoncé à figurer toujours en gentilshommes. La royauté même avait commencé à retrancher de sa pompe; et en face de toutes ces améliorations, Bonaparte descendit de sa hauteur, pour s'occuper de costumes, pour légiférer les usages et les manières de cour, et pour surpasser en éclat ses frères les monarques sur leur propre terrain. Il voulut cumuler la gloire de maître des cérémonies avec celle de conquérant de nations

Dans son anxiété d'appartenir à la caste des rois, il exigea scrupuleusement qu'on observât l'étiquette en usage pour s'approcher d'eux. Non content de cette assimilation aux anciens souverains, avec lesquels il n'avait aucun intérêt commun, et dont il ne pouvait se tenir trop éloigné, il chercha à s'allier par le mariage aux familles royales de l'Europe, et à se greffer lui et sa postérité sur un vieux tronc impérial. Ce fut là le véritable moyen de faire rentrer l'opinion dans son ancien lit; de ramener l'Europe à ses anciens préjugés; de faciliter la restauration de l'ancien ordre de choses; de faire prôner la légitimité; de refouler tout espoir de le voir opérer un changement avantageux parmi les nations. Il peut sembler étrange que son égoïsme ne le préservât pas de l'imitation de l'antique esprit de monarchie. Mais son égoïsme, bien qu'extrême, n'avait pas d'élévation, et n'était pas secondé par un génie riche et inventif, sauf dans la guerre.

Nous avons ainsi suivi Napoléon jusqu'au pinacle de sa puissance, et nous avons donné nos vues sur la politique au moyen de laquelle il espéra la perpétuer et la rendre illimitée. Sa chute est maintenant facile à expliquer. Elle eut son origine dans cet esprit de confiance en lui-même et d'exagération de sa personnalité, dont nous avons rencontré tant de preuves. Elle commença en Espagne. Ce pays n'était en réalité qu'une province. Napoléon éprouva le besoin de la réduire nominativement à cette con-

dition, de placer à sa tête un Bonaparte, de manifester à son égard son pouvoir d'une manière frappante. Dans ce but il lui déroba sa famille royale, il souleva l'esprit indomptable de ses habitants, et après avoir répandu dans ses plaines et dans ses montagnes le sang le plus pur de la France, il le perdit pour jamais. Bientôt après survint son expédition contre la Russie, cette expédition au sujet de laquelle ses plus sages conseillers lui firent des remontrances, mais qui devait exercer tout son prestige sur un homme qui se regardait comme une exception dans sa race, et qui se croyait capable de triompher des lois de la nature. Sa confiance en lui-même et son impatience de toute opposition furent si insensées, que par ses outrages il jeta la Suède, cette vieille alliée de la France, dans les bras de la Russie, précisément au moment où lui-même allait se lancer au cœur de ce puissant empire. Nous n'avons pas le désir de nous étendre sur sa campagne de Russie. Parmi toutes les tristes pages de l'histoire, il n'y en a pas de plus lamentable, que celle qui retrace la retraite de l'armée française de Moscou. Nous nous rappelons que, lorsque le bruit du désastre de Napoléon en Russie parvint dans notre pays, nous fûmes d'abord au nombre de ceux qui, ne pensant qu'aux résultats, tressaillirent de joie à cette nouvelle. Mais après que des récits ultérieurs et plus détaillés eurent représenté sous nos yeux le spectacle de cette incomparable armée française désorganisée, réduite à la

famine, massacrée, cherchant un abri sous des monceaux de neige, et périssant par l'intensité du froid, la réflexion nous causa presque un remords de notre joie et nous expiâmes par une douleur sincère notre insensibilité pour les souffrances de nos semblables. Nous comprenons qu'on ait pu donner de nombreux et intéressants détails sur Napoléon, tel qu'il se montra lors de cette désastreuse campagne, dans les Mémoires du comte de Ségur, ce livre dont nous nous sommes souvenus à l'occasion des douleurs et des misères qu'il raconte. Nous connaissons peu de sujets plus dignes de Shakspeare que la situation d'esprit de Napoléon, au moment où la dernière phase de sa destinée s'accomplit, où le cours de ses victoires fut soudainement arrêté et refoulé, où ses rêves d'invincibilité s'évanouirent comme par un coup de tonnerre, où la voix qui en avait imposé aux nations, ne rendit plus au milieu de blanches solitudes que des sons impuissants, et où celui dont l'Europe ne pouvait satisfaire l'ambition, s'enfuit de crainte de tomber en captivité. Le choc a dû être terrible dans cet esprit si impérieux, si dédaigneux, si peu préparé à l'humiliation. L'immense agonie de cet instant où il donna l'ordre inaccoutumé de la retraite; la désolation de son âme, lorsqu'il vit ses braves soldats et ses gardes d'élite s'enfoncer dans les neiges et périr en foule autour de lui; sa répugnance à recevoir les détails de ses pertes, de peur que la possession de soi-même ne vint à lui

faire défaut ; la légèreté et le badinage de son entrevue avec l'abbé de Pradt à Varsovie, laissant deviner un homme qui s'efforce de secouer un fardeau insupportable, qui lutte avec lui-même, qui est aux prises avec le malheur ; et néanmoins enfin son indomptable préoccupation de s'accrocher à l'empire perdu comme au seul bien de la vie ; tous ces combats intérieurs auraient fourni au grand poète dramatique un sujet digne de ses éminentes facultés.

Les désastres irremédiables de la campagne de Russie mirent en réalité l'empire du monde hors de la portée de Napoléon. Le flux de la conquête s'était retiré pour ne plus jamais revenir. Le charme qui avait enveloppé les nations était rompu. Napoléon n'était plus l'Invincible. Le poids de la puissance militaire, qui avait tenu en bride l'esprit des nations, était écarté, et leur ressentiment de l'injustice, si longtemps étouffé, éclata comme les feux d'un volcan. Peut-être Bonaparte aurait-il encore pu garder le trône de la France ; mais celui de l'Europe était perdu pour lui. C'est cependant ce qu'il ne comprit pas, ne put ou ne voulut pas comprendre. Il avait mis trop d'obstination à s'identifier avec le rôle de maître du monde, pour être capable de l'abandonner. Au milieu des sombres présages qui s'accumulaient autour de lui, il voyait encore, dans le succès étonnant de ses fautes passées, et dans l'exagération de ses propres énergies, les moyens de re-

construire son pouvoir déchu. Aussi, la pensée d'abandonner ses prétentions semble ne pas avoir traversé son esprit, et son irréparable défaite ne fut pour lui qu'une sommation de faire de nouveaux efforts. Nous doutons à la vérité, que si Napoléon avait eu pleine intelligence de sa situation, il eût adopté une conduite différente. Bien que sans espoir, il aurait probablement levé de nouvelles armées et combattu jusqu'à la dernière extrémité. Pour un homme, qui a placé tout son bonheur à n'avoir pas d'égal, la pensée de descendre au niveau même des rois est intolérable. L'esprit de Napoléon avait été distendu par de telles idées d'empire universel, que la France, bien qu'ayant pour frontières le Rhin et les Pyrénées, lui semblait trop étroite. Il ne pouvait pas s'y renfermer. Aussi, tandis que son étoile s'obscurcissait, nous ne découvrons aucun signe de repentir en lui. Il ne pouvait porter, disait-il, *une couronne ternie*, c'est-à-dire, une couronne qui ne fût pas plus resplendissante que celles d'Autriche et de Russie. Il continua à parler en maître. Il ne montra aucun changement, si ce n'est celui que la résistance opère sur les gens obstinés ; il perdit son sang-froid et son humeur s'aigrit. Il entassa reproches sur reproches à ses maréchaux et au corps législatif. Il insulta Metternich, l'homme d'état dont son sort dépendait plus que de tout autre. Il irrita Murat par des sarcasmes, qui s'envenimèrent dans le cœur de celui-ci, et accélérèrent, s'ils ne détermi-

nèrent pas sa désertion de la cause de son maître. C'est un exemple frappant d'expiation : la même volonté impétueuse et inflexible qui avait poussé Napoléon à la domination , le porta maintenant à rejeter des conditions qui auraient pu lui laisser une puissance formidable, et rendit ainsi sa chute complète. Refusant de prendre conseil des événements, il persévéra dans la lutte avec une opiniâtreté, semblable à celle d'un enfant gâté, qui s'accroche obstinément à ce qu'il sait devoir abandonner, se démène sans espoir, et ne cesse de résister, jusqu'à ce que ses petits doigts soient détachés un à un de l'objet dans lequel il a placé son attachement. Voilà comment tomba Napoléon. Nous ne suivrons pas son histoire plus loin. Sa retraite à l'île d'Elbe, son irruption en France, son éclatante défaite, et enfin son exil à Sainte-Hélène, quoiqu'ils ajoutent une page de plus à la partie romanesque de sa vie, ne jettent aucune lumière nouvelle sur son caractère, et ne pourraient par eux-mêmes être d'aucune utilité pour notre objet. Il y a à la vérité dans cette portion de son existence des incidents incompatibles en quelque sorte avec cette fermeté et cette conscience de sa supériorité qui lui étaient propres. Mais on ne devait pas s'attendre à voir un homme, dans le caractère duquel il entraient tant de force d'impulsion et si peu de principes, conserver sans tache, au milieu de si cruels revers, la dignité et le respect de soi-même d'un empereur et d'un héros.

Dans le cours de ces remarques , nous avons exposé avec franchise et liberté nos vues sur le Conquérant, sur le premier Consul et sur l'Empereur. Le sujet cependant est d'une si haute importance et d'un si haut intérêt, que nous avons cru utile, au risque de tomber dans quelques redites, de renfermer en un cadre plus restreint ce qui nous semble constituer les grands traits principaux du caractère intellectuel et moral de Napoléon Bonaparte.

Son intelligence se distinguait par la rapidité de la conception. Il comprenait de prime abord ce que la plupart des hommes et les hommes supérieurs ne peuvent apprendre que par l'étude. Il se jeta sur la conclusion plutôt par intuition que par raisonnement. Dans la guerre, le seul sujet dont il fût maître, il saisissait en un instant les points essentiels, relatifs à ses propres positions et à celles de l'ennemi ; et il savait combiner à la fois tous les mouvements nécessaires pour lancer inopinément avec impétuosité une force supérieure sur la partie vulnérable de la ligne ennemie, et pour décider du sort d'une armée en une journée. Il comprenait la guerre comme une science ; mais son esprit était trop hardi, trop prompt et trop ingouvernable, pour se laisser asservir par le côté technique de sa profession. Il se rencontra avec les vieilles armées combattant selon les règles de l'art, et il manifesta la véritable caractéristique du génie, qui sans mépriser les règles, sait quand et comment il faut rompre

avec elles. Il saisit parfaitement quelle immense influence morale on peut acquérir par l'originalité et la rapidité des opérations. Il étonna et paralysa ses ennemis par l'imprévu et l'impétuosité de ses attaques, par la soudaineté avec laquelle l'ouragan de la bataille éclatait sur eux ; et, tout en procurant à ses soldats les avantages de la discipline moderne, il leur communiqua par ses mouvements prompts et décisifs, l'enthousiasme des âges héroïques. Cette faculté d'intimider ses adversaires, de répandre la confiance dans ses propres rangs, d'unir la gaieté au courage, de sorte que la guerre devenait un divertissement, et que la victoire semblait assurée, voilà ce qui distingua Napoléon à une époque où le talent militaire était extraordinaire, et ce qui fut un des principaux ressorts de sa puissance future.

Les effets prodigieux de cette promptitude de pensée qui distinguait Bonaparte, la réussite marquée de sa nouvelle méthode de faire la guerre, et la rapidité presque incroyable avec laquelle sa renommée se répandit chez toutes les nations, ne furent pas d'une médiocre importance dans la détermination de son caractère et dans la fixation, pour un temps, du sort des empires. Ces influences actives lui inspirèrent un sentiment intime tout nouveau de sa propre force. Elles communiquèrent de l'intensité et de l'audace à son ambition, elles donnèrent une forme et de la consistance à ses rêves illimités de gloire et élevèrent ses ardentés espérances jus-

qu'à l'empire. L'admiration éclatante que suscita la précocité de sa carrière, doit avoir particulièrement influé sur lui, en imprimant à son ambition cette modification qui la signala et qui contribua autant à ses succès qu'à sa chute. Il commença par *étonner* le monde, en produisant tout à coup et universellement une *sensation* telle que les temps modernes n'en avaient jamais été témoins. *Étonner* aussi bien que dominer au moyen de ses facultés vigoureuses, devint le grand but de sa vie. Dès lors ce ne fut pas assez pour Bonaparte de dieter des lois. Il sentit le besoin de surprendre, d'éblouir, de subjuguier les âmes, par des résultats frappants, hardis, pleins d'éclat, et sans précédents. Gouverner toujours de la manière la plus absolue ne l'aurait pas satisfait, s'il avait dû gouverner en silence. Il lui fallut régner au milieu de la stupeur et de la crainte, par la grandeur et la terreur de son nom, par un déploiement de pouvoir qui rivât tous les regards sur lui, et qui le rendit le thème obligé de toutes les conversations. Le pouvoir était bien le suprême objet de ses vœux, mais un pouvoir qui fût contemplé en même temps que ressenti, qui frappât les hommes comme un prodige, qui renversât les vieux trônes comme un tremblement de terre, et qui, par la soudaineté de ses nouvelles créations, éveillât en quelque sorte cette surprise docile qu'inspire une intervention miraculeuse.

Tel nous semble avoir été le caractère spécifique

ou distinctif de son amour de la gloire. C'était une ardeur inquiète pour une sorte d'admiration, qui d'après les principes de notre nature ne peut avoir de durée, et qui, pour subsister, exige continuellement de la nouveauté et des stimulants sans cesse renaissants. La simple estime, il ne s'en serait point soucié. Une admiration calme, bien qu'universelle et persistante, lui aurait paru insipide. Il avait besoin d'électriser et de dompter les esprits. Il ne vivait que pour produire de l'effet. Le monde était son théâtre, et il s'inquiétait peu du rôle qu'il avait à y jouer, pourvu qu'il pût figurer sur la scène comme le seul héros de la pièce, et qu'il provoquât des explosions d'applaudissements de nature à étouffer le bruit de toute autre renommée. Dans la guerre, les victoires qu'il convoitait, c'étaient celles dans lesquelles il paraissait disperser ses ennemis, comme la tempête, et dussent-elles être achetées par des sacrifices considérables et extraordinaires de ses propres soldats, au milieu de leurs marches rapides et de leurs attaques audacieuses, elles ne perdaient point de leur prix aux yeux du vainqueur. Dans la paix, il se plaisait à traverser à la hâte ses possessions ; à se multiplier par ses mouvements rapides ; à saisir d'un coup d'œil les points susceptibles d'amélioration de chaque place importante ; à suggérer des plans qui répandissent l'alarme par leur originalité et leur grandeur ; à projeter en un instant des travaux qu'une vie d'homme ne pour-

rait accomplir, et à laisser derrière lui l'impression d'une énergie surhumaine.

Notre esquisse de Bonaparte serait certainement imparfaite, si nous n'ajoutions que rien ne le caractérisa plus fortement que l'esprit d'*exagération de soi-même*. L'énergie singulière de son intelligence et de sa volonté, au moyen de laquelle il se rendit maître de tant de rivaux et de tant d'ennemis, et surmonta des obstacles qui paraissaient invincibles, lui inspira le sentiment intime qu'il était en quelque sorte plus qu'un homme. Ses tendances originelles si prononcées vers l'orgueil et l'exaltation de soi-même, nourries et caressées par des succès prodigieux et des applaudissements démesurés, le remplirent d'une conviction presque insensée de sa grandeur surhumaine. A ses propres yeux, il occupait une place à part des autres hommes. Il ne pouvait être mesuré à l'aune de l'humanité. Il ne pouvait être retenu par des difficultés devant lesquelles tout autre aurait reculé. Il n'était pas fait pour se soumettre aux lois et aux obligations auxquelles tous les autres sont tenus d'obéir. La nature et la volonté humaine devaient se courber devant son pouvoir. Lui, il était l'enfant et le favori de la fortune, et, si non le maître, du moins le but principal de la destinée. Son histoire manifeste un esprit d'exagération de soi-même qui n'eut point d'égal aux époques de lumière, et qui nous rappelle ce roi d'Orient, devant lequel on brûlait de l'encens dès sa naissance comme de-

vant une divinité. Ce fut aussi la cause principale de ses crimes. Il fut privé de la conscience de sa communauté de nature avec ses semblables. Il n'eut pas de sympathies pour son espèce. Ce sentiment de fraternité qui est développé avec une vigueur toute particulière dans les âmes vraiment grandes, et grâce auquel elles se dévouent en victimes volontaires, en martyrs joyeux, aux intérêts du genre humain, était totalement inconnu de lui. Son cœur, au milieu de ses battements désordonnés, ne palpita jamais d'un amour désintéressé. Les liens qui attachent l'homme à l'homme, il les rompit. Le bonheur propre à l'homme, qui consiste dans le triomphe de l'énergie morale et des affections sociales sur les passions égoïstes, il le rebuta pour la joie solitaire du despote. Doué de facultés qui auraient pu faire de lui un représentant, un ministre glorieux de la Divinité bienfaisante, et de qualités naturelles qu'il aurait pu élever au rang de grandes vertus, il préféra de se séparer de son espèce, de ne pas s'inquiéter de l'amour des hommes, de leur estime, de leur reconnaissance, pour devenir un objet d'étonnement, de crainte, d'admiration, et à cet avantage égoïste et tout personnel il sacrifia le repos et un impérissable renom.

Cette arrogance insolente d'exalter sa personnalité au-dessus de la race à laquelle il appartenait, fit explosion dès le commencement de sa carrière. Son premier succès en Italie lui inspira le ton d'un maître

et jamais il ne s'en dépouilla depuis lors jusqu'à sa dernière heure. On peut difficilement s'empêcher d'être frappé de la manière *naturelle* avec laquelle il s'arroe la suprématie dans ses discours et dans ses proclamations. On ne s'aperçoit jamais qu'il y ait quelque chose d'emprunté dans ses airs de maître. Au milieu de ses réclamations les plus hautaines, il parle d'après son esprit propre et dans un langage qui lui est naturel. Son style est emphatique, mais jamais outré, comme s'il avait la conscience de jouer un rôle au-dessus de ses exigences réelles. Même quand il fut assez insensé et assez impie pour s'arroger des pouvoirs miraculeux et une mission divine, ses paroles prouvaient que dans sa pensée, son caractère et ses exploits présentaient quelque chose de nature à justifier ses prétentions blasphématoires. L'empire du monde lui paraissait jusqu'à un certain point devoir lui revenir, car rien de mesquin ne pouvait correspondre à l'idée qu'il se faisait de lui-même ; et c'était non pas par pur verbiage, mais en parlant un langage auquel il accordait crédit, qu'il qualifiait ses conquêtes successives d'*accomplissement de sa destinée*.

Cette tendance à l'exagération de soi-même contribua à son propre malheur et attira sur lui de terribles châtimens, et cela, en viciant et en pervertissant ses hautes facultés. D'abord elle nuisit à sa belle intelligence, elle donna à l'imagination l'ascendant sur le jugement, elle transforma son esprit in-

ventif et fécond en ressources, en une énergie inconsiderée, inquiète, remuante, et le lança ainsi dans des entreprises qui, — ses conseillers plus sages que lui l'avaient déclaré, — renfermaient dans leur sein des germes de ruine. Chez un homme que l'orgueil faisait sortir des rangs de l'espèce humaine, il n'y avait plus de place pour le raisonnement. Tout lui semblait possible. Son génie et sa fortune ne pouvaient pas être arrêtés par les barrières que l'expérience a assignées aux facultés humaines. Les règles ordinaires ne s'appliquaient pas à lui. Il trouvait même des mobiles et des stimulants dans les obstacles, devant lesquels les autres hommes auraient reculé ; car ces obstacles devaient rehausser la gloire du triomphe, et fournir un nouvel aliment à l'admiration du monde. Aussi à différentes reprises, il se jeta dans les parties les plus reculées des pays ennemis, et risqua toute sa fortune et toute sa puissance sur une seule bataille. La témérité, tel fut en effet le résultat nécessaire de son esprit d'exaltation personnelle et de sa confiance outrée en lui-même ; car oser ce que personne n'aurait osé, accomplir ce que personne n'aurait tenté, était le véritable moyen de s'étaler comme un être supérieur à ses propres yeux et aux yeux d'autrui. — L'impatience et l'agitation étaient les autres conséquences nécessaires des qualités que nous venons de mentionner. Le calme de la sagesse lui était refusé. Lui, qui à ses propres yeux était si voisin de l'omnipotence, et qui se plaisait à frapper

et à étonner le monde par des opérations soudaines et éclatantes, ne pouvait pas souffrir de délai ou d'attente dans les opérations lentes du temps. Une œuvre, qui aurait dû mûrir graduellement par le concours réuni de causes diverses, ne pouvait convenir à un homme qui avait besoin d'être envisagé comme la cause principale, peut être même comme la cause unique de tout, qui désirait vivement marquer de l'empreinte propre de son intervention, et cela en caractères les plus éclatants, tout ce qu'il entreprenait, et qui comptait rivaliser par une énergie prompte avec les travaux réguliers et progressifs de la nature. De là tant de projets qui ne furent jamais achevés, ou qui ne furent qu'annoncés. Dans l'entre-temps ils faisaient gonfler le flot de la flatterie, qui lui attribuait l'accomplissement de ce qui n'était pas encore commencé, tandis que son esprit inquiet, se précipitant dans de nouvelles entreprises, oubliait ses engagements et ne laissait exister les prodiges attendus de son génie créateur que dans les annales de l'adulation. — Voilà comment l'intelligence vive et ingénieuse de Bonaparte se déprava, et ne réussit pas à acquérir une grandeur croissante et durable. Elle parvint, à la vérité, à élever une construction vaste et imposante, mais sans proportions, sans cohésion, sans solidité, sans bases assurées. Un souffle un peu fort fut suffisant pour l'ébranler et la mettre en pièces, et tout le génie du maître ne put l'empêcher de crouler. Il eût été heureux

pour sa renommée d'être enterré sous ces ruines !

Une des particularités les plus frappantes du caractère de Bonaparte, c'était la décision ; mais elle aussi, comme nous l'avons déjà vu, se pervertit par l'esprit d'exagération personnelle pour se transformer en une opiniâtreté indomptable, que ni les conseils ne pouvaient éclairer, ni les circonstances fléchir. Le premier pas fait, il poussait en avant. Sa résolution, il voulait que les autres la regardassent comme une loi de la nature, ou un décret de la destinée. Elle *devait* s'accomplir. La résistance ne faisait que l'y confirmer ; et la résistance avait été si souvent surmontée, qu'il s'imagina que sa volonté invincible, unie à son intelligence incomparable, devait tout vaincre. Dépenser sur un tel esprit les avertissements de la sagesse humaine et de la Providence, c'était œuvre vaine ; et l'homme de la destinée vécut pour apprendre aux autres, sinon à lui-même, la débilité et la folie de cette décision qui brave tout, et qui ose mettre sur la même ligne les projets d'un mortel et les résolutions immuables du Tout-puissant.

Il nous reste à mentionner une influence encore plus fatale de cet esprit d'exagération personnelle qui caractérisait Bonaparte. Il déprava à un degré extraordinaire son sens moral. Il n'oblitéra pas entièrement les idées du devoir, mais par une singulière perversion, il le poussa à les appliquer exclusivement aux autres. Jamais il ne sembla entrer

dans sa pensée qu'il fût soumis aux grandes obligations morales, que tous les autres hommes sont appelés à respecter. A ses yeux lui en était exempté. Tout ce qui se rencontrait sur son chemin vers l'empire, il avait le privilège de l'écarter. Les traités ne liaient que ses ennemis. Aucune nation n'avait de droits, sinon sa France. Pour lui, il prétendait au monopole de la perfidie et de la violence. Naturellement, il n'était pas cruel ; mais lorsque la vie humaine était un obstacle à sa marche, il pouvait légalement la sacrifier ; le meurtre, l'assassinat, ne lui causaient pas plus de repentir que la guerre. L'exposition la plus lumineuse de son code moral, nous la retrouvons dans ses conseils au roi de Hollande : « N'oubliez jamais, dans la position où mon système politique et les intérêts de mon empire vous ont appelé, que votre premier devoir est envers MOI et votre second envers la France. Tous vos autres devoirs, même les devoirs envers le peuple que je vous ai appelé à gouverner, ne prennent rang qu'après ceux-là. » A ses propres yeux, il était la source et le centre du devoir. Il était trop exclusif et trop rempli de lui-même, pour être sujet à cette vulgaire souillure, qu'on appelle faute. Les crimes cessaient d'être crimes, lorsqu'ils étaient commis par lui. Aussi il parle toujours de ses transgressions de la loi morale comme d'actes indifférents. Il ne supposa jamais qu'ils terniraient sa gloire, ou qu'ils diminueraient ses titres aux hommages du monde.

A Sainte-Hélène, bien que s'entretenant continuellement de lui-même, et passant souvent en revue la carrière de ses crimes, on ne s'aperçoit pas qu'un simple signe de repentir lui échappe. Il parle de sa vie avec autant de calme que si elle avait été consacrée au devoir et à la bienfaisance, tandis que dans le même instant il a l'audace de reprocher impitoyablement leur manque de foi à presque tous les individus et à presque toutes les nations, avec lesquels il s'était trouvé en relation. Nous doutons que l'histoire fournisse un exemple aussi frappant de l'aveuglement moral et de l'endurcissement, auquel un égoïsme sans bornes nous expose et nous abandonne.

Son esprit d'exagération personnelle se manifeste encore par la manière franche avec laquelle il accueillait l'adulation. La politique à la vérité devait le porter à attribuer les louanges qu'on lui adressait à la bouche d'esclaves vénaux, instruments de son despotisme. Mais la flatterie ne se serait pas permis de tomber dans des exagérations, tantôt révoltantes, tantôt burlesques, tantôt impies, si dans la poitrine du maître n'eût résidé un flatteur qui fit résonner une note adulatrice plus vibrante que toutes celles qu'il entendait autour de lui. Il était sensible à l'opinion d'une façon remarquable et ressentait comme une injustice la suppression des éloges de sa personne. La presse de tous les pays était surveillée et les états libres étaient sommés de la refréner, si elle osait se

permettre quelques libertés à son endroit. Même dans les livres publiés en France sur des matières de toute nature, il exigeait qu'on s'inclinât devant son autorité. Des œuvres de talent furent supprimées, parce que leurs auteurs avaient refusé de brûler de l'encens en l'honneur de la nouvelle idole. Il avait résolu en effet de faire déteindre son nom sur les lettres, aussi bien que sur la législation, la politique, et l'art militaire de son temps, et de contraindre le génie, dont les pages survivent aux statues, aux colonnes et aux empires, à se ranger au nombre de ses tributaires.

Nous terminerons notre coup d'œil sur le caractère de Bonaparte, en disant que ses inclinations primitives, débarrassées de toute entrave, et caressées par l'indulgence, à un degré rarement accordé aux mortels, se transformèrent en grandissant dans l'esprit de despotisme le plus farouche et le plus absolu qui ait jamais envahi le cœur humain. L'amour du pouvoir et de la suprématie l'absorba et le consuma tout entier. Aucune autre passion, aucune affection domestique, aucune amitié particulière, aucun amour du plaisir, aucun goût pour les lettres ou les arts, aucune sympathie humaine, aucune faiblesse humaine, ne put disputer son âme à la passion de la domination et au désir de manifester sa puissance avec éclat. Là devant, devoir, honneur, amour, humanité, tombaient comme frappés de prostration. Joséphine, à ce qu'on raconte, lui fut chère; et cependant la femme dévouée, qui était restée ferme et

fidèle à ses côtés aux jours d'incertitude de sa fortune, fut rebutée par lui dans sa prospérité, pour faire place à une étrangère, plus propre à seconder l'accroissement de sa puissance. Il fut plein d'attachement, a-t-on dit, pour ses frères et sa mère; et cependant ses frères, du moment qu'ils cessèrent d'être ses instruments, tombèrent en disgrâce; et quant à sa mère, on a prétendu qu'il ne lui était pas même permis de s'asseoir en présence de la personne impériale de son fils (1). Parfois, a-t-on encore prétendu, il sentit son cœur s'amollir à la vue du champ de bataille jonché de morts et de blessés. Mais si le Moloch de son ambition réclamait le lendemain de nouveaux amas de cadavres, jamais il ne les lui refusait. Avec toute sa sensibilité il livra des millions d'hommes au glaive, avec aussi peu de remords que s'il avait écrasé autant d'insectes entravant sa route. Devant lui toute volonté, tout désir, tout pouvoir humain devait plier. Sa supériorité, personne ne pouvait la mettre en question. Il insultait les vaincus, qui avaient commis la faute de s'opposer à sa marche; et ni la faiblesse de la femme, ni la dignité de la reine ne purent servir de refuge contre ses outrages. Ses alliés étaient ses vassaux, et leur vasselage n'était guère dissimulé. Trop altier pour employer les moyens de conciliation,

(1) *V. America* p. 57. Nous ne citerions pas ce trait tout à fait défavorable du caractère domestique de Napoléon, si nous n'avions à invoquer une autorité non suspecte à nos yeux.

préférant le commandement à la persuasion, tyrannique, faisant main basse sur tout, il sema la méfiance, l'exaspération, la terreur et le désir de la vengeance dans toute l'Europe; aussi, lorsque le jour de l'expiation vint à sonner, les vieilles antipathies et les rivalités de nation à nation furent englobées dans l'ardente résolution d'abattre le tyran commun, l'ennemi universel.

Tel fut Napoléon Bonaparte. Mais, diront quelques-uns, il fut pourtant un grand homme. Nous ne prétendons pas lui dénier cette qualité. Mais nous avons voulu soutenir ceci, qu'il y a différents degrés ou ordres de grandeur, et que le plus élevé n'appartient pas à Bonaparte. Oui, il y a différents ordres de grandeur. Parmi eux le premier rang doit incontestablement être attribué à la grandeur *morale*, ou à la magnanimité; à cette énergie sublime, par laquelle l'âme, éprise d'amour pour la vertu, s'attache d'une manière indissoluble, — à la vie et à la mort, — à la vérité et au devoir, épouse comme ses propres intérêts les intérêts de la nature humaine, méprise toute bassesse et brave tout danger, entend retentir dans sa conscience une voix plus forte que les menaces et les orages, tient tête à toutes les puissances de l'univers, qui voudraient la détacher de la cause de la liberté et de la religion, place aux heures les plus sombres une confiance inaltérable en Dieu, et est toujours prête à se sacrifier sur l'autel de la patrie ou de l'humanité. De cette grandeur morale,

qui laisse dans l'ombre toutes les autres espèces de grandeur, nous ne rencontrons pas la moindre trace chez Napoléon. Bien que revêtu de la puissance d'un Dieu, la pensée de se consacrer à l'introduction d'une nouvelle ère, d'une ère plus grande, à l'élévation du caractère et de la condition de son espèce, cette pensée semble n'avoir jamais pu poindre dans son intelligence. L'esprit de désintéressement et de dévouement semble non plus n'avoir pas été un moment en lutte chez lui avec l'opiniâtreté et l'ambition. Ses passions dominantes étaient en effet singulièrement éloignées de la magnanimité. La grandeur morale a trop de simplicité, est trop ennemie de l'ostentation, se soutient trop par sa propre substance, et prend part aux intérêts d'autrui avec trop de sincérité, pour vivre une heure en vue d'atteindre le but que Napoléon chercha à atteindre pendant toute sa vie, c'est-à-dire, de devenir le thème, l'objet de la contemplation et de l'admiration du monde ébloui. — Après la grandeur morale vient la grandeur *intellectuelle*, ou le génie dans le sens le plus élevé du mot; et par là nous entendons cette capacité sublime de la pensée, en vertu de laquelle l'âme, éprise d'amour pour le vrai et le beau, essaie de comprendre l'univers, prend son essor dans les cieux, pénètre dans le sein de la terre, sonde les profondeurs de son essence même, interroge le passé, devance l'avenir, découvre les lois générales et universelles de la nature, rattache les uns aux autres par d'innombrables affi-

nités et relations tous les objets de sa connaissance, s'élève du fini et du passager à l'infini et à l'éternel, invente pour elle-même, grâce à sa propre fécondité, des formes plus aimables et plus sublimes qu'elle n'en peut observer, discerne les harmonies existantes entre le monde interne et le monde externe, et trouve partout dans l'univers des types et des interprètes des profonds mystères et des glorieuses inspirations de sa propre nature. Telle est la grandeur qui appartient aux philosophes et aux esprits supérieurs dans la poésie et dans les arts. — En troisième lieu vient la grandeur dans l'action ; et par là nous entendons cette faculté puissante de concevoir des plans hardis et vastes, de construire et de consolider, en prenant pour base un objet important, tout un échafaudage compliqué de moyens, de forces, de combinaisons et d'accomplir de grands effets extérieurs. Sous ce chef vient se ranger la grandeur de Bonaparte, et personne ne sera assez insensé pour la lui refuser. Un homme, qui s'éleva de l'obscurité au trône, qui changea la face du monde, qui fit ressentir son influence sur des nations puissantes et civilisées, qui répandit la terreur de son nom à travers les mers et l'océan, dont les largesses étaient des couronnes, dont l'antichambre était encombrée de princes soumis, qui renversa la terrible barrière des Alpes et les transforma en une grande route, et dont la renommée s'étendit par delà les limites de la civilisation jusqu'aux steppes du Cosaque, et aux

déserts de l'Arabe; un homme, qui a laissé de telles traces de sa personnalité dans l'histoire, nous a enlevé le privilège de mettre en question s'il doit être appelé grand. Tous, nous devons convenir qu'il posséda une puissance d'action extraordinaire, une énergie équivalente aux grands effets qu'il a produits.

Cependant nous ne sommes pas disposé à le considérer comme tenant le premier rang même dans cet ordre de grandeur. La guerre fut sa sphère principale. C'est par le glaive qu'il acquit son ascendant en Europe. Mais la guerre n'est pas le champ sur lequel peut se déployer l'aptitude la plus éminente à l'action, et Napoléon, nous le croyons, avait la conscience de cette vérité. La gloire d'être le plus grand général de son époque ne l'aurait pas satisfait. Il aurait dédaigné de prendre place à côté de Marlborough et de Turenne. Ce fut comme fondateur d'un empire, qui menaça pendant quelque temps d'engloutir le monde, et qui exigeait d'ailleurs d'autres talents que celui de la guerre, qu'il réclama une gloire sans rivale. Et ici nous contestons sa prétention. Ici, nous ne pouvons lui accorder la suprématie. Le projet d'un empire universel, quelque imposant qu'il fût, n'était pas original. Les gouvernements révolutionnaires de la France l'avaient déjà conçu auparavant; et nous ne pouvons le considérer comme une indication assurée de grandeur, lorsque nous nous rappelons que l'esprit faible et vaniteux

de Louis XIV fut assez vaste pour le caresser. La véritable question est donc celle-ci : Napoléon apporta-t-il dans ce dessein la capacité de le faire réussir par des conceptions hardies et originales, adaptées à un âge de civilisation ? Mit-il en jeu quelque mobile intellectuel et moral particulier ? Découvrit-il de nouvelles bases de puissance ? Imagina-t-il de nouveaux liens d'union pour subjuguier les nations ? Découvrit-il, ou fit-il surgir quelques intérêts communs qui pussent servir à relier les unes aux autres les diverses parties de son empire ? Sut-il donner naissance à un souffle capable de supplanter les vieux attachements nationaux, ou substitua-t-il quelque invention nouvelle à ces vulgaires instruments de force et de corruption, dont un usurpateur quelconque aurait pu se servir ? Jamais dans les annales des temps passés le monde ne fournit de tels matériaux pour opérer, de tels moyens pour imprimer aux nations un caractère nouveau, pour élever une nouvelle puissance, pour introduire une nouvelle ère, que l'Europe à l'époque de la Révolution française. Jamais l'esprit humain ne fut plus apte à recevoir de nouvelles impulsions. Hé bien ! Napoléon se montra-t-il à la hauteur de la situation du monde ? Pouvons-nous découvrir une seule conception originale dans ses moyens d'arriver à l'empire universel ? Maitrisa-t-il l'enthousiasme de ses contemporains, en stimulant puissant, plus efficace que les armes ou la politique, et sut-il le rattacher à ses projets ? Que

fit-il d'autre que suivre la voie battue? qu'employer la force et la fraude sous leurs formes les plus grossières? Napoléon, en assignant l'intérêt personnel pour seul ressort à l'activité humaine, ne laissa percer qu'une intelligence vulgaire. Avec le glaive dans une main, et des présents dans l'autre, il se crut le maître absolu de l'esprit humain. La force des sentiments de moralité, de nationalité et de famille, il lui fut impossible de la comprendre. Les éléments les plus relevés de la nature humaine, et après tout les plus puissants, entraient à peine dans sa manière de la concevoir; et comment alors aurait-il pu établir un pouvoir durable sur les hommes?

Afin de faire ressortir son manque d'originalité et d'étendue dans les conceptions, comme fondateur d'empire, nous n'avons besoin de citer que ce simple fait du choix de Talleyrand et de Fouché pour ses principaux conseillers. De pareils noms parlent d'eux-mêmes. On peut juger de la grandeur d'esprit du maître d'après les serviteurs chez lesquels il rencontra la nature la plus conforme à la sienne. Dans la guerre Bonaparte fut grand; car il était hardi, original, créateur. Hors des camps il déploya sans doute du talent, mais un talent qui ne fut pas supérieur à celui d'autres hommes éminents.

Deux circonstances ont beaucoup contribué à désarmer ou à atténuer la vigueur de la réprobation morale que Bonaparte aurait dû encourir. Nous croyons bon de les mentionner. Nous voulons faire

allusion aux vexations auxquelles on a supposé qu'il avait été soumis à Sainte-Hélène, et à la façon peu digne dont les puissances alliées ont usé de leur victoire sur lui. D'abord les injustices présumées dont il fut victime à Sainte-Hélène, ont excité en sa faveur une sympathie telle qu'elle a jeté un voile sur ses crimes. Nous ne sommes nullement porté à contester qu'on exerça à l'égard de Bonaparte une sévérité injuste, puisqu'elle n'était pas nécessaire. Nous ne regardons pas comme très-honorable pour le gouvernement anglais, d'avoir torturé un captif susceptible, en lui refusant un titre qu'il avait longtemps porté. Nous pensons que non seulement la religion et l'humanité, mais encore le respect de soi-même, nous défendent d'infliger à un ennemi vaincu un seul tourment inutile. Mais nous serions vraiment coupable de faiblesse, si les idées et les sentiments moraux, qui doivent servir à apprécier la carrière de Napoléon, faisaient place à la sympathie pour les souffrances qui la terminèrent. Quant aux scrupules qu'un assez grand nombre de personnes ont exprimés, relativement au droit de le bannir à Sainte-Hélène, nous dirons seulement que notre conscience n'est pas encore arrivée à un point suffisant de raffinement et de délicatesse outrée, pour être le moins du monde sensible à cette particularité. Rien ne nous surprend davantage dans Bonaparte que l'effronterie avec laquelle il réclama la protection du droit des gens. Qu'un homme qui a ouvertement bravé ce

droit, vienne ensuite l'invoquer pour s'en faire un abri ; que l'opprimeur du monde implore sa sympathie comme un homme opprimé, et que sa prétention puisse trouver des défenseurs ; ce sont là de ces choses qu'on peut ranger au nombre des événements extraordinaires de cette époque extraordinaire. En vérité l'espèce humaine est dans une pitoyable condition. Elle peut être foulée aux pieds, spoliée, accablée comme une bête de somme, être en proie à la rapacité, à l'insolence, être frappée par le glaive ; mais elle ne doit pas toucher un cheveu, ni déranger l'oreiller d'un seul de ses oppresseurs, à moins qu'elle ne puisse invoquer un chapitre et un article du code de la loi des nations, qui autorise son impolitesse à l'égard de l'offenseur privilégié. Quant à nous, nous nous réjouissons de voir tous les tyrans, usurpateurs ou princes héréditaires, attachés à quelque rocher solitaire de l'Océan. Quiconque fournit la preuve claire, incontestable, qu'il est disposé et fermement résolu à transformer la terre en abattoir, et à écraser tous ceux qui voudraient s'opposer à ses projets, doit être mis en loge comme une bête sauvage. Exiger du genre humain que l'on procède contre un pareil homme d'après les lois écrites et les règles de la procédure, tout comme s'il s'agissait d'un citoyen ordinaire traduit devant une cour de justice bien calme, est tout aussi raisonnable que d'exiger d'un homme en danger imminent d'être assassiné, qu'il attende son meurtrier et qu'il le poursuive d'après les formes lentes de la loi.

Il y a de grands et sérieux droits naturels, qui sont antérieurs aux lois, et sur lesquels la loi repose. Il y a dans les affaires humaines des exigences impérieuses, qui parlent d'elles-mêmes et qui n'ont pas besoin de précédents pour indiquer la bonne route. Il y a dans l'histoire de notre espèce des époques terribles, qui n'appartiennent pas au cours ordinaire des choses. Tel fut cet espace de temps pendant lequel Bonaparte, au mépris d'engagements solennels, a terrassé la France et mis toute l'Europe en combustion. Ceux qui confondent un parail fait avec les événements ordinaires de l'histoire et ne voient dans Bonaparte qu'un ennemi ordinaire de la paix et de l'indépendance des nations, ceux-là ont certainement une tournure d'esprit toute différente de la nôtre.

Nous avouons donc, que non seulement nous sommes incapable de comprendre le tort fait à Napoléon en l'envoyant à Ste-Hélène, mais que nous ne pouvons pas même ressentir beaucoup de commisération pour les désagréments et les privations qu'il y endura. Dans ce cas particulier notre sympathie est intraitable et pleine de mauvais vouloir. Si nous voulons la diriger sur cette île solitaire et la fixer sur l'illustre victime de la cruauté britannique, elle ne veut pas y rester longtemps, mais elle prend la fuite par delà la Méditerranée jusqu'à Jaffa, et par delà l'Atlantique jusqu'à la plate-forme où le duc d'Enghien fut fusillé, jusqu'à la prison de Toussaint et jusqu'aux champs de bataille où des milliers

d'hommes gisent baignés dans leur sang pour obéir au commandement d'un seul. Si nous nous efforçons de diriger nos pensées sur les souffrances du héros traité avec peu d'égards, d'autres souffrances dont il fut la cause, et de plus terribles que les siennes, se pressent en foule dans notre mémoire. Ses plaintes, quoique bruyantes et amères, sont étouffées par les gémissements et les malédictions qui remplissent nos oreilles, de toutes les contrées qu'il a traversées. Nous n'avons pas de larmes à dépenser pour une grandeur déchue, quand cette grandeur a été fondée sur le crime et s'est accrue par la force et la perfidie. Nous les réservons au contraire pour ceux dont elle a entraîné la ruine. Nous gardons nos sympathies pour notre espèce, pour la nature humaine dans sa condition la plus humble, pour le paysan appauvri, pour la mère privée de ses enfants, pour la vierge violée ; et nous sommes même assez pervers pour nous réjouir de ce que l'Océan renferme une prison où l'auteur de ces malheurs puisse être mis en lieu de sûreté. L'histoire de Bonaparte est trop grave, à nos yeux, les torts dont il s'est rendu coupable envers l'humanité et la liberté sont trop flagrants pour nous permettre de jouer au sentimentalisme autour de son tombeau à Ste-Hélène. Nous laissons cela à l'âge plus raffiné dans lequel nous vivons ; et nous le faisons dans l'espoir qu'il arrivera un âge d'une complexion moins tendre, mais d'un sentiment plus large, plus sévère et d'une sympathie

plus profonde pour la race humaine tout entière. Si nos humbles pages survivent encore alors, nous avons la confiance inébranlable que l'indignation, qui ne souffre pas de transaction, avec laquelle nous plaidons la cause de notre nature opprimée et insultée, ne sera pas attribuée à une simple disposition à la vengeance ni à la dureté de cœur.

Nous avons fait observer que l'indignation morale d'un grand nombre de personnes contre Bonaparte avait été neutralisée ou avait disparu, non-seulement à cause de ses souffrances supposées, mais aussi à cause de l'abus indigne que ses vainqueurs avaient fait de leur triomphe. On a prétendu que tout mauvais que pût être son despotisme, celui de la Sainte Alliance a été encore pire, et que Napoléon fut un fléau moindre que la coalition des monarques du continent, imaginée pour supprimer systématiquement la liberté. Au moyen d'un tel raisonnement ses crimes ont été couverts d'un voile et sa chute est devenue un thème de lamentations. Ce n'est pas une des plus minces erreurs ni des plus petites fautes des Souverains Alliés, d'avoir travaillé par leur misérable politique à détourner le ressentiment et la réprobation morale des hommes, de l'usurpateur sur eux-mêmes. Nous n'avons rien à dire pour la défense de ces souverains. Nous ne le cédon's à personne quand il s'agit de stigmatiser la Sainte Alliance, appelée ainsi par une espèce de profanation. A nos yeux ses doctrines sont aussi fausses que toutes les

doctrines produites par le Jacobinisme. Les Monarques Alliés ont ajouté aux autres torts des despotes, celui d'une ingratitude manifeste ; oui, d'ingratitude envers les généreuses et braves nations auxquelles ils étaient redevables de leurs trônes, dont l'esprit d'indépendance et de patriotisme, et dont la haine pour l'oppression avaient contribué plus que les armées permanentes à relever les monarchies d'Europe qui étaient tombées et à raffermir celles qui menaçaient de s'écrouler. Si jamais on l'oublie dans les annales du despotisme, c'est à l'histoire à le rappeler sur ses tablettes les plus durables, que le premier usage fait par les principaux souverains du continent de leur puissance reconquise ou confirmée, fut de conspirer contre les espérances et les droits des nations, par lesquelles ils avaient été sauvés ; d'organiser la force militaire de l'Europe contre les institutions libres, contre la presse, contre l'esprit de liberté et de patriotisme qui avait surgi pendant la glorieuse lutte avec Napoléon, contre le droit des peuples d'exercer leur part d'influence sur les gouvernements au contrôle desquels leurs plus chers intérêts allaient être soumis. Non, jamais n'oublions que tels furent les sentiments d'honneur des souverains, que telles furent leurs récompenses pour le sang qui avait été versé spontanément en leur faveur. La liberté et l'humanité poussent un cri solennel et puissant contre eux jusqu'à ce tribunal devant lequel rois et sujets comparaitront bientôt comme des égaux.

Quoiqu'il en soit, ce serait un étrange aveuglement de ne pas sentir que la chute de Napoléon fut un bonheur pour le monde. Qui peut, par exemple, jeter les yeux sur la France, et ne pas y apercevoir un germe de liberté (1), qui n'aurait jamais pu croître sous le terrible froncement de sourcils de l'usurpateur? Sans doute, la vie de Napoléon, sous l'influence de quelque charme qu'elle parût être placée, devait à la longue avoir une fin; et on a soutenu qu'alors son empire serait tombé en pièces, et que ce fracas général, par quelque procédé inexplicable, aurait donné naissance à une liberté plus étendue et plus durable qu'on ne peut espérer aujourd'hui. Mais de telles prévisions nous semblent reposer sur un étrange et inattentif oubli de la nature et des conséquences inévitables de la puissance de Napoléon. C'était une puissance toute militaire. Il avait littéralement transformé l'Europe en un camp, et il avait concentré ses aptitudes les plus précieuses sur une seule occupation, la guerre. L'Europe reprenait donc le chemin de ces époques de calamités et de ténèbres, où le glaive était l'unique loi. La marche progressive des siècles, qui avait consisté principalement dans la substitution de l'intelligence, de l'opinion publique, et des autres influences paisibles et rationnelles, à la force brutale, était complètement bouleversée. A la mort de Bonaparte, son

(1) N'oublions pas que ceci était écrit en 1827-1828 (*trad.*)

empire aurait dû en effet se dissoudre ; mais des chefs militaires, comme les lieutenants d'Alexandre, se le seraient partagé. Le glaive seul aurait déterminé ses futures subdivisions ; et après des années de désolation et de carnage, l'Europe aurait abouti, non pas au repos, mais à un moment de répit, à une trêve armée, sous des hommes de guerre, dont l'unique titre à l'empire aurait été leurs propres bonnes lames, et dont les trônes, ce lourd fardeau, n'auraient eu pour soutien que la seule force militaire. Au milieu de pareilles convulsions, pendant lesquelles la presse aurait été partout chargée de chaînes, et l'esprit militaire aurait dompté et absorbé l'esprit glorieux des lettres et des arts libéraux, nous craignons beaucoup que l'intelligence humaine n'eût perdu sa force d'impulsion actuelle, sa soif du progrès, et ne fût retombée dans la barbarie. Que les amis de la liberté ne se déshonorent pas eux-mêmes et ne désertent pas leur cause, en établissant entre Napoléon et les souverains légitimes des comparaisons, qui peuvent être interprétées comme un panégyrique du premier. Nous-même, nous n'avons pas la moindre sympathie pour la tyrannie, qu'elle porte le nom d'usurpation ou de légitimité. Nous ne plaçons point la cause des Souverains alliés ; à notre point de vue, ils se sont rendus coupables précisément du même méfait qu'ils avaient la prétention de combattre par leurs efforts combinés. Nous pensons que conspirer contre les droits de la race humaine est un

crime aussi répréhensible que s'insurger contre les droits des souverains ; faire la guerre aux libertés publiques, n'est pas moins un acte de haute trahison, qu'assaillir le pouvoir royal. Et cependant nous sommes contraint par la vérité d'avouer que les Souverains alliés ne doivent pas être placés sur la même ligne que Bonaparte ; car ses projets contre l'indépendance des nations et les libertés du monde, à cet âge de civilisation, de généreuses pensées et de sentiments chrétiens, constituent, selon nous, l'entreprise la plus détestable dont l'histoire fasse mention.

La série d'événements, que nous avons voulu passer en revue, offre des sujets de profonde méditation et d'un enseignement sérieux pour les moralistes et les publicistes. Nous les avons retracés avec des sentiments souvent pénibles. Ils nous montrent comment un grand peuple qui était parvenu à se procurer quelques lueurs confuses de liberté et d'une organisation politique plus relevée et plus avantageuse, a été trahi par ses chefs et, au moyen du despotisme militaire, a été de nouveau chargé de chaînes plus lourdes que celles qu'il avait brisées. C'est avec indignation que nous voyons un seul homme, un homme semblable à nous, soumettre des nations entières à sa volonté absolue. C'est le tort causé à notre espèce, c'est l'insulte jetée à sa face, qui nous a principalement remué. Si par l'ordre de Dieu un ouragan avait passé sur l'Europe,

en renversant ses capitales, en balayant ses villages, en ensevelissant des millions d'hommes sous leurs ruines, nous aurions répandu des larmes, nous aurions tremblé de crainte. Dans tout cela il n'y aurait eu que des malheurs à déplorer. Mais ici c'est d'avisement qu'il s'agit en outre. A nos yeux il y a quelque chose de radicalement, de continuellement révoltant dans la pensée d'une volonté individuelle voulant s'imposer comme règle arbitraire à la race humaine; dans la pensée de multitudes, de vastes sociétés, subordonnant tout, conscience, intelligence, affections, droits, intérêts, au commandement brutal d'une simple créature comme nous. Quand nous voyons que sur un mot d'un être fragile placé sur le trône de France, des centaines de milliers de fils sont arrachés au foyer paternel, que les liens sacrés de la vie domestique sont violemment brisés, que des myriades de jeunes gens sont appelés à faire du meurtre leur métier, de la rapine leurs moyens de subsistance, et à étendre cette ruineuse domination en extorquant aux nations leurs trésors, nous sommes prêt à nous demander si nous ne faisons pas un rêve! Et quand la déplorable réalité vient s'asseoir à nos côtés, nous rougissons de honte pour une race qui peut s'abaisser au point d'accepter un lot aussi abject. A la longue, il est vrai, nous voyons le tyran humilié, dépouillé du pouvoir; mais dépouillé par ceux qui au fond ne veulent que jouer le rôle de despote dans une sphère un peu plus res-

treinte, et courber l'esprit des nations sous la même verge de fer.

Comment donc se fait-il que la tyrannie ait triomphé ainsi? que les espérances avec lesquelles nous avions accueilli la Révolution française aient été brisées? qu'un usurpateur ait pu arracher les dernières racines de l'arbre de la liberté et établir le despotisme à sa place? La cause principale, il ne faut pas la chercher bien loin et elle ne peut trop exercer la sollicitude des amis de la liberté. La France a échoué par le défaut de cette préparation morale à la liberté, sans laquelle la réussite ne peut être assurée. Elle n'était pas mûre pour le bien qu'elle recherchait. Elle était trop corrompue pour la liberté. La France, il est vrai, avait à lutter contre une grande ignorance politique; mais si cette ignorance n'avait pas été renforcée par de profondes défectuosités morales, elle aurait pu parvenir à gagner la voie des institutions libres. Son naturel l'empêcha de se maintenir dans la liberté; et aujourd'hui il semble étrange que nous ayons jamais pu attendre d'elle qu'elle s'assurât cette faveur. Comment avons-nous pu croire, qu'une liberté, dont Voltaire, ce railleur impitoyable, avait été le principal apôtre, aurait pu triompher? La plupart des prédicateurs de la liberté en France avaient rejeté toutes les convictions qui ennoblissent l'esprit. Les liens qui unissent l'homme à Dieu, ils les avaient rompus, car ils avaient déclaré qu'il n'y avait pas de Dieu, dans lequel on pût

mettre sa confiance au jour de la grande lutte pour la liberté. L'immortalité de l'homme, cette vérité qui est la source de toute grandeur, ils s'en moquaient. D'après leur philosophie, l'homme était une créature de hasard, un mélange de matière, une chose éphémère, un ver, destiné à pourrir bientôt et à périr pour jamais. Quelle folie de s'imaginer que de tels hommes étaient capables de travailler à l'émancipation de la race humaine ! que dans de pareilles mains les espérances et les droits les plus chers de l'humanité étaient en sûreté ! La liberté avait été souillée par leur contact, polluée par leur souffle, et cependant nous espérions qu'elle sortirait vigoureuse et glorieuse de leurs embrassements. Nous comptions sur des hommes, qui déclaraient ouvertement fonder la moralité sur l'intérêt privé, pour les sacrifices, pour le dévouement, pour les vertus héroïques que la liberté exige toujours de ses défenseurs.

La grande cause de l'insuccès de la dernière lutte pour la liberté en Europe est aisément comprise par un Américain, qui a recours à l'histoire de sa propre révolution. Celle-ci eut une issue heureuse, parce qu'elle fut commencée et qu'elle fut conduite sous les auspices de la vertu privée et publique. Notre liberté ne nous vint pas par accident, elle ne fut pas le présent d'un petit nombre de chefs ; ses semences avaient déjà abondamment germé dans les esprits du peuple tout entier. Elle était enracinée dans la conscience et la raison de la nation. Elle était le produit

d'une conviction réfléchie et de principes généraux répandus avec profusion. Nous n'avions pas de Paris, pas de métropole, qu'un petit nombre de meneurs pussent diriger et qui pût à son tour exercer son influence au dehors, comme un *cœur puissant*, sur des provinces dépendantes et subordonnées. Le pays entier était tout cœur. Le principe de vie circulait dans tout le corps social, et chaque village apportait son contingent d'énergie à la résolution solennelle d'être libre. Et ici nous avons l'explication d'un phénomène frappant dans l'histoire de notre révolution, nous voulons parler de ce défaut ou de cette absence de grands hommes jouant les premiers rôles, comme on en rencontre dans les autres pays; de ces hommes, qui par leur intervention spéciale et individuelle, et par des actes éclatants, décident du sort d'une nation. Il y avait trop de grandeur dans le peuple américain pour permettre à la grandeur privée des chefs du mouvement de rejeter tout le reste dans l'ombre. Aussi les États-Unis n'eurent-ils pas de libérateur, de sauveur politique. Washington, il est vrai, nous procura de grands avantages. Mais Washington ne fut pas un héros, dans le sens vulgaire de cette dénomination. Nous n'avons jamais parlé de lui comme les Français de Bonaparte, nous n'avons jamais discoursé de son regard d'aigle, de son génie irrésistible, comme si c'était de là qu'eût dépendu notre salut. Jamais nous n'avons perdu le respect de nous-mêmes. Nous sentions qu'avec

l'aide de Dieu, c'était par notre propre courage, par notre propre énergie, par notre propre sagesse, sous l'influence vivifiante et directrice de cette grande et bonne nature, que nous devons devenir libres. Washington nous rendit surtout service par ses nobles qualités morales. — A lui revient la magnifique distinction d'avoir été à la tête d'une révolution, sans éveiller aucun doute, aucun soupçon sur la pureté sans tache de ses desseins. A lui appartient la gloire d'avoir été la manifestation la plus éclatante de l'esprit qui régnait dans sa patrie; et c'est de cette manière qu'il est devenu une source d'énergie, un lien d'union, un centre de confiance pour un peuple éclairé. Dans une révolution comme celle de France, Washington n'aurait été rien; car cette sympathie, qui existait entre lui et ses compatriotes, et qui fut le secret de son pouvoir, cette sympathie lui aurait fait défaut. Par un instinct infailible, nous appelons Washington, dans notre respectueuse reconnaissance, le père de son pays, mais non pas son sauveur. Un peuple qui a besoin d'un sauveur, qui ne possède pas au fond de son propre cœur un gage assuré, un zèle ardent de liberté, un pareil peuple n'est pas encore préparé à être libre.

Ici se présente une grande question que nous ne pouvons qu'effleurer. Si une préparation morale est nécessaire pour la liberté, comment, se demande-t-on, l'Europe pourra-t-elle jamais être libre? Comment, sous le despotisme qui écrase actuellement le

continent, les nations pourront-elles devenir mûres pour la liberté? Est-il à espérer que les hommes apprendront, à l'école de l'esclavage, à acquérir l'esprit et les vertus qui seules, nous l'avons dit, sont capables d'opérer leur délivrance? Sous les gouvernements absolus de l'Europe, les véritables moyens propres à développer l'amour éclairé et généreux de la liberté, sont au service de la tyrannie. La presse est l'écho des doctrines serviles des cours. Les écoles et les établissements d'éducation sont employés à infuser à la jeunesse les maximes du despotisme. Le christianisme lui-même est transformé en prédication de la légitimité, et ses temples sont profanés par l'enseignement abject d'une soumission absolue. Comment donc est-il possible de faire naître et de répandre l'esprit d'une liberté sage et morale? Nous venons de poser la difficulté dans toute sa force; car il n'y a rien à gagner à soustraire aux regards les terribles obstacles contre lesquels les principes libéraux et les institutions libérales doivent lutter. Nous n'avons pas le loisir à présent de résoudre le grand problème que nous venons de soulever. Nous dirons seulement que nous ne désespérons pas de l'avenir; et nous suggérerons brièvement le principal expédient qui nous semble propre à faire avancer dès à présent la cause de la liberté, quelques entraves qu'on lui suscite. Dans les pays despotiques, les hommes à qui Dieu a inspiré des sentiments élevés et la soif de la liberté (et il y en a, disséminés dans

toute l'Europe) doivent, selon la mesure de leur capacité individuelle, entrer en communication avec les esprits individuels. La cause de la liberté sur le continent ne peut progresser que par l'action des hommes en masse. Mais dans chaque pays, il y a quelques personnes qui sentent leur dégradation et l'injustice dont elles sont victimes, qui abhorrent la tyrannie comme le principal obstacle au progrès des nations, et qui ont la volonté et le courage de souffrir pour la liberté. Que ces personnes propagent autour d'elles leur propre esprit, par tous les canaux qu'un despotisme jaloux n'a pas fermés. Qu'elles expriment des sentiments nobles dans des entretiens privés, et plus encore par la presse; car il y a, pour habiller et énoncer des vérités propres à enflammer les cœurs, des procédés qu'aucune censure n'oserait proscrire. Que surtout elles enseignent cette grande vérité, qui est le principe générateur d'une liberté efficace et la véritable base de la morale et de la religion, nous voulons dire, la doctrine que la conscience, cette voix de Dieu dans chaque cœur, doit être écoutée avant tous les autres guides, et tous les autres maîtres; qu'il y a en nous-mêmes un souverain, revêtu de pouvoirs et de droits bien plus imposants qu'aucun roi extérieur; et que celui-là seul est digne du nom d'homme, qui prend solennellement et avec maturité l'engagement vis-à-vis de lui-même d'obéir à ce guide interne à travers tous les dangers, et jusques au péril de sa vie. Tel est l'esprit de liberté; car aucun

homme n'est complètement ni immuablement libre, s'il n'a pas brisé tout joug extérieur pour pouvoir obéir à sa propre conscience de propos délibéré. Tel est l'enseignement qu'il faut donner aussi bien dans les républiques que sous les gouvernements despotiques. Jusqu'à présent pareil enseignement n'a fait que poindre sur le monde. Son application pleine et entière reste à être développée. A ceux qui, grâce à une expérience sincère, ont en quelque sorte reçu le baptême de cette vérité vitale et si compréhensive, incombe l'obligation d'être partout ses propagateurs ; et celui qui, à côté du trône d'un despote parvient à convertir à elle un seul individu, a rompu un anneau de la chaîne du despotisme. C'est principalement dans la diffusion de cette élévation du sentiment moral que nous plaçons notre espoir de la liberté, et nous avons quelque espoir, parce que, nous le savons, quelques-uns se sont abreuvés de cette vérité et sont prêts, si Dieu les y appelle, à devenir ses martyrs. Nous ne désespérons donc pas de l'avenir, car il y a une sorte de contagion, nous dirons plutôt une sorte d'influence divine, dans la sublimité du principe moral. Voilà notre principale consolation. Nous avons de moins en moins confiance dans la force et l'effusion de sang, comme moyens d'opérer la rédemption de l'homme, de la servitude. L'histoire nous montre un grand nombre de princes qui ont acquis et consolidé leurs trônes par l'assassinat et la guerre. Mais la liberté, qui n'est sous un autre nom que la justice, l'hon-

neur et la bienveillance, dédaigne de recourir au poignard individuel et manie en tremblant le glaive public. La véritable conspiration devant laquelle la tyrannie doit tomber, c'est celle des esprits vertueux et élevés, qui se consacreront à l'œuvre de réveiller chez les hommes le sentiment intime des droits, des énergies, des destinées et de la grandeur de la nature humaine ; qui opposeront à la force l'héroïsme de la raison et de la conscience et l'esprit de dévouement. Nous croyons que dans ce moment même, il y aurait assez de vigueur morale et de sagesse, pour ébranler les trônes des despotes, si les hommes doués de ces qualités avaient autant de confiance en Dieu et dans leur propre puissance qu'ils devraient en avoir, et s'ils s'insinuaient par toutes les voies dans l'esprit public.

Nous allons clore notre travail, en recommandant à la protection du Dieu tout-puissant la cause de la liberté et de l'amélioration du genre humain. Nous adorons la sagesse et la bonté de sa providence, qui a prescrit que la liberté ne se réalisât que par l'élévation de sentiment, le courage et les sacrifices de l'homme. Nous le bénissons pour les glorieuses tentatives que cette cause a déjà produites ; pour les intrépides défenseurs qui se sont groupés autour de sa bannière, et dont la renommée est le legs le plus précieux des âges écoulés ; pour les peines et les souffrances qui ont servi à la soutenir ; pour les sons pénétrants et remuants qui nous viennent des pri-

sons et de l'échafaud, où les martyrs de la liberté ont été renfermés et ont répandu leur sang. Nous le bénissons de ce que la tyrannie même a été dominée par le bien, en excitant des résistances qui nous ont révélé la vigueur du principe moral dans l'âme humaine. Nous supplions ce grand et bon Père, de qui procèdent toutes les influences pures, d'allumer, par son souffle vivifiant, un amour inextinguible pour la vertu et la liberté, chez ces hommes privilégiés qu'il a marqués de son empreinte et qu'il a dotés de facultés et de puissances éminentes, pour qu'ils puissent accomplir cette haute mission d'inspirer à leurs semblables le sentiment profond des droits essentiels et des destinées de la nature humaine. Dégouté de la violence et du sang, nous le supplions de renverser les gouvernements oppresseurs, par le pouvoir calme, mais redoutable, de la vérité et de la vertu, par les enseignements d'un christianisme pur, par la souveraineté de l'opinion éclairée, par le triomphe des sentiments de magnanimité, en un mot, par toutes les influences paisibles, rationnelles et purifiantes, qui pourront relever le moral des peuples asservis et contre lesquelles les souverains seront incapables de résister. Pour cette révolution pacifique nous faisons des prières ardentes. Si cependant après de longs, de patients et d'inutiles efforts pour faire prévaloir la justice et l'humanité, les amis de la liberté étaient sommés, au dedans par la voix de Dieu, au dehors par sa providence, de re-

vendiquer leurs droits par d'autres armes, d'exercer une action plus vigoureuse, de repousser la force du despotisme par la force, qu'ils n'oublient pas, même à cette heure provocatrice, dans quel esprit leur haute vocation doit s'exercer. Qu'ils saisissent le glaive avec respect, comme des hommes à qui une sainte fonction est dévolue. Qu'ils se regardent comme les ministres et les délégués de celui, dont le plus précieux attribut est la miséricorde. Qu'ils ne souillent pas leur cause sacrée en commettant le moindre acte de cruauté, en infligeant des douleurs inutiles, en répandant sans motif une seule goutte de sang humain !

II.

Dans la première partie de notre travail nous avons examiné la vie et le caractère de Napoléon Bonaparte. Nous reprenons ce sujet, non pas dans l'intention de parler avec plus de développement de l'individu, mais pour apprécier avec plus de discernement le *principe d'action* qui le guida et dont il fut une remarquable manifestation.

Le pouvoir fut l'idole à laquelle Bonaparte se sacrifia. Obtenir la suprématie et une domination illimitée, soumettre les hommes à sa volonté, fut son but principal, constant, inflexible. Cette passion absorba et fit converger vers elle toute son énergie naturelle. L'amour du pouvoir, ce mobile vulgaire, donne en grande partie la clé de son caractère et de sa vie. Ses crimes ne découlent pas d'une impulsion spéciale à lui. Malgré son entier mépris pour l'espèce humaine, il lui appartenait cependant. Tant il est vrai que ces deux choses, les vertus les plus éclatantes et les vices les plus sombres, tout en paraissant tracer une ligne de démarcation profonde entre leurs possesseurs et le reste de l'humanité, ont ce-

pendant leur germe implanté dans la poitrine de chaque être humain. L'homme qui nous attire et nous inspire du respect par sa grandeur intellectuelle et morale, n'est qu'un exemple, une preuve anticipée des améliorations, en vue desquelles tous nous sommes doués de raison et de conscience; et l'homme le plus pervers est devenu tel par la dépravation et l'excès de désirs et d'appétits, qu'il a en partage avec tous ses semblables. Napoléon n'avait dans son caractère aucun élément que d'autres ne possédassent comme lui. Ce fut son malheur et sa faute de se laisser maîtriser et absorber par une seule passion; de n'imprimer à la croissance de la totalité de son esprit qu'une seule direction; de souffrir que la vigueur de sa pensée et de sa volonté, qui, si elle avait été consacrée au bien, l'aurait placé au rang des bienfaiteurs de l'humanité, fût asservie à un seul désir. Il ne doit pas être contemplé comme un être prodigieux. Il n'était qu'une manifestation de notre nature. Il nous montre sur une large échelle ce que d'autres par milliers nous montrent sur une plus petite. Il nous fait voir combien grande est la chute qui s'ensuit quand l'harmonie de l'esprit est troublée, que la conscience est détronée, et qu'une passion violente est laissée maîtresse sans restriction d'appliquer tous les ressorts internes et externes à l'accomplissement d'un dessein égoïste.

L'influence de *l'amour du pouvoir* sur les affaires humaines est si constante, si illimitée, si redoutable,

que nous croyons ce principe de notre nature digne d'une attention spéciale ; aussi voulons-nous lui consacrer un petit nombre de pages, comme un appendice très-convenable à notre notice sur Bonaparte.

La passion pour le pouvoir est une des passions les plus universelles et elle ne doit pas être envisagée, sous toutes ses formes, comme une chose répréhensible. Déverser le blâme sur un sentiment naturel, ce serait vouloir exercer la censure à l'égard du créateur. Ce principe se manifeste à l'aurore même de notre existence. L'enfant ne triomphe et ne se réjouit jamais davantage, que lorsqu'il acquiert la conscience de sa puissance en surmontant des difficultés ou en se proposant de nouvelles fins. Tous nos désirs, tous nos appétits prêtent aide et énergie à cette passion, car tous trouvent accroissement ou satisfaction en proportion du développement de notre vigueur et de notre ascendant. Nous devons ajouter que ce principe puise son aliment aux plus nobles sources. La puissance est l'élément principal de toutes les qualités les plus grandioses de notre nature. Il entre dans toutes les vertus les plus éminentes, comme la magnanimité, la fermeté d'âme, la constance. Il entre dans l'élévation de l'intelligence. C'est la puissance de la pensée et de son émission qui immortalise les productions du génie. Est-il donc étrange qu'un attribut, au moyen duquel toutes nos passions atteignent leurs objets, et qui caractérise tout ce qu'il y a de grand ou d'admirable dans

l'homme, éveille un désir intense, et soit recherché comme un des principaux biens de la vie?

Ce principe, nous l'avons dit, n'est pas, sous toutes ses formes, un fait criminel. Il y a en effet différentes espèces de pouvoirs, qu'il est de notre devoir de convoiter, d'accumuler, et de conserver opiniâtrément. D'abord il y a le pouvoir *interne*, le plus précieux de nos biens, le pouvoir sur nous-mêmes, le pouvoir de résister aux épreuves, de supporter la souffrance, d'affronter le danger, le pouvoir que nous exerçons sur le plaisir et la peine, le pouvoir de suivre nos convictions, en dépit des menaces et du dédain, le pouvoir de posséder une confiance sercine dans les époques de ténèbres et d'orages. Ensuite il y a le pouvoir sur les choses *extérieures*, le pouvoir par lequel l'esprit triomphe de la matière, enrôle à son service les éléments les plus subtils et les plus impétueux, emploie le vent, le feu et la vapeur comme ses agents, bâtit des villes, ouvre une route à travers l'Océan et fait pousser des fleurs au désert. Ces formes du pouvoir, et spécialement la première, sont de glorieuses distinctions de notre espèce et on ne peut les priser trop haut.

Il y a une autre espèce de pouvoir, qui, pour le sujet que nous traitons actuellement, mérite principalement notre attention. C'est le pouvoir sur nos semblables. C'est ce pouvoir là que l'ambition convoite avant tout, et qui a instigué plus de crimes et a causé plus de malheurs qu'aucun autre. Cepen-

dant celui-là même, nous ne le condamnons pas d'une manière générale. Il y a une autorité vraiment noble de l'homme sur l'homme, une autorité qu'il est de notre honneur de rechercher et de pratiquer, qui s'acquiert en faisant le bien, qui est la principale récompense de la vertu. Nous voulons parler de l'influence vivifiante d'un bon et grand esprit sur les autres esprits, au moyen de laquelle des relations sympathiques s'établissent entre eux. Loin de la condamner, nous mettons au contraire toute notre sollicitude à la recommander comme la gloire la plus pure qu'une ambition vertueuse puisse se proposer. Le pouvoir de réveiller, d'éclairer, de relever nos semblables peut à juste titre être appelé divin. Car il n'y a pas de la part de Dieu d'intervention plus bienfaisante et plus sublime, que celle qu'il exerce sur des natures raisonnables, et par laquelle il se les assimile à lui-même. Cette autorité sur les autres âmes est le témoignage le plus infaillible de la grandeur. Nous admirons sans doute la vigueur qui soumet la création physique, ou qui développe les ressources matérielles d'un état. Mais il y a une puissance plus noble, qui fait ressortir les ressources intellectuelles et morales d'un peuple, qui communique de nouvelles impulsions à la société, qui jette dans la circulation des idées neuves et fécondantes, qui communique à l'esprit une nouvelle conscience de ses forces, qui excite la volonté et la fortifie dans le dessein insurmontable de bien faire. Ce

pouvoir spirituel vaut tous les autres. Améliorer la condition extérieure de l'homme est une opération secondaire, qui a surtout de l'importance parce qu'elle fournit les moyens de progresser intérieurement. Le meilleur ministre de Dieu sur la terre, c'est celui qui parle aux autres intelligences avec une énergie vivifiante, qui leur inspire l'amour du vrai et du bien, qui les encourage à souffrir pour la bonne cause, et qui les élève au-dessus des sens et du monde.

Nous ne connaissons pas de pensée plus enivrante que celle de savoir qu'un pareil pouvoir est donné à l'homme ; que nous pouvons non-seulement changer la face du monde extérieur, et nous améliorer nous-mêmes par une discipline efficace, mais que nous pouvons en outre devenir une source de vie et de lumière pour nos compagnons d'existence. Nous entrons ainsi dans une espèce de confraternité avec Jésus-Christ, dont la plus haute destinée fut de pouvoir agir avec une nouvelle et céleste énergie sur l'esprit humain. Nous nous complaisons à penser qu'il vint au monde, non pas pour monopoliser cette domination divine, pour jouir d'une grandeur solitaire, mais pour faire participer tous ceux même qui se montreraient dociles à son enseignement religieux, à ce degré de gloire et de bonheur. Tout chrétien, à mesure de ses progrès, conquiert une parcelle de cette fonction divine. Dans la condition la plus humble émane d'un esprit pieux et désinté-

ressé un pouvoir qui fait jaillir sans bruit le sentiment moral et religieux, peut-être chez un enfant, peut-être chez quelques amis, et qui enseigne, sans l'aide de la parole, tout ce qu'il y a d'aimable et de calme dans une franche et sincère vertu. Dans les classes plus éclairées apparaissent de temps à autre des individualités qui, grâce à une force et à une élévation d'âme particulières, obtiennent sur les esprits des autres hommes une influence à laquelle on ne peut assigner de limites. Elles parlent d'une voix qui est entendue des nations éloignées et qui descend jusqu'aux âges futurs. Leurs noms sont répétés avec vénération par des millions d'hommes et des millions d'hommes trouvent dans leurs vies et dans leurs écrits un témoignage encourageant de la grandeur de l'esprit, de sa vigueur morale, de la réalité d'une vertu désintéressée. Voilà les vrais souverains de la terre. Ils partagent la royauté de Jésus-Christ. Ils possèdent une grandeur qui sera de plus en plus ressentie. Le temps viendra, et les signes précurseurs en sont visibles, où cet attribut de grandeur, si longtemps mal compris, sera reconnu appartenir éminemment, sinon exclusivement, à ceux qui, par leurs caractères, leurs actions, leurs souffrances, leurs écrits, auront laissé des traces impérissables et illustres d'eux-mêmes dans l'esprit humain. Parmi ces souverains légitimes du monde sera rangé le philosophe, qui scrute les secrets de l'univers et de l'âme, qui ouvre de nouveaux champs à l'intelligence, qui

lui communique une conscience nouvelle de sa propre puissance, de ses droits et de sa divine origine, qui imprime à la pensée plus de largeur et de liberté, et qui aide les hommes à comprendre qu'une science sans cesse croissante est le patrimoine qui leur est destiné par leur Père spirituel. Parmi eux sera rangé l'homme d'état qui, évitant une politique vulgaire, remonte à la découverte de l'intérêt véritable d'un état, qui cherche le bien général sans crainte ni faveur, qui comprend que l'esprit d'une nation a plus de valeur que son sol, qui encourage les entreprises des peuples sans les rendre esclaves de la richesse, qui est surtout soucieux de faire naître ou de consolider des institutions propres à faire progresser la société, qui se confie avec une fermeté sublime dans la justice et la vertu, comme les seules bases d'une sage politique et de la prospérité publique, et qui par dessus tout est si bien imbu de l'esprit du Christ et de l'esprit de Dieu, qu'il n'oublie jamais que sa patrie particulière est seulement un membre de la grande famille humaine, se rattachant aux autres nations par une commune nature, par un intérêt commun, et par les lois indissolubles de l'équité et de la charité. Parmi eux sera rangé, peut-être sur le trône le plus élevé, le réformateur moral et religieux, qui mérite réellement ce nom, qui se place au-dessus de son temps, qui est mû par la sainte impulsion d'attaquer les établissements défectueux, soutenus par des passions sauvages et par des

préjugés invétérés, qui sait arracher de grandes vérités à la corruption des âges, qui unissant au calme et à la pénétration de la pensée la profondeur du sentiment assure à la religion une conviction à la fois éclairée et ardente, qui découvre aux hommes des formes de vertus plus complètes qu'ils n'en ont encore acquises ou conçues, qui répand des lueurs plus claires et plus perçantes sur la perfection pour laquelle ils sont organisés, et qui inspire une foi triomphante dans le progrès continu de notre nature.

Il y a dans ce pouvoir qui n'appartient qu'aux esprits vraiment grands quelque chose de caractéristique, méritant particulièrement d'être mentionné. Loin d'asservir ceux sur lesquels il est exercé, il les rend de plus en plus libres ; or sous ce rapport, il diffère complètement de cette vulgaire domination dont l'ambition est si avide. Il réveille chez les autres un pouvoir analogue, il appelle leurs facultés à une vie nouvelle et les encourage particulièrement à suivre leurs propres convictions réfléchies sur la vérité et le devoir. Il donne naissance à une énergie convaincue, au respect de soi-même, à l'indépendance morale et au mépris de tout joug étranger.

Il y a un autre pouvoir sur les hommes, très-différent de celui-là ; un pouvoir destiné, non à vivifier et à élever, mais à opprimer et à assujettir ; un pouvoir qui ravit à l'homme le libre usage de sa nature, qui l'arrache à ses propres mains et le force

à se courber sous la volonté d'autrui. C'est cette domination-là dont on cherche à s'emparer avec le plus d'ardeur et que nous avons surtout en vue de démasquer. Régner, donner des lois, revêtir sa propre volonté de la toute-puissance, annihiler toutes les autres volontés, dépouiller l'individu de cette direction de soi-même qui est son droit le plus précieux, voilà ce qui a toujours été estimé par la foule comme le plus haut prix pour lequel il faille concourir et lutter. Les hommes les plus enviés sont ceux qui ont réussi à subjuguier les multitudes, à soumettre des communautés entières à leur simple volonté. C'est l'amour de ce pouvoir, sous toutes ses formes, que nous sommes désireux de couvrir de réprobation. S'il y a un crime qui puisse être exclu du pardon par la société, c'est bien celui-là.

Ce pouvoir a été exercé de la façon la plus manifeste et la plus pernicieuse par deux classes d'hommes : le prêtre ou le ministre de la religion et le gouvernant civil. Tous deux s'appuient sur le même ressort, la peine ou la terreur ; le premier, en appelant à son aide les flammes et les tourments de la vie future et en exploitant la crainte naturelle de puissances invisibles ; le second, en se servant de chaînes, de prisons et de gibets dans la vie présente. Au moyen de ces terribles expédients, à toutes les époques et dans presque tous les pays, on a fait de l'homme, un peu plus ou un peu moins, un esclave et une machine, on l'a garrotté dans toutes ses fa-

cultés, on l'a dégradé en le réduisant à l'état d'instrument des volontés et des passions d'autrui. L'influence de presque toutes les institutions politiques et religieuses a été de rendre l'homme abject dans son esprit, craintif, servile, répétant machinalement des opinions qu'il n'ose examiner, consacrant ses fatigues, sa sueur et son sang à des gouvernements qui n'ont jamais songé au bonheur public comme à leur seule fin légitime. Chez l'immense majorité des hommes, ainsi opprimés et asservis, la conscience de leur propre nature n'a pas encore commencé à poindre; et la doctrine que chacun a un esprit, d'une plus haute valeur que le monde matériel, destiné à grandir sans cesse par une énergie formatrice et directrice propre, cette doctrine est encore un secret, un mystère, bien qu'elle ait été clairement prêchée, il y a des siècles, par Jésus-Christ. Nous ne connaissons pas de preuve plus forte de l'intensité et de la perversité de l'amour du pouvoir, que le fait d'avoir virtuellement abrogé le christianisme et d'avoir même transformé en instrument de domination une révélation qui respire partout l'esprit de liberté, qui proclame l'égalité d'essence de l'espèce humaine, et dirige ses attaques les plus graves contre la passion de la domination et de l'empire.

Que ce pouvoir qui consiste dans la force et la contrainte, qui consiste à imposer à la multitude la volonté et la décision d'un seul ou du petit nombre, soit d'un ordre inférieur quand on le compare à

cette influence vivifiante sur les autres hommes, dont nous avons parlé auparavant, nous n'avons pas besoin de nous arrêter à le démontrer. Mais une remarque moins évidente, quoique non moins vraie, c'est qu'il est non-seulement inférieur quant à sa nature, mais aussi quant à sa valeur ou à son extension. Ce point là peut ne pas être aussi aisément reconnu. Celui, à la volonté duquel une nation obéit passivement, ou dont le symbole est implicitement adopté par une secte nombreuse, peut ne pas facilement croire que son autorité soit surpassée, non-seulement quant à sa nature ou à sa qualité, mais aussi quant à son étendue, par celui qui a uniquement recours à l'influence paisible, insaisissable, des ressources morales et intellectuelles. Mais, dans ce cas particulier, la supériorité de la puissance morale sur la puissance arbitraire est prouvée par ses effets. Le pouvoir moral est créateur ; le pouvoir arbitraire affaiblit l'intelligence et la vigueur de ceux sur lesquels il est exercé. Or n'est-ce pas une œuvre plus puissante de créer que de détruire ? Il faut bien plus d'énergie pour animer que pour accabler, pour élever que pour déprimer, pour échauffer et étendre que pour refroidir et resserrer. La main, même la plus faible, peut ôter la vie ; la rétablir ou la rallumer exige une bien autre intervention. Un vil incendiaire peut détruire en une heure une construction magnifique, produit du travail des siècles. Peut-on comparer l'énergie qu'il déploie avec l'intelligence

créatrice, à laquelle cette œuvre doit son origine? Un fanatique d'un talent ordinaire peut répandre la terreur dans une foule, et, au moyen des artifices si souvent unis au fanatisme, inculquer à des multitudes une croyance avilissante. Son pouvoir peut-il être comparé à l'autorité de celui qui arrache aux ténèbres seulement un seul de ces esprits asservis, et qui l'excite à se former des pensées justes et élevées sur Dieu, sur le devoir et sur l'immortalité? Les forces d'une seule âme, ramenée par une telle influence à l'usage libre et complet de ces facultés, peuvent surpasser dans leur développement l'activité intellectuelle de toute une communauté, enchaînée et rabaissée par le fanatisme ou la contrainte extérieure. Le pouvoir arbitraire, civil ou religieux, si on le met à l'épreuve d'une expérience vraiment sincère, c'est-à-dire, si on l'envisage dans ses effets, semble avoir plus d'affinité avec la faiblesse qu'avec la force. Il débilite et rétrécit ce sur quoi il opère. Son efficacité ressemble à celle des ténèbres et du froid sur le monde naturel. La vraie puissance est vivifiante, productive, elle édifie et donne de la vigueur. Nous en avons un type, une noble manifestation, dans le soleil qui fait naître et répand le mouvement, la vie, l'énergie et la beauté. Celui qui réussit à entraver les intelligences et à dompter les volontés, peut sans doute compter des millions d'hommes au nombre de ses sujets. Mais une race faible, chétive, tel est le produit de son influence,

et ceux qui la composent ne peuvent atteindre la stature et la force de l'homme qu'en brisant leur joug. Celui qui par l'énergie intellectuelle et morale, réveille chez les autres une énergie du même genre, fait mouvoir des ressorts d'une puissance infinie, communique l'impulsion à des facultés auxquelles on ne peut prescrire de bornes, prend l'initiative d'une activité qui n'aura jamais de fin. Une grande et chaleureuse pensée émanée d'un homme isolé et obscur, peut survivre à la chute des trônes et au souvenir effacé de ceux qui les ont occupés ; telle qu'un feu éternel, elle peut éclairer et ranimer toutes les générations futures.

Nous venons de parler de l'infériorité et du manque de valeur de cet empire sur les autres qui a été si avidement convoité à toutes les époques. Nous serions heureux de pouvoir communiquer une juste idée de son ignominie morale. De toutes les injustices et de tous les crimes, le plus inique est imputable à celui qui a en vue d'établir sa domination sur ses frères. Il déclare la guerre à quelque chose de plus précieux que la vie. Il voudrait dépouiller l'homme de sa principale prérogative, de son principal titre de gloire, de l'empire sur soi-même, de cet empire qui est accordé à l'être rationnel et moral sur sa propre âme et sur sa propre vie. Un tel être est créé pour trouver la dignité et le bonheur à se former et à se gouverner soi-même, à adopter comme son suprême guide ses convictions sur la vérité et le

devoir, à développer ses facultés par le libre exercice, à agir en vertu d'un principe interne, en vertu de sa conscience toujours grandissante. Ses attributs propres et les plus relevés sont le gouvernement de soi-même, le respect de soi-même, la force de la pensée, la force de choisir le juste et le bien, la force de secouer toute autre domination. Il a été créé pour exercer l'empire au fond de son cœur, et malheur, malheur à ceux qui voudraient lui arracher ce sceptre ! Un esprit, doué par Dieu de raison et de conscience, et capable, grâce à ces dons, de progresser dans la vérité et le devoir, est une chose sacrée, plus sacrée que les temples faits de main d'homme, ou même que tout l'univers extérieur. Il est d'une plus noble lignée que celle dont l'aristocratie humaine est si orgueilleuse. Il porte les traits d'un ancêtre divin. Il a un rapport non-seulement physique, mais moral avec l'Être suprême. A cause de son pouvoir de se déterminer soi-même, il est responsable de ses actes et de tout ce qu'il devient. L'imputabilité, qui au-dessus de toutes choses rend l'existence sérieuse, lui est imposée comme loi. Sa fin souveraine est de se conformer, par sa propre énergie et par les secours spirituels que lui assurent ses propres prières et sa propre sincérité, à cette perfection de sagesse et de bonté, dont Dieu est le modèle et la source, qui éclate sur nous dans le monde extérieur tout entier, mais dont l'âme intelligente est un récipient plus fidèle et une image plus

glorieuse, que le soleil lui-même avec toutes ses splendeurs. Ces réflexions nous apprennent qu'il n'y a pas d'outrage, pas de préjudice comparable au tort causé par quiconque veut dompter et subjuguier l'esprit humain, priver l'homme du respect de soi-même, l'amener à avoir davantage en honneur l'autorité extérieure que la raison et la conscience au fond de son âme même, faire de sa personnalité un drapeau et une loi pour son espèce, et, par la force ou la terreur, plier les esprits libres des autres à son opinion et à sa volonté propres.

Toute prééminence, intellectuelle ou morale, implique, comme éléments essentiels, la liberté, l'énergie et l'indépendance morale, de sorte que celui qui s'attaque à elles, soit du haut du trône, soit du haut de la chaire, s'attaque à l'intérêt le plus sacré de l'espèce humaine. La prééminence intellectuelle implique et exige ces conditions. En effet, elle ne consiste pas dans un assentiment passif, même aux plus hautes vérités, ni dans l'accumulation la plus considérable de connaissances acquises par une foi aveugle, et logées dans une mémoire inactive. Elle repose au contraire sur la vigueur, la verdeur et l'indépendance de la pensée ; elle se manifeste de la manière la plus apparente chez celui qui, aimant la vérité au suprême degré, la cherche avec résolution, suit la lumière sans crainte, et modifie les vues d'autrui par l'exercice patient et laborieux de ses propres facultés. Pour un homme libre ainsi, intellec-

tuellement parlant, la vérité est, non pas ce qu'elle est pour la multitude passive, une substance étrangère, inerte, sans vie, infructueuse, mais bien une substance pénétrative, féconde, pleine de vitalité, et concourant à la santé et à l'expansion de l'âme. Et ce que nous venons de dire de la prééminence intellectuelle est encore plus vrai de la prééminence morale. Celle-ci a ses fondements et sa racine dans la liberté et ne peut exister un moment sans elle. La véritable idée de la vertu, c'est qu'elle est un acte libre, le produit ou le résultat de ce pouvoir qu'a l'esprit de se déterminer soi-même. Ce n'est pas un bon sentiment, infusé par la nature ou communiqué par la sympathie; ce n'est pas une bonne direction, dans laquelle nous sommes tombés par esprit d'imitation, ou qui nous a été imposée par la volonté d'autrui. C'est nous-mêmes qui sommes ses auteurs, dans le sens élevé et propre du mot. Nous dépendons sans doute de Dieu, quant à la vertu; car notre capacité d'agir moralement est entièrement un don et une inspiration venant de lui, et sans son assistance continue cette capacité ne servirait de rien. Mais son assistance n'est pas de la contrainte. Il respecte, il ne peut pas violer cette liberté morale qui est son plus riche bienfait. C'est à l'individu à déterminer son propre caractère. Il a plus qu'une autorité royale sur sa propre âme. Qu'il ne l'abandonne jamais. Que personne n'ose intervenir là. Car la vertu est l'empire sur soi-même, ou ce qui est la même chose,

c'est la soumission spontanée au principe du devoir, cette loi suprême de l'âme. Si cette manière d'envisager la prééminence intellectuelle et morale est juste, alors s'attaquer à la liberté des hommes, c'est diriger le coup le plus mortel contre leur dignité et leur bonheur ; et leur plus terrible ennemi, c'est celui qui charge leur raison de chaînes, qui fait de sa volonté leur loi, qui les transforme en instruments, en échos, en copies de sa personne.

Peut-être objectera-t-on contre cette façon de représenter la vertu comme consistant dans l'empire sur soi-même, que l'Écriture parle d'elle comme consistant dans l'obéissance à Dieu. Mais ce sont là des idées parfaitement compatibles et en harmonie l'une avec l'autre ; car la véritable obéissance à Dieu est le libre choix et la libre adoption d'une loi, dont les grands principes sont approuvés par notre propre esprit et sont regardés comme obligatoires par notre propre conscience ; d'une loi qui est, non pas une injonction arbitraire, mais l'émanation et l'expression de l'esprit divin, et qui a toujours pour but de communiquer de la vigueur, de la dignité et de l'ampleur à nos meilleures facultés. Celui-là, et celui-là seul, obéit à Dieu d'une façon vertueuse et agréable, qui respecte le droit, non la puissance, qui a choisi la droiture pour sa règle suprême, qui voit et révere en Dieu la plénitude et la splendeur de l'excellence morale, et qui voit dans l'obéissance le progrès et la perfection de sa propre nature. Mais cette soumis-

sion à la divinité, qui, nous le craignons, est trop commune, et dans laquelle l'esprit se courbe devant la simple puissance et la simple volonté, est tout autre chose que la vertu. C'est, nous le redoutons, un acte de déloyauté envers ce principe moral qu'il faut toujours respecter comme le représentant de Dieu dans l'âme douée de raison.

Peut-être quelques uns craindront-ils, que dans notre zèle ardent pour la liberté et l'indépendance de l'esprit individuel, nous ne jetions des doutes sur le gouvernement et que nous ne fassions presque supposer que c'est un mal. Loin de là. Nous tenons le gouvernement pour un des moyens essentiels de notre éducation intellectuelle et morale, et nous voudrions le fortifier en en faisant ressortir les fonctions légitimes. Le gouvernement, pour autant qu'il soit juste, est le gardien et l'ami de la liberté, de sorte qu'en exaltant l'une nous renforçons l'autre. Le but le plus élevé de toute autorité est de conférer la liberté. Cela est vrai dans le domaine de la famille. Le grand, nous pouvons même dire, le seul objet du gouvernement paternel, d'une éducation sage et vertueuse, c'est de mettre l'enfant à même de déployer le plus complètement ses propres facultés, de susciter en lui la force intérieure, de lui enseigner à se gouverner lui-même. La même chose est vraie de l'autorité de Jésus-Christ. Il vint sans doute pour dominer sur l'humanité; mais pour dominer, non par des décrets arbitraires, non par la force et la

menace, non par la simple volonté, mais en mettant devant les yeux des hommes, sous la forme de préceptes et par la pratique de la vie, ces règles éternelles de justice, auxquelles le ciel même obéit, et dont chaque âme contient les germes vivants. Il vint pour exercer un pouvoir moral, pour régner par la manifestation des vertus célestes, pour éveiller l'énergie d'une sainte résolution dans l'esprit libre. Il vint pour proclamer la liberté aux captifs, pour ouvrir la porte des prisons, pour dompter la puissance des passions, pour briser le joug d'une religion formaliste, imposée à l'enfance de la race humaine, pour nous élever à rendre à notre créateur un hommage et une obéissance dignes de l'homme. S'agit-il du gouvernement civil, son grand but également c'est d'assurer la liberté. Sa fonction propre, sa fonction la plus relevée, c'est de veiller sur les libertés de tous et de chacun, c'est d'ouvrir à une société le champ le plus vaste pour l'exercice de toutes les forces qu'elle renferme. Ses chaînes et ses prisons même ont la liberté générale pour objet. Elles sont justes seulement quand on les emploie à mettre un frein à l'oppression et à l'injustice, à désarmer celui qui a un cœur de tyran, s'il n'en a pas le pouvoir, qui fait la guerre aux droits d'autrui, qui, en s'attaquant à la propriété ou à la vie, voudrait substituer la force au règne de lois équitables. La liberté, nous le répétons, est la fin du gouvernement. Pousser l'homme à la domination de soi-même est la fin de toute

autre domination ; et celui qui voudrait river sur lui l'arbitraire de sa volonté est son plus funeste ennemi.

Nous avons eu en vue de démontrer la criminalité de l'amour du pouvoir et de la domination, en signalant les ravages qu'il produit dans l'esprit, et en insistant sur la haute valeur de cette liberté interne qu'il attaque et qu'il détruit. A notre avis ce point de vue est le plus propre à faire impression ; mais la criminalité de cette passion peut encore se faire remarquer, et plus clairement pour quelques uns, dans ses résultats extérieurs, dans la désolation, le sang versé et les calamités dont elle est toujours la cause. Nous lui devons presque tous les malheurs de la guerre. Pour faire prévaloir l'autorité d'un seul homme ou de quelques uns, des milliers et des millions d'hommes ont été transformés en machines sous le nom de soldats, on les a armés d'instruments de destruction, et on les a chargés alors de réduire les autres au même sort qu'eux, par la crainte et la douleur, par le feu et par le glaive, par la boucherie et par le pillage. Est-ce donc un léger méfait que d'envoyer marcher les hommes contre leurs frères, que de faire du meurtre le métier de milliers d'individus, que d'abreuver la terre de sang humain, de la transformer en un désert, de disperser les familles comme de la paille hachée, de rendre les mères veuves et les enfants orphelins, et tout cela pour répandre une désolation plus triste encore, pour

subjuguer les âmes des hommes, en les métamorphosant en de vils parasites, en leur extorquant des hommages dégradants, en les humiliant à leurs propres yeux, et en les façonnant à la servilité comme le principal devoir de la vie? Quand la passion du pouvoir réussit, comme cela est généralement arrivé, à établir le despotisme, il semble que la civilisation même devienne un bien douteux. Pendant que le monarque et sa cour se livrent à un luxe désastreux, les paysans, attachés au sol et condamnés à une série interminable de travaux, sont placés fort peu au-dessus de la brute. Il y a des contrées de l'Europe, de la chrétienne Europe, où le paysan, grâce à la sueur duquel les rois et les nobles nagent dans l'abondance, semble, en somme, avoir moins de jouissances que l'Indien non apprivoisé de nos forêts. Enchaîné à une seule place, se nourrissant des plantes à meilleur marché, parfois incapable d'acheter du sel pour assaisonner ses mets grossiers, ne goûtant que rarement ou même jamais de la chair animale, possédant pour asile une hutte entourée d'un mur d'argile, avec la terre ou des pierres pour plancher, et soumis tout comme la brute à la loi d'un supérieur, il nous semble avoir en partage moins de jouissances physiques, intellectuelles et morales, que le libre rôdeur des forêts, dont aucun homme n'entrave les pas, dont aucun tyran ne viole le wigwam, dont la principale occupation est la chasse, le plus noble des divertissements, qui se

régale de gibier, la plus succulente des viandes, à qui les courants d'eau paient tribut aussi bien que les bois, dont la vie aventureuse exerce la sagacité et chez qui le péril entretient le courage et la spontanéité de la décision. Nous ne sommes pas le défenseur de la vie sauvage. Nous savons que la liberté dont elle se glorifie est une illusion. Ce simple fait, que la nature humaine dans cette condition ne fait pas de progrès, prouve assez qu'elle manque de la véritable liberté. Nous voulons seulement dire que l'homme, dans les mains du despotisme, tombe parfois au-dessous du sauvage, et qu'il serait préférable pour lui de vivre sans loi, que de vivre sous une autorité sans loi.

C'est le rôle des chrétiens d'envisager la passion du pouvoir et de la domination avec une aversion énergique; car elle est particulièrement hostile au génie de leur religion. Jésus-Christ l'a toujours condamnée. Un des indices les plus frappants de sa grandeur morale et de l'originalité de son caractère fut qu'il n'admit aucun rapport, qu'il ne fit aucun compromis avec cet esprit universel de son temps, mais qu'il s'y opposa sous toutes ses formes. Il trouva les Juifs se berçant de rêves de domination. Des prophéties relatives au Messie, les plus familières et les plus chères pour eux étaient celles qui l'annonçaient comme un conquérant et qui furent interprétées, dans leur amour des choses de la terre, comme une promesse de triomphes pour le peuple dont il devait

sortir. Même les disciples choisis de Jésus attendaient de lui de semblables avantages. *S'asseoir à sa droite et à sa gauche*, ou en d'autre mots, occuper la place la plus recommandable dans son royaume, fut non-seulement leur désir caché, mais l'objet de leur demande ouverte et importune. Mais il n'y avait pas de passion que Jésus rebutât avec plus de sévérité que celle-là. Il enseigna que pour être grand dans son royaume, on devait servir ses frères, au lieu de leur commander. Il plaça au milieu d'eux un enfant comme emblème de l'humilité de sa religion. Ses plus terribles réprimandes tombèrent sur les arrogants et ambitieux Pharisiens. Quant à lui personnellement, il était doux et plein de condescendance, n'exigeant pas de service personnel, vivant avec ses disciples comme un ami, partageant leur pauvreté, dormant dans leur barque de pêcheur et lavant même leurs pieds ; et en tout cela, il se proposa expressément à eux comme un modèle, sachant bien que le dernier triomphe du désintéressement est d'oublier notre propre supériorité, dans notre sympathie, notre sollicitude, notre tendresse, notre respect et notre zèle plein d'abnégation pour ceux qui sont au-dessous de nous. Nous ne pouvons à la vérité nous étonner que la convoitise du pouvoir ait rencontré le blâme et les menaces les plus sévères du christianisme, puis qu'elle entraît ouvertement en lutte avec la grande fin de cette religion, qui est l'élévation de l'esprit

humain. Il n'y a pas de preuve plus palpable et plus prononcée de la corruption de cette même religion, que de la voir se transformer en instrument de domination, et enseigner que le devoir primitif de l'homme est de se livrer comme une chose passive entre les mains de ses ministres, prêtres ou rois.

Le sujet que nous discutons actuellement est un de ceux auxquels toutes les nations et spécialement la nôtre, ont intérêt; et nous manquerions notre principal but, si nous n'amenions le lecteur à en faire l'application à nous-mêmes. La passion de dominer, bien que plus complètement développée dans les états despotiques, n'est limitée à aucune forme de gouvernement. Elle est le danger capital des états libres, elle est l'ennemi naturel des institutions libres. Elle agite notre propre pays et jette sans cesse de l'incertitude sur la grande expérimentation que nous faisons ici en faveur de la liberté. Nous essaierons donc, en peu de mots, d'exposer son influence et ses dangers et d'affaiblir cette ardeur avec laquelle on cherche chez nous-mêmes à participer aux fonctions publiques et au pouvoir.

C'est le caractère distinctif des institutions républicaines que, tout en obligeant la passion du pouvoir à modérer ses prétentions et à se contenter d'avantages plus limités, elles tendent à la répandre beaucoup plus au large dans toute la société, et à en faire un principe universel. L'accès des fonctions publiques étant ouvert à tous, des foules d'individus

brûlent de s'y précipiter. Mille mains sont tendues pour saisir les rênes qui ne sont refusées à aucune. Peut-être, dans ce pays de liberté si vanté et se vantant si fort, y a-t-il un grand nombre de personnes qui, si elles étaient appelées à se prononcer sur le bien essentiel d'une république, le placeraient en ceci : que tout homme est éligible à chaque emploi et que les plus hautes fonctions du pouvoir et du crédit sont des prix abandonnés à la concurrence universelle. La supériorité attribuée par beaucoup de personnes à nos institutions consiste, non pas en ce qu'elles assurent la plus grande liberté, mais en ce qu'elles fournissent à tout homme une chance de gouverner; non pas en ce qu'elles resserrent le pouvoir du gouvernement dans les limites les plus étroites qui puissent se concilier avec le salut de l'état, mais en ce qu'elles le jettent dans le plus de mains que possible. Le grand crime du despote d'après leurs idées, c'est qu'il se réserve le plaisir de la domination pour lui seul, qu'il en fait un monopole, tandis que nos institutions plus généreuses, en fragmentant le pouvoir, et en appelant la multitude à s'y accrocher, répandent cette jouissance au loin et au large. Le résultat de ceci, c'est que l'ambition politique infecte notre pays, et engendre une agitation et une inquiétude fiévreuses qui, aux yeux des monarchistes, peuvent sembler faire plus que contrebalancer nos formes de liberté. L'esprit d'intrigue, qui chez les gouvernements absolus, est confiné dans les

cours, circule dans tout le pays ; et comme les individus ne peuvent accomplir leurs desseins politiques par leur action privée, ils se groupent en partis, formés ostensiblement en vue d'un intérêt public, mais ayant uniquement pour but l'acquisition du pouvoir. Le souverain nominal, c'est-à-dire, le peuple, comme tous les autres souverains, est courtoisé, il a ses flatteurs, et on lui dit qu'il ne peut mal faire. Son orgueil est entretenu, ses passions sont excitées, ses préjugés deviennent invétérés. Tels sont les procédés par lesquels d'autres républiques ont été renversées, et celui-là doit être aveugle qui n'en retrouve pas les traces chez nous. Nous ne voulons pas exagérer nos dangers. Nous nous réjouissons de savoir que les progrès de la société opposent de nombreux obstacles à l'amour du pouvoir. Mais tout homme sage, qui voit ses œuvres, doit le redouter comme notre ennemi capital.

Cette passion puise sa force et sa véhémence dans notre pays de l'idée communément répandue que le pouvoir politique est la plus haute récompense que la société ait à offrir. Nous ne connaissons pas d'illusion plus générale, et ce n'est pas la moins dangereuse. Inculquée, comme elle l'est, dans les esprits dès notre jeunesse, elle fournit un aliment immense à l'ambition politique. Elle attire l'activité des intelligences les plus distinguées du pays vers les emplois publics comme vers le bien suprême et elle produit des hommes inquiets, intrigants et sans principes. Elle fait

surgir des masses de compétiteurs égoïstes pour un nombre comparativement restreint de places, et elle encourage cette recherche effrontée, impudente, de l'élévation personnelle, que le sens moral droit et le respect de soi-même, plus répandus dans la société, couvriraient de honte et de mépris. Ce préjugé nous est venu des temps passés et c'est un de leurs legs les plus funestes. Gouverner les autres a toujours été regardé comme la plus haute fonction sur la terre. Nous avons une preuve remarquable de la force et de la pernicieuse influence de cette persuasion, dans la manière dont l'histoire a été écrite. Qui remplit les pages de l'histoire? Ce sont les chefs politiques et militaires, qui n'ont vécu que pour une seule chose, soumettre et gouverner leurs semblables. Ils occupent le premier plan, et le peuple, l'espèce humaine, disparaît comme sans importance, et est presque éclipsée derrière ses maîtres. Le véritable, le plus noble objet de l'histoire, c'est de rappeler les vicissitudes de la société, son esprit aux différentes époques, les causes qui ont déterminé ses progrès et son déclin, et spécialement les manifestations et le développement de ses plus hauts attributs et intérêts, de l'intelligence, du principe religieux, du sentiment moral, des beaux-arts et des arts utiles, des triomphes de l'homme sur la nature et sur lui-même. Au lieu de cela, nous avons des annales d'hommes au pouvoir, souvent faibles, plus souvent méchants, qui font peu de chose ou rien pour l'avancement de leur

siècle, qui ne sont en aucune façon ses représentants, que le hasard de la naissance peut-être a élevés à ce degré d'influence. Nous avons les rivalités des courtisans, les intrigues des cabinets, les sièges et les batailles, les naissances et les décès royaux, et les secrets du palais, cette sentine de débauche et de corruption. Voilà les étapes de l'histoire. Les inventions de l'imprimerie, de la poudre à canon, de la boussole, ce sont de trop médiocres affaires à retracer par elle. Elle doit se courber devant les rois et les guerriers. Elle a des volumes pour les complots et les querelles de Leicester et d'Essex sous le règne d'Élisabeth, mais pas une page pour Shakspeare ; et si Bacon n'avait pas rempli une fonction publique, elle aurait à peine mentionné son nom, dans sa sollicitude à conserver les faits du Salomon de ce temps, Jacques I^{er}.

Nous avons parlé de l'importance extrême, qu'on attache aux gouvernants et au gouvernement, comme d'un préjugé ; et nous pensons qu'on pourrait faire quelque chose pour affaiblir la passion du pouvoir, en plaçant cette idée sous un jour plus apparent. Il nous semble qu'il ne serait pas très-difficile de montrer, que gouverner les hommes n'est pas une sphère d'action aussi relevée qu'on l'a supposé d'ordinaire, et que ceux qui ont obtenu cette dignité ont usurpé dans l'histoire et dans l'esprit des hommes une place au-dessus de celle qu'ils étaient en droit d'occuper. Nous croyons réellement que nous ne sommes pas

seul de cette opinion, qu'à ce sujet un changement de manière de voir a commencé et continue à s'opérer, que les hommes apprennent qu'il y a dans les affaires humaines de plus hautes sources de bonheur et des agents plus importants que la domination politique. C'est un signe de progrès de la société, de rabaisser l'homme public et de relever l'homme privé. Le pouvoir tombe ainsi dans les mains d'individus non qualifiés, et se répand dans toutes les classes de la société. Des moyens d'une influence étendue se multiplient et se répartissent librement, de nouveaux canaux s'ouvrent, grâce auxquels les intelligences bien dotées, dans quelque rang ou condition que ce soit, peuvent communiquer leurs richesses au loin et au large. Avec la diffusion de l'éducation et de l'imprimerie, un homme privé peut maintenant parler à des multitudes, incomparablement bien plus nombreuses que n'en ont jamais électrisées les orateurs anciens ou modernes, soit dans les assemblées populaires, soit dans les chambres législatives. Par toutes ces ressources la vérité établit sa souveraineté sur les nations, sans le secours du rang, de la fonction ou du glaive; et ses fidèles ministres deviendront de plus en plus les législateurs du monde.

Nous sommes loin de le contester, nous le soutenons même avec conviction, le gouvernement est un grand bien, il est essentiel au bonheur des hommes; mais il accomplit son bien principalement par une

influence négative, en réprimant l'injustice et le crime, en préservant la propriété de toute atteinte, et en écartant ainsi les obstacles au libre exercice des facultés humaines. Il ne confère que peu d'avantages positifs. Sa mission est non de procurer le bonheur, mais de fournir aux hommes l'occasion de travailler à leur bonheur par eux-mêmes. Le gouvernement ressemble à l'enceinte qui entoure nos terres ; c'est une protection indispensable, mais elle ne fait pas pousser la moisson, ni mûrir les fruits. C'est à l'individu à décider si l'enclos sera un paradis ou un désert. Combien est peu positif le bien que le gouvernement est capable d'accorder ! Il ne laboure pas nos champs, il ne bâtit pas nos maisons, il ne noue pas les liens qui nous attachent à nos familles, il ne donne pas le désintéressement au cœur, ni l'énergie à l'intelligence et à la volonté. Tous nos grands intérêts sont abandonnés à nous-mêmes ; et les gouvernements, quand ils s'en sont mêlés, leur ont apporté plus d'entraves qu'ils ne les ont fait avancer. Par exemple, ils n'ont pris la religion sous leur protection que pour la défigurer. De même l'éducation, dans leurs mains, n'a généralement fait que propager des maximes de servitude, et prêter appui à d'anciennes erreurs. De la même façon ils ont paralysé le commerce par leurs soins et leurs encouragements et ils ont accru le paupérisme par leurs expédients pour le soulager. Le gouvernement a presque toujours été une barrière contre laquelle

l'intelligence a eu à lutter; et la société a dû ses principaux progrès aux individualités privées, qui ont laissé derrière elles leurs chefs et les ont graduellement surpassés, à leur confusion, en vérité et en sagesse.

La vertu et l'intelligence sont les grands intérêts d'une société, ils comprennent et valent tous les autres; et l'entreprise la plus noble est de les faire progresser. Or nous estimons que le pouvoir politique n'est pas le moyen le plus efficace pour leur avancement et par conséquent nous doutons que le gouvernement soit la seule sphère, le sphère la plus élevée qui convienne aux esprits supérieurs. La vertu, d'après sa véritable nature, ne peut être le produit de ce qu'on appelle l'intervention directe du gouvernement, c'est-à-dire, de la législation. Les lois peuvent réprimer les crimes. Leur mission c'est d'ériger des prisons pour la violence et la fraude. Mais la valeur morale et religieuse, la dignité de caractère, l'élévation de sentiment, tout ce qui fait de l'homme un objet de bénédiction pour lui-même et pour la société, est placé hors de leur domaine. La vertu est le propre de l'âme, où les lois ne peuvent pénétrer. L'excellence morale est quelque chose de trop pur, de trop spirituel, de trop céleste, pour être le résultat du grossier mécanisme gouvernemental. La législation humaine s'adresse à l'amour de soi et elle opère par la contrainte extérieure. Son principal ressort c'est la punition. Elle ne peut pé-

nétrer jusqu'à la source des sentiments vertueux, des grandes et bonnes actions. Aussi les gouvernants, malgré toute leur omnipotence présumée, ne peuvent songer à prescrire par ordonnance la philanthropie, la reconnaissance, le sentiment religieux, la grandeur d'âme, ni la pureté de la pensée. La vertu est chose trop élevée pour concerner le gouvernement. C'est une inspiration de Dieu, non une création de la loi ; et les agents que Dieu honore principalement de sa protection, sont ceux qui, aussi bien dans la pratique que dans la méditation, sont parvenus à la concevoir largement, et qui la font connaître, non par des panégyriques superficiels, mais par le langage d'une conviction profonde et par une vie pure.

Le gouvernement contribue donc peu par son intervention directe à l'avancement de ce qui intéresse essentiellement la nature humaine. Que dire maintenant de son intervention indirecte ? Ici nous ne voulons blesser personne, mais il doit nous être permis d'user de cette franchise de langage qui convient à des chrétiens et à des hommes libres. Nous craignons donc que l'influence indirecte du gouvernement ne soit tout à fait en opposition avec la vertu ; et en avançant cela, nous ne parlons pas des autres pays, ni des institutions politiques différentes des nôtres. Nous n'entendons pas répéter, ce qui trouverait de l'écho de toutes parts autour de nous, que la monarchie corrompt un état, que l'air des cours exhale

l'infection, et souille les classes élevées d'une teinte de licence qui se communique à leurs inférieurs. Nous voulons parler du gouvernement de chez nous; et nous demandons aux hommes sages de nous répondre s'il ne contribue pas plus au vice qu'à la vertu. Nous craignons qu'ici comme ailleurs les tendances du pouvoir politique ne soient corruptrices; et que, généralement parlant, les hommes publics ne fournissent pas au peuple l'enseignement le plus efficace de la vérité, du désintéressement et d'une intégrité incorruptible. Il y a dans tout ce qui se rattache au domaine de la politique une erreur prédominante, qui nécessairement doit rendre les institutions civiles démoralisatrices. Cette erreur est profondément enracinée, elle est le produit des âges. Nous voulons parler de cette opinion que les hommes publics sont déchargés jusqu'à un certain point des obligations éternelles et immuables de la moralité; que le pouvoir politique est une récompense, et justifie des artifices et des complaisances qui seraient couverts de mépris dans la vie privée; que le savoir-faire, l'intrigue, la dissimulation et le recours aux passions basses, ne méritent qu'un blâme léger, lorsqu'ils sont mis en usage pour parvenir à quelque but politique. Il s'en est suivi que les lois de la vérité, de la justice, et de la fraternité ont été rarement appliquées dans les affaires publiques comme dans les affaires privées. Des personnes même qui avaient réprouvé avec indignation les intrigues, la

recherche des emplois et les sacrifices à la popularité, qui déshonorent notre condition intérieure, sont disposées à approuver une politique tortueuse ou égoïste à l'égard des nations étrangères, du moment qu'une pareille politique peut procurer de grands avantages à leur propre pays. Or la grande vérité, qui sert de base à la cause de la vertu, c'est que l'équité est une loi éternelle, immuable et universelle, liant aussi bien le ciel que la terre, qu'elle est la perfection du caractère de Dieu et qu'elle constitue l'harmonie et le bonheur de la création rationnelle; aussi, selon que les institutions politiques jettent du doute sur cette grande conviction, selon qu'elles enseignent que la vérité, la justice et la fraternité sont des obligations locales, partielles, exigeant l'hommage du faible, mais s'inclinant devant celui qui exerce le pouvoir, selon qu'elles insultent ainsi la majesté imposante et inviolable de l'éternelle loi, dans la même proportion elles sapent les fondements de la vertu d'un peuple.

Par rapport à l'autre grand intérêt de la société, son côté intellectuel, le gouvernement peut faire beaucoup de bien par une influence directe, c'est-à-dire, en instituant des écoles ou en accordant des ressources pour l'instruction des classes pauvres. S'il agirait plus sagement en assumant sur lui-même, ou en abandonnant aux efforts individuels, le soin de pourvoir à l'établissement d'institutions littéraire plus élevées, c'est une question difficile à résoudre.

Mais personne ne révoquera en doute, que ce ne soit une noble mission de faciliter et de développer les connaissances dans les classes de la société, que leur condition pénible expose à une existence purement animale. Néanmoins l'action du gouvernement par rapport au développement de l'intelligence est nécessairement superficielle et restreinte. Les grandes sources de la force et du progrès intellectuels chez un peuple, ce sont des penseurs vigoureux et originaux, quelque part qu'on les trouve. Le gouvernement ne peut pas étendre les limites de la connaissance, et il ne le fait pas ; il ne peut pas entreprendre des expériences dans les laboratoires, ni explorer les lois des règnes animal et végétal, ni établir les principes de critique, de morale et de religion. L'énergie requise pour faire progresser l'intelligence d'un peuple, est particulièrement du domaine des forces individuelles d'hommes privés, qui se consacrent au labeur solitaire de la pensée, qui respectent la vertu, qui font naître des manières de voir conformes à leur époque, qui nous aident à secouer le joug des préjugés dominants, qui améliorent les procédés surannés d'éducation ou en inventent de meilleurs. Il est vrai que des grands hommes à la tête des affaires peuvent contribuer, et contribuent souvent beaucoup au développement de l'esprit d'une nation. Mais trop souvent il arrive que leur position y fait obstacle bien plus que leur utilité ne le favorise. Leurs relations avec un parti et

l'habitude d'envisager les choses par rapport à leur agrandissement personnel, obscurcit trop souvent les intelligences les plus élevées, et convertit en protecteurs de vues étroites et d'intérêts temporaires ceux qui, dans d'autres conditions, auraient été les lumières de leur temps et les propagateurs de l'éternelle vérité. Par ces remarques sur l'influence limitée du gouvernement quant aux intérêts les plus précieux de la société, nous comprenons que le pouvoir politique n'est pas le pouvoir le plus relevé, et que pour le progrès de l'intelligence, il doit cesser d'être convoité comme la distinction principale et la plus honorable sur la terre.

Si nous passons maintenant à la considération de cet intérêt, auquel on s'attend surtout que le gouvernement doive veiller, et sur lequel il est le plus compétent pour agir avec autorité, nous n'arriverons pas à un résultat très-différent de celui que nous venons de mettre en relief. Nous voulons parler de la propriété ou de la richesse. Que l'influence des institutions politiques sur ce point considérable soit importante et inappréciable, c'est ce que nous ne prétendons pas nier. Mais, comme nous l'avons déjà suggéré, elle est principalement négative. Le gouvernement enrichit un peuple en écartant les obstacles au déploiement de ses forces, en le protégeant contre tout dommage, et en lui fournissant l'occasion de s'enrichir lui-même. La source de la richesse des nations est, non pas le gouvernement,

mais leur propre sagacité, leur propre industrie, leur propre esprit d'entreprise, et leur propre vigueur de caractère. Abandonner un peuple à lui-même est généralement le meilleur service que ses gouvernants puissent lui rendre. Il y eut un temps où les souverains fixaient les prix et les salaires, réglaient l'industrie et les frais d'exploitation, et s'imaginaient qu'une nation mourrait de faim et s'éteindrait, si elle n'était guidée et gardée comme un enfant. Mais nous avons appris que les hommes sont leurs propres et leurs meilleurs gardiens, que la propriété est mieux garantie quand elle est abandonnée à ses propres soins, et que, généralement parlant, même les grandes entreprises peuvent mieux s'accomplir par l'association volontaire des individus que par l'État. En effet, à chaque pas de cette discussion, nous avons rencontré cette vérité, que le pouvoir politique est un faible ressort comparé à l'intelligence, à la vertu et à l'effort *individuels*; et ce que nous désirons le plus vivement, c'est de fortifier cette vérité, parce que en concevant une idée exagérée du gouvernement, les hommes sont disposés à attendre de lui ce qu'ils doivent faire par eux-mêmes, et à rejeter sur lui le blâme qui doit retomber sur leur propre faiblesse et leur propre imprévoyance. Le grand espoir de la société c'est le caractère individuel. La civilisation et les institutions politiques sont elles-mêmes des sources d'une quantité de maux que rien ne peut

détourner ni adoucir, si ce n'est l'énergie intellectuelle et morale des citoyens privés. Tels sont, par exemple, les inégalités monstrueuses de la propriété, les contrastes déplorables de condition, qui déparent une vaste cité, que les lois créent et ne peuvent faire disparaître, qui ne peuvent être adoucis et amoindris que par un principe de contrainte morale chez les classes pauvres et par une sage générosité chez les riches. La grande leçon à retenir pour les hommes, c'est que leur bonheur est dans leurs propres mains, qu'il doit être le produit de leur propre fidélité envers Dieu et de leur conscience, que les institutions extérieures ne peuvent suppléer à l'absence du principe interne, de l'énergie morale, tandis que celle-ci peut aller jusqu'à suppléer à l'absence de presque toute assistance extérieure.

Nos réflexions prouvent que notre estime pour les institutions politiques est plus modérée que celle qui prévaut d'ordinaire, et que nous regardons le pouvoir, pour lequel l'ambition a tramé tant de complots et versé tant de sang, comme destiné à occuper une place de plus en plus restreinte parmi les moyens d'être utile et de se distinguer. Il y a cependant une branche du gouvernement, pour laquelle nous professons une grande vénération, que nous réputons comme un bienfait inappréciable et contre laquelle, pour rien au monde, nous ne voudrions lancer un mot de nature à la ravalier; et nous sommes d'autant plus disposé à en parler, que sa

valeur relative nous semble peu comprise. Nous voulons faire allusion au pouvoir judiciaire, cette branche d'administration qui vaut toutes les autres dans un État. Tandis que les hommes politiques dépendent leur zèle pour des intérêts transitoires, dont la principale importance dérive peut-être de leur rapport avec un parti, il est du ressort du juge d'appliquer ces lois imposantes et universelles du droit, d'où dépendent essentiellement la sécurité, l'industrie, et la prospérité des individus et de l'État. De son tribunal, comme d'un trépied sacré, découlent les décisions de la justice. A nos yeux il n'y a rien, dans tout le mécanisme des institutions civiles, de si intéressant et de si respectable, que cette application impartiale et pleine d'autorité des principes de la législation morale. L'administration de la justice dans ce pays, où le juge, sans garde, sans soldats, sans pompe, décide des intérêts les plus chers des citoyens, se confiant avant tout pour l'exécution de ses sentences sur le sentiment moral de la société, est l'aspect le plus beau et le plus encourageant, sous lequel notre gouvernement puisse être envisagé. Nous le répétons, il n'y a rien dans les affaires publiques de si respectable que la voix de la justice, se manifestant par ses délégués, atteignant et subjuguant aussi bien le puissant que le faible, plaçant une barrière autour de la splendide demeure du riche et de l'humble cabane du pauvre, réprimant l'iniquité, protégeant

l'innocence, humiliant les oppresseurs, et proclamant pour tout être humain les droits de la nature humaine. Nous avouons que souvent nous nous en retournons de la salle du congrès, la douleur et l'humiliation au cœur, parce que nous y voyons le législateur oublier la majesté de ses fonctions, oublier les liens qui l'unissent à une vaste et grandissante société, et sacrifier la prospérité publique à son parti ou à son intérêt personnel ; et alors ce qui nous console, c'est de nous rendre à la cour de justice, où le dispensateur des lois, fermant l'oreille à toutes les sollicitations de l'amitié ou de l'intérêt, faisant abstraction pour un moment de tout attachement privé, oubliant l'opinion publique, et résistant au sentiment public, ne s'inquiète que de ce qui est JUSTE. Nous jetons un regard d'espérance et de joie sur nos tribunaux, ce rendez-vous et ce refuge de la faiblesse et de l'innocence. Nous nous glorifions, avec un vertueux orgueil, de ce qu'aucun souffle de corruption n'ait encore vicié l'air pur qu'on y respire. A cette branche-là du gouvernement nous ne pouvons attribuer trop d'importance. Sur elle nous ne pouvons veiller avec trop de jalousie. Toute atteinte à son indépendance, nous devons la ressentir et la repousser, comme le plus grand dommage que puisse essuyer notre pays. Malheur, malheur à la main impie, qui voudrait ébranler cette colonne, la plus sacrée et la plus précieuse de l'édifice social !

Dans les remarques que nous venons de soumettre à nos lecteurs, nous avons traité de grands sujets, sinon dignement, du moins, nous en avons la confiance, avec des intentions pures. Nous avons eu pour but de démasquer la passion de la domination, le désir de gouverner le genre humain. Nous nous sommes efforcé de montrer la supériorité du pouvoir, de l'influence morale sur cette autre influence, qui pendant des siècles a été confisquée par des mains avides et sanglantes. Nous nous sommes efforcé de soulever une immense réprobation contre celui qui voudrait établir l'empire de la force brutale sur des êtres doués de raison. Nous nous sommes efforcé de signaler comme l'ennemi de sa race, l'homme qui, de quelque manière que ce soit, voudrait enchaîner l'esprit humain et soumettre les volontés des autres à la sienne. En un mot, nous avons voulu réveiller chez les autres et en nous-même un juste respect de soi-même, le libre usage et la libre expansion de nos facultés les plus sublimes, et spécialement cette force morale, cette énergie d'une résolution sainte, vertueuse, sans laquelle nous sommes des esclaves au milieu des institutions les plus libres. Nous ne pouvons pas implorer de Dieu de meilleurs bienfaits, ni consacrer nos vies à de plus nobles acquisitions.

NAPOLÉON

OU

L'HOMME DU MONDE,

PAR

Ralph Waldo Emerson.

NAPOLÉON

ou

L'HOMME DU MONDE.

Parmi les personnages éminents du xix^e siècle, Bonaparte est de beaucoup le mieux connu et le plus puissant, et il doit sa prééminence à la fidélité avec laquelle il exprime le diapason de la pensée et de l'opinion, les tendances de la masse des hommes actifs et éclairés. D'après la théorie de Swedenborg, chaque organe est composé de particules homogènes, ou comme il s'énonce parfois, chaque tout est composé de parties similaires, c'est-à-dire, que les poumons comprennent une infinité de petits poumons, le foie, une infinité de petits foies, le rognon, une infinité de petits rognons, etc. D'après cette analogie, si l'on rencontre un homme emportant après soi le pouvoir et la sympathie d'un grand nombre, si Napoléon est la France, si Napoléon est l'Europe,

c'est parce que les peuples qu'il domine sont formés de petits Napoléons.

Dans notre société, il y a un antagonisme constant entre ceux qui ont fait leur fortune, et les jeunes gens et les pauvres qui ont leur fortune à faire, entre les intérêts du travail mort, c'est-à-dire, du travail manuel depuis longtemps tranquille dans la tombe, qui est maintenant entassé dans les capitaux monnayés, ou dans les terres et les bâtiments possédés par des capitalistes oisifs, et les intérêts du travail vivant, qui cherche à se mettre en possession des terres, des bâtiments et des capitaux monnayés. La première classe est timide, égoïste, avare, ennemie des innovations, et perdant continuellement de ses adhérents par la mort. La seconde classe est aussi égoïste, usurpatrice, audacieuse, comptant sur elle-même, surpassant toujours l'autre classe en nombre, et recrutant à chaque instant des adhérents par les naissances. Elle désire tenir toutes les avenues ouvertes à la concurrence de tous, et multiplier même ces avenues : c'est la classe des hommes d'affaires en Amérique, en Angleterre, en France et dans l'Europe entière, c'est la classe de l'industrie et de l'habileté. Napoléon est son représentant. L'instinct des hommes actifs, entreprenants, capables, partout dans la classe moyenne, a désigné Napoléon comme l'incarnation de la démocratie. Il a leurs vertus et leurs vices ; par dessus tout il a leur esprit ou leur tendance. Cette tendance est matérielle, elle a

pour objet la satisfaction des sens et elle emploie à cette fin les moyens les plus multipliés et les plus divers ; elle est en commerce familier avec les forces mécaniques, elle est très-intelligente, largement et soigneusement instruite, fort habile, mais elle imprime un caractère de subordination à toutes les ressources intellectuelles et spirituelles en les convertissant en instruments de succès matériel. Être riche, voilà le but. « Dieu, dit le Coran, a accordé à chaque peuple un prophète dans sa propre langue. » Paris, Londres, et New-York, l'esprit du commerce, de l'argent, et de la puissance matérielle, devaient aussi avoir leur prophète, et Bonaparte fut désigné et envoyé comme tel.

Chacun des millions de lecteurs d'anecdotes, de mémoires, de notices biographiques sur Napoléon se complait dans ces pages, parce qu'il y étudie sa propre histoire. Napoléon est parfaitement moderne, et au point culminant de sa fortune il a le véritable esprit des journaux. Il n'est pas un saint, ou, pour nous servir de son expression, *il n'est pas un capucin* ; il n'est pas non plus un héros, dans le sens élevé du mot. L'homme de la rue retrouve en lui les qualités et les aptitudes d'autres hommes de la rue. Il voit en lui un bourgeois de naissance, tout comme lui-même, un bourgeois qui par sa véritable capacité intellectuelle est parvenu à une position si prédominante qu'il a pu satisfaire tous ces goûts, que le commun des hommes possède, mais qu'ils sont obligés de dissi-

muler et de se refuser : une bonne société, de bons livres ; de fréquents voyages, la parure, des diners, des domestiques sans nombre, de l'importance personnelle, la réalisation de ses fantaisies ; se poser dans l'attitude d'un bienfaiteur de toutes les personnes de son entourage ; la jouissance raffinée des tableaux, des statues, de la musique, des palais, des honneurs de convention, précisément ce qui est agréable au cœur de tout homme au XIX^e siècle, cet homme puissant posséda tout cela.

Il est vrai qu'un homme doué, comme Napoléon, de l'aptitude à se mettre au niveau de l'esprit des masses environnantes, devient non pas simplement un représentant, mais réellement un monopoliseur, un dominateur des autres esprits. C'est ainsi que Mirabeau devint le plagiaire de toutes les bonnes pensées, de tous les bons mots qui furent exprimés en France. Dumont raconte qu'il était assis dans la tribune publique de l'Assemblée nationale et qu'il entendit Mirabeau prononcer un discours. Ce qui frappa Dumont, c'est que Mirabeau aurait pu y adapter une péroraison que lui, Dumont, écrivit immédiatement au crayon et montra à lord Elgin, assis à côté de lui. Lord Elgin l'approuva et Dumont, dans la soirée, la montra à Mirabeau. Mirabeau la lut, la jugea admirable et déclara qu'il voulait l'intercaler dans le discours qu'il devait faire le lendemain à l'Assemblée. « C'est impossible, dit Dumont, car malheureusement je l'ai montrée à lord

Elgin. » — « Que vous l'ayez montrée à lord Elgin et à cinquante personnes en outre, je ne la prononcerai pas moins demain. » Et il la prononça le jour suivant de la session et produisit beaucoup d'effet. Car Mirabeau, avec sa personnalité écrasante, sentait bien que ces choses, inspirées par sa présence, lui appartenaient tout aussi bien que s'il les avait dites, et qu'en les adoptant il leur imprimait toute leur valeur. Le successeur de la popularité de Mirabeau fut bien plus absolu et bien plus centralisateur, et il le fut pour beaucoup plus qu'à cause de son ascendant en France. En effet, un homme de la trempe de Napoléon cesse, pour ainsi dire, d'avoir un langage privé et une opinion privée. Il a une si vaste réceptivité, et il est tellement placé, qu'il devient comme le bureau de toute l'intelligence, de tout le bon sens et de toute la puissance de l'époque et du pays. Il gagne des batailles, il fait le Code, il établit le système des poids et mesures, il aplanit les Alpes, il construit des routes. Les ingénieurs, les savants, les hommes d'État distingués rapportent tout à lui ; toutes les bonnes têtes dans chaque genre en font autant. Il adopte les meilleures mesures, il y appose son empreinte et il l'appose non seulement sur elles, mais sur toutes les expressions heureuses et mémorables. Chaque phrase prononcée par Napoléon et chaque ligne de ses écrits mérite d'être lue, parce qu'elle est le sentiment de la France.

Bonaparte fut l'idole du commun des hommes ,

parce qu'il eut à un degré éminent les qualités et les aptitudes du commun des hommes. Il y a une certaine satisfaction à descendre jusqu'au fond de la pensée des hommes adroits, car alors on se débarrasse de la dissimulation et de l'hypocrisie. Bonaparte, en commun avec cette grande classe qu'il représentait, travailla pour le pouvoir et la richesse; mais Bonaparte spécialement travailla sans le moindre scrupule sur les moyens. Tous les sentiments qui embarrassent l'homme dans la poursuite de ces objets, il les met de côté. Les sentiments étaient faits pour les femmes et les enfants. Fontanes, en 1804, exprima l'opinion même de Napoléon, quand, en faveur du sénat, il lui adressa ces paroles : « Sire, le désir de la perfection est la plus fâcheuse infirmité qui ait jamais affligé l'esprit humain. » Les défenseurs de la liberté et du progrès sont des *idéologues*, c'était un terme de mépris qu'il avait souvent à la bouche; — *Necker est un idéologue; Lafayette est un idéologue.*

Il y a un proverbe italien, trop bien connu, qui déclare que *si vous voulez réussir, vous ne devez pas être trop bon*. C'est un avantage, dans certaines limites, de s'être soustrait à l'empire des sentiments de pitié, de reconnaissance, de générosité; car alors, ce qui était une barrière infranchissable pour nous, et ce qui l'est encore pour les autres, devient une arme commode pour nos desseins : justement comme la rivière, qui était un obstacle formidable, et que

l'hiver transforme en la plus unie des routes.

Napoléon renonça une fois pour toutes aux sentiments et aux attachements et voulut ne s'aider que de ses mains et de sa tête. Avec lui il n'y a pas de miracle, ni de magie. C'est un homme qui travaille le cuivre, le fer, le bois, la terre, qui construit des routes, des édifices, qui bat monnaie, qui organise des troupes ; c'est un maître-ouvrier très-vigoureux et très-habile. Il ne faiblit ni ne se relâche jamais, mais il opère avec la constance et la précision des agents naturels. Il n'a perdu ni ses sympathies, ni son sens natifs pour les choses. On se range devant un pareil homme, comme devant un fait naturel. Sans contredit il y a assez d'hommes qui sont plongés dans les choses, comme les fermiers, les forgerons, les marins, et les mécaniciens en général, et on sait combien de tels hommes paraissent réels et solides en présence d'érudits et de philologues ; mais ordinairement ces hommes-là manquent de la faculté de coordination et ils ressemblent à des mains sans tête. Bonaparte, lui, ajouta à cette force minérale et animale la lucidité et l'esprit de généralisation, de sorte qu'on vit en lui la combinaison des forces naturelles et intellectuelles, comme si la mer et la terre s'étaient incarnées en lui et avaient commencé à se combiner entre elles. Aussi la terre et la mer semblent avoir été ses précurseurs. Il apparut spontanément et elles lui firent accueil. Ce calculateur habile savait ce qu'il voulait opérer avec ces

éléments et quel en serait le produit. Il connaissait les propriétés de l'or et du fer, des roues et des voiles, des soldats et des diplomates, et il exigeait que chacun travaillât d'après sa nature.

L'art de la guerre fut le jeu dans lequel il exerça son talent combinatoire. Ce talent consistait, selon lui, à avoir toujours plus de forces que l'ennemi sur le point où l'ennemi est attaqué, ou sur celui qu'il attaque; et toute son habileté se déploya dans des manœuvres et des évolutions sans fin, pour marcher toujours sur l'ennemi en coin et pour détruire ses forces en détail. Il est évident qu'une très-petite troupe, manœuvrant avec adresse et rapidité, de manière à pouvoir toujours amener deux hommes contre un au point où l'engagement a lieu, surmontera un corps de soldats beaucoup plus considérable.

L'époque, son organisation personnelle et des circonstances favorables pour lui contribuèrent à développer ce démocrate modèle. Il eut les qualités de sa classe et rencontra les conditions nécessaires pour les mettre en action. Ce sens commun qui ne respecte pas moins un fait accompli quelconque, qu'il ne trouve les moyens de le réaliser; le plaisir dans l'emploi des ressorts, dans leur choix, leur simplification et leur combinaison; l'exactitude et la perfection de son œuvre, la prudence avec laquelle tout a été prévu, et la vigueur avec laquelle tout a été exécuté, tout cela fait de lui l'organe naturel et le

chef de ce que j'é puis presque appeler dans un sens étendu, le parti *moderne*.

La nature doit avoir de beaucoup la plus grande part dans tout succès, et il en fut ainsi pour le sien. Le besoin d'un tel homme existait et cet homme vit le jour; un homme de pierre et de fer, capable de se tenir à cheval pendant seize ou dix-sept heures, de marcher plusieurs jours de suite sans repos ni nourriture, excepté par accès et avec l'ardeur et l'élan d'un tigre en action; un homme qui n'est gêné par aucun scrupule; bref, pressant, égoïste, prudent, et d'une pénétration qui ne permettait pas qu'il fût pris au dépourvu ou égaré par les prétentions des autres, quelles qu'elles fussent, ou par quelque idée superstitieuse, ou par quelque fougue ou précipitation de sa part. « Ma main de fer, disait-il, n'était pas placée à l'extrémité de mon bras; elle était immédiatement attachée à ma tête. » Il respectait le pouvoir de la nature et de la fortune et lui attribuait sa supériorité, au lieu de s'évaluer, comme font les hommes inférieurs, d'après son opiniâtreté, et d'essayer de lutter avec la nature. Dans sa rhétorique favorite il fait allusion à son étoile; et il se plaisait, aussi bien que le peuple, à se qualifier d'*enfant de la destinée*. « On me reproche, disait-il, d'avoir commis de grands crimes : des hommes de ma trempe ne commettent pas de crimes. Rien n'a été plus simple que mon élévation : il est inutile de l'attribuer à l'intrigue ou au crime.

Elle était le résultat de la singularité des temps et de ma réputation d'avoir bien combattu contre les ennemis de mon pays. J'ai toujours marché avec l'opinion des masses et avec les événements. De quelle utilité donc auraient été des crimes pour moi ? » Il disait encore en parlant de son fils : « Mon fils ne peut pas me remplacer ; je ne pourrais pas me remplacer moi-même. Je suis la créature des circonstances. »

Il possédait une rectitude d'action, qu'on n'avait jamais vue réunie auparavant à tant de conception. C'est un homme positif, terrible pour tous les parleurs et couvrant de confusion les personnes qui obscurcissent la vérité. Il voit où est le nœud de l'affaire, il se jette sur le point précis de la résistance et méprise toute autre considération. Il est fort, dans la juste acception, c'est-à-dire, par la clarté. Jamais il ne commettait de bétise dans la victoire, mais il gagnait ses batailles dans sa tête, avant de les gagner sur le champ de bataille. Ses principales ressources sont en lui-même. Il ne demande conseil de personne. En 1796, il écrit au Directoire : « J'ai conduit la campagne sans consulter qui que ce soit. Je n'aurais rien fait de bon, si je m'étais trouvé dans la nécessité de me conformer aux idées d'autrui. J'ai remporté quelques avantages sur des forces supérieures, bien qu'entièrement dénué de toutes choses ; parce que, dans la persuasion que votre confiance reposait en moi, mes actions ont été aussi rapides que ma pensée. »

L'histoire est pleine, en descendant jusqu'à ce jour, de la faiblesse d'esprit des rois et des gouvernants. C'est une classe de gens à prendre en pitié, car ils ne savent ce qu'ils feront. Les artisans se soulèvent pour du pain, et le roi et ses ministres, ne sachant que faire, envoient contre eux des baïonnettes. Mais Napoléon comprenait sa besogne. Voilà un homme qui à chaque instant et dans chaque occurrence, savait ce qu'il allait faire le lendemain. C'est là un immense avantage et un immense soulagement pour les esprits, non-seulement des rois, mais des citoyens. Peu d'hommes ont un lendemain; ils vivent de la main à la bouche, sans plan et ils sont toujours au bout de leur ligne de conduite; après chaque action, ils attendent une impulsion du dehors. Napoléon eût été le premier homme du monde, si ses desseins avaient toujours été purement d'intérêt public. Tel qu'il est, il inspire de la confiance et de la vigueur par l'unité extraordinaire de son activité. Il est ferme, plein d'assurance, se soumettant lui-même aux privations, faisant peu de cas de lui-même, sacrifiant toute chose à son dessein, argent, troupes, généraux, sa propre sûreté même, tout pour cela, et il ne se laisse pas séduire, comme les aventuriers ordinaires, par l'éclat de ses propres ressources. « Les incidents ne doivent pas gouverner la politique, disait-il, mais bien la politique, les incidents. » « Être entraîné par chaque événement, c'est n'avoir pas de système politique du

tout. » Ses victoires étaient seulement autant de jalons, et jamais au milieu des éblouissements et du tumulte de la circonstance actuelle, il ne perdait un moment de vue sa marche en avant. Il savait quoi faire et il volait à son but. Il aurait voulu abrégér la ligne droite pour parvenir à l'objet de sa convoitise. On peut, sans aucun doute, recueillir dans son histoire d'horribles traits sur le prix auquel il acheta ses succès ; il ne doit cependant pas pour ce motif être regardé comme cruel ; seulement c'était un homme qui ne connaissait pas d'obstacle à sa volonté ; il n'était pas sanguinaire, pas cruel, mais malheur à la chose ou à la personne qui se trouvait dans son chemin ! Il n'était pas sanguinaire, mais il n'épargnait pas le sang et il était sans pitié. Il ne voyait que l'objet : l'obstacle devait faire place. « Sire, le général Clarke ne peut pas se réunir au général Junot ; il y a là une batterie autrichienne dont le feu est épouvantable. » — « Qu'il emporte la batterie. » — « Sire, chaque régiment qui approche de ces terribles canons est sacrifié : sire, quels sont vos ordres ? » — « En avant, en avant ! » Seruzier, un colonel d'artillerie, dans ses *Mémoires militaires*, donne l'esquisse suivante d'une scène après la bataille d'Austerlitz : « Au moment où l'armée russe battait en retraite, péniblement, mais en bon ordre, sur la glace du lac, l'empereur Napoléon accourut à bride abattue sur l'artillerie. « Vous perdez du temps, s'écria-t-il ; feu sur ces masses ; il faut les engouffrer ;

feu sur la glace ! » L'ordre resta inexécuté pendant dix minutes. En vain plusieurs officiers et moi-même avions-nous pris position sur le talus d'un monticule pour produire l'effet désiré, leurs boulets et les miens roulaient sur la glace sans la rompre. Voyant cela, j'essayai de la simple méthode d'élever légèrement les obusiers. La chute presque perpendiculaire des terribles projectiles produisit l'effet désiré. Ma méthode fut immédiatement suivie par les batteries voisines, et en moins d'un instant nous creusâmes un tombeau à quelques (1) milliers de Russes et d'Autrichiens dans les eaux du lac. »

Dans la plénitude de ses ressources, tout obstacle semblait s'évanouir. « Il n'y aura plus d'Alpes, disait-il. » Et il construisait d'admirables routes qui surmontaient les précipices les plus escarpés au moyen de galeries échelonnées, jusqu'à ce que l'Italie fût aussi ouverte à Paris que toutes les villes de France. Puis il reposait ses membres et travaillait pour sa couronne. Ayant décidé ce qu'il fallait faire, il le fit de toutes ses forces. Il déploya toute son énergie. Il risqua tout, et n'épargna rien, ni les munitions, ni l'argent, ni les troupes, ni les généraux, ni lui-même.

Nous aimons à voir chaque chose remplir son office d'après sa nature, que ce soit une vache à lait ou un serpent à sonnettes ; et si la guerre est le meil-

(1) Comme je cite de seconde main, et que je ne puis me procurer Seruzier, je n'ose pas adopter la forte image que je trouve.

leur mode de faire régner l'accord entre les divergences de nation à nation (comme de très grandes masses d'hommes le croient), sans contredit Bonaparte fut juste en le faisant parfaitement. « Le grand principe de la guerre, disait-il, est qu'une armée doit toujours être prête, jour et nuit, à toute heure, à opposer toute la résistance qu'elle est capable d'opposer. » Jamais il n'économisait ses munitions, mais il faisait pleuvoir sur une position ennemie un torrent de fer, bombes, boulets, mitraille, pour rendre toute défense impossible. Sur un point quelconque de résistance il concentrait escadron sur escadron, en nombre écrasant, jusqu'à ce que ce point fût balayé et réduit à néant. Deux jours avant la bataille d'Iéna, Napoléon disait à un régiment de chasseurs à cheval à Lobenstein : « Mes enfants, vous ne devez pas craindre la mort ; quand les soldats bravent la mort, ils la chassent dans les rangs de l'ennemi. » Dans la furie de l'attaque, il ne s'épargnait pas lui-même. Il allait aussi loin qu'il était possible pour lui. Il est évident qu'en Italie il fit ce qu'il put et tout ce qu'il put. Plus d'une fois il fut à un doigt de sa perte, et sa personne même fut presque perdue. Il fut jeté dans un marais à Arcole. Dans la mêlée les Autrichiens étaient entre lui et ses troupes, et il fut tiré de là par des efforts désespérés. A Lonato et dans d'autres endroits, il fut sur le point d'être fait prisonnier. Il livra soixante batailles. Il n'en avait jamais assez. Chaque bataille était une nouvelle arme. « Ma

puissance tomberait, si elle n'était pas soutenue par de nouveaux exploits. La conquête m'a fait ce que je suis, et la conquête doit me maintenir. » Il comprenait, comme tout homme sage, qu'il faut autant de vie pour conserver que pour créer. Nous sommes toujours en danger, toujours dans une mauvaise condition, juste sur la pente de notre ruine, et nous ne pouvons être sauvés que par l'invention et le courage.

Cette vigueur était secondée et tempérée par la plus froide prudence et par une exactitude rigoureuse. Semblable à la foudre dans l'attaque, on le trouvait invulnérable dans ses retranchements. Son attaque même n'était jamais l'inspiration du courage, mais le résultat du calcul. Son idée sur la meilleure défense consistait à jouer encore le rôle d'assaillant. « Mon ambition, dit-il, était grande, mais elle était d'une nature froide. » Dans une de ses conversations avec Las Casas, il faisait la remarque suivante : « Quant au courage moral, j'ai rarement rencontré le courage de deux heures du matin, je veux dire le courage pris à l'improviste, celui qui est nécessaire dans une occasion imprévue, et qui, en dépit des événements les plus inopinés, vous laisse pleine liberté de jugement et de décision. » Et il n'hésitait pas à déclarer, qu'il était lui-même éminemment doué de ce « courage de deux heures du matin, et qu'il avait rencontré peu de personnes qui pussent l'égaliser sous ce rapport. »

Tout dépendait de l'exactitude de ses combinaisons, et les étoiles n'étaient pas plus ponctuelles que son art de calculer. Son attention personnelle descendait jusqu'aux détails les plus infimes : « A Montebello, j'ordonnai à Kellermann d'attaquer l'ennemi avec huit cents chevaux, et avec cette troupe il dispersa six mille grenadiers hongrois, sous les yeux mêmes de la cavalerie autrichienne. Cette cavalerie était à une demi-lieue de distance et il lui fallait un quart d'heure pour arriver sur le lieu de l'action ; j'avais observé que ce sont toujours ces quarts d'heure qui décident du sort d'une bataille. » « Avant d'engager une bataille, Bonaparte pensait peu à ce qu'il ferait en cas de succès, mais il méditait longtemps sur ce qu'il ferait en cas de revers. » La même prudence et le même bon sens marquent toute sa conduite. Ses instructions à son secrétaire aux Tuileries sont dignes d'être rappelées : « Pendant la nuit, entrez dans ma chambre aussi rarement que possible. Ne m'éveillez pas, si vous avez de bonnes nouvelles à me communiquer ; pour cela il n'y a rien qui presse. Mais si vous m'en apportez de mauvaises, éveillez-moi sur le champ, car alors il n'y a pas un moment à perdre. » Général en Italie, il mit en pratique cette même économie fantasque de temps, par rapport à sa correspondance qui lui était à charge. Il recommandait à Bourrienne de n'ouvrir aucune lettre pendant trois semaines, et alors il observait avec satisfaction quelle partie considérable de cette

correspondance était devenue inutile, et n'exigeait plus de réponse. C'était immense ce qu'il achevait de besogne, cela dépassait les bornes connues de la puissance humaine. Il y a eu un grand nombre de princes laborieux, depuis Ulysse jusqu'à Guillaume d'Orange, mais nul n'accomplit le dixième de ce que fit cet homme.

A ces dons de la nature Napoléon joignait l'avantage d'être né dans une condition de fortune humble et privée. Plus tard, il eut la faiblesse de désirer ajouter à ses couronnes et à ses autres honneurs la prescription de l'aristocratie; mais il reconnaissait cependant ce qu'il devait à son éducation austère et il ne faisait pas mystère de mépriser les rois de naissance et les *mulets héréditaires*, comme il qualifiait grossièrement les Bourbons. Il disait que « dans leur exil ils n'avaient rien appris, ni rien oublié. » Bonaparte avait passé par tous les échelons du service militaire; il avait été citoyen avant de devenir empereur et il se rattachait ainsi à la bourgeoisie. Ses remarques et ses jugements dénotent l'instruction et la justesse d'appréciation de la classe moyenne. Ceux qui avaient à traiter quelque affaire avec lui, s'apercevaient bien qu'on ne pouvait pas lui en imposer, et qu'il savait calculer aussi bien qu'un autre homme. Cela ressort de tout côté dans ses *Mémoires* dictés à Sainte-Hélène. Comme les dépenses de l'impératrice, de sa maison, de ses palais avaient occasionné de grandes dettes, Napoléon examina lui-

même les notes des créanciers, y découvrit des prix exorbitants et des erreurs, et réduisit considérablement leurs prétentions.

Sa grande arme, c'est-à-dire, les millions d'hommes qu'il commandait, il les devait à ce caractère représentatif dont il était revêtu. Il nous intéresse tant qu'il nous apparaît comme le représentant de la France et de l'Europe ; il existe comme capitaine et roi, seulement tant que la révolution, ou l'intérêt des masses laborieuses trouve en lui un organe et un guide. Relativement aux intérêts sociaux, il connaissait la portée et la valeur du travail et il penchait naturellement de ce côté-là. J'aime assez un incident mentionné par un de ses biographes à Sainte-Hélène : « Se promenant avec Madame Balcombe, des domestiques portant de lourdes caisses vinrent à passer près d'eux sur la route, et Madame Balcombe leur commanda d'un ton passablement irrité, de se tenir à distance. Napoléon l'interrompit en disant : « Ayons égard au fardeau, Madame. » Du temps de l'empire, il dirigea son attention sur l'amélioration et l'embellissement des marchés de la capitale : « Le marché, disait-il, est le Louvre du peuple. » Les principaux ouvrages qui lui aient survécu, ce sont ses magnifiques routes. Il rendit les soldats imbus de son esprit et une sorte de liberté et de camaraderie prit naissance entre eux et lui, ce que l'étiquette de la cour ne permit jamais entre les officiers et lui. Ils exécutèrent sous ses yeux

ce que d'autres n'auraient jamais pu faire. La meilleure preuve de ses rapports avec ses soldats, c'est l'ordre du jour donné le matin de la bataille d'Austerlitz, dans lequel Napoléon promet à ses troupes qu'il tiendra sa personne hors de l'atteinte du feu. Cette déclaration, le contraire de celle qui est ordinairement faite par les généraux et les soldats la veille d'une bataille, prouve suffisamment le dévouement de l'armée à son chef.

Mais quoiqu'il y eût dans les détails cette conformité entre Napoléon et la masse des hommes du peuple, sa force réelle reposait sur leur conviction qu'il était leur représentant dans son génie et dans ses projets, non-seulement lorsqu'il les flattait, mais lorsqu'il les réprimait et même lorsqu'il les décimait par sa conscription. Il savait, aussi bien qu'un Jacobin quelconque en France, philosopher sur la liberté et l'égalité, et quand allusion fut faite au précieux sang de plusieurs siècles répandu par la mise à mort du duc d'Enghien, il répliqua : « Mon sang n'est pas non plus de l'eau du fossé. » Le peuple sentait bien que le trône n'était plus occupé, et que le pays n'était plus dévoré dans sa substance par une petite caste de princes légitimes, exclus de toute communauté d'avec les enfants du sol et conservant les idées et les superstitions d'un état de société depuis longtemps oublié. Au lieu de pareils vampires, c'était un homme sorti de leur sein, qui, aux Tuileries, professait des connaissances et des idées semblables aux

leurs, et qui par conséquent leur ouvrait à eux et à leurs enfants les avenues du pouvoir et du crédit. Le dernier jour de la politique assoupissante, égoïste, refusant toujours aux jeunes gens les moyens et l'occasion de se produire, était arrivé et un jour d'expansion et de faveur avait lui. Un débouché pour toutes les forces et les productions de l'homme était ouvert; des récompenses brillantes éblouissaient les yeux des jeunes gens et des hommes capables. La vieille France féodale, garottée, était transformée en un jeune Ohio ou New-York; et ceux qui souffraient des rigueurs immédiates du nouveau monarque, les lui pardonnaient comme des sévérités nécessaires du régime militaire qui avait renversé les oppresseurs. Et même lorsque la majeure partie du peuple eut commencé à se demander, si l'on avait réellement gagné quelque chose à ces épuisantes levées d'hommes et d'argent du nouveau maître, tous les hommes capables du pays, dans tous les rangs et dans tous les genres, prirent son parti et le défendirent comme leur protecteur naturel. En 1814, ayant reçu le conseil de se rallier aux classes élevées de la société, Napoléon dit à ceux qui l'entouraient : « Messieurs, dans la situation où je me trouve, ma seule noblesse, c'est la canaille des faubourgs. »

Napoléon répondait à cette attente naturelle. La nécessité de sa position exigeait de lui qu'il fit bon accueil aux talents de toute espèce et leur accordât des espérances. Ses sentiments s'accordaient en cela

avec sa politique. Comme tout être supérieur, il éprouvait sans doute le désir de trouver des hommes et des égaux, il voulait mesurer sa puissance avec celle d'autres maîtres, et il souffrait impatiemment les sots et les pieds-plats. En Italie, il chercha des hommes et il n'en trouva pas. « Bon Dieu ! dit-il, que les hommes sont rares ! Il y a dix huit millions d'âmes en Italie, et c'est avec difficulté que j'ai trouvé deux hommes, Dandolo et Melzi. » Plus tard, son expérience s'étant encore accrue, son respect pour l'humanité n'en avait pas grandi. Dans un moment d'amertume, il disait à un de ses plus vieux amis : « Les hommes méritent le mépris qu'ils m'inspirent. Je n'ai eu qu'à mettre quelques dorures sur l'habit de mes vertueux républicains, et de suite ils sont devenus tels que je le désirais. » Cette impatience de supporter la faiblesse de caractère était cependant un hommage indirect de respect, rendu par lui aux natures vigoureuses qui commandaient ses égards, non-seulement lorsqu'il rencontrait en elles des amis et des aides, mais même lorsqu'elles résistaient à sa volonté. Il n'aurait pas confondu Fox et Pitt, Carnot, La Fayette et Bernadotte avec les godelureaux de sa cour. Et en dépit de sa manie de détraction, que son égoïsme systématique lui suggérait à l'égard des grands capitaines, qui avaient travaillé à conquérir avec lui et pour lui, il témoignait amplement de la reconnaissance envers Lannes, Duroc, Kleber, Desaix, Massena, Murat, Ney et Augereau. S'il se sentait

leur patron et le fondateur de leurs fortunes, comme lorsqu'il disait : « J'ai fait sortir mes généraux de la boue, » il n'aurait pu cependant cacher sa satisfaction d'avoir reçu d'eux une aide et un appui en rapport avec la grandeur de son entreprise. Dans la campagne de Russie il fut si vivement impressionné par le courage et l'esprit de ressource du Maréchal Ney, qu'il dit : « J'ai deux cent millions dans mes coffres, et je les donnerais tous pour Ney. » Les portraits qu'il a tracés de plusieurs de ses maréchaux contiennent des différences marquées, et quoiqu'ils ne satisfassent pas l'insatiable vanité des officiers français, ils sont sans contredit très-justes au fond. Et en réalité chaque espèce de mérite était recherchée et faisait son chemin sous son gouvernement. « Je connais, disait-il, la profondeur et le tirant d'eau de chacun de mes généraux. » La force naturelle était sûre d'être bien accueillie à sa cour. Dix-sept hommes de son temps furent élevés du commun des soldats au rang de roi, de maréchal, de duc ou de général ; et les croix de sa Légion d'honneur étaient accordées à la valeur personnelle, et non pas à des relations de famille : « Quand des soldats ont reçu le baptême de feu du champ de bataille, ils n'ont tous qu'un rang à mes yeux. »

Lorsqu'un roi naturel devient roi titulaire, tout le monde est content et satisfait. L'esprit de la révolution autorisait la forte population du faubourg Saint-Antoine, ainsi que chaque palafrenier et chaque

goujat de l'armée, à ne pas regarder Napoléon comme la chair de sa chair, ni comme la créature de son parti. Mais il y a dans le succès d'un grand talent quelque chose qui emporte la sympathie universelle. Le fait est que tous les hommes raisonnables ont intérêt à voir prévaloir le bon sens et l'esprit de conduite sur la stupidité et la malversation. Comme êtres intelligents, nous sentons l'air purifié comme par une secousse électrique, quand la force matérielle est subjuguée par l'énergie intellectuelle. Aussitôt que nous nous plaçons hors de la portée des rivalités locales et accidentelles, nous comprenons que Napoléon combat pour nous ; ce sont là d'honorables victoires ; cette formidable machine à vapeur accomplit notre œuvre. Tout ce qui fait appel à l'imagination, en dépassant les limites ordinaires de la capacité humaine, nous encourage et nous affranchit d'une manière prodigieuse. Cette vaste tête, méditant et dirigeant souverainement des séries d'affaires, et donnant l'impulsion à une si grande multitude d'agents ; cet œil qui plonge sur toute l'Europe ; cette promptitude d'invention ; cette inépuisable fécondité de ressources ; quels événements ! quels tableaux pittoresques ! quelles étranges situations ! Tantôt épiant les Alpes, par un coucher du soleil dans la mer de Sicile ; tantôt rangeant son armée en bataille à la vue des Pyramides et disant à ses troupes : « Du sommet de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent » ; tantôt traversant à pied la mer rouge ; tantôt mar-

chant dans le golfe de l'isthme de Suez. Sur le rivage de Ptolemaïs, il agitait de gigantesques projets : « Si Saint-Jean d'Acre était tombé, j'aurais changé la face du monde. » La nuit de la bataille d'Austerlitz, qui était l'anniversaire de son inauguration comme empereur, son armée lui présenta un bouquet de quarante drapeaux pris pendant le combat. Peut-être y a-t-il quelque chose d'un peu puéril dans le plaisir qu'il prenait à faire ressortir ces contrastes éblouissants ; comme lorsqu'il se plaisait à faire attendre des rois dans son antichambre à Tilsit, à Paris et à Erfurt.

Au milieu de la faiblesse, de l'indécision et de l'indolence générales des hommes, nous ne pouvons assez nous féliciter de mettre la main sur cet homme d'action si vigoureux et si habile, qui saisissait l'occasion aux cheveux, et qui nous a prouvé que de choses peuvent être accomplies par la simple force de ces qualités, que tous les hommes possèdent à un degré plus ou moins élevé, c'est-à-dire, par la ponctualité, par l'attention personnelle, par le courage et la perspicacité. « Les Autrichiens, disait-il, ne connaissent pas le prix du temps. » J'aurais pu le citer, dès ses plus jeunes années, comme un modèle de prudence. Sa puissance consiste, non pas dans une force sauvage ou désordonnée, ni dans une exaltation quelconque, comme celle de Mahomet, ni dans une faculté particulière de persuasion, mais dans la mise en pratique en chaque conjoncture du sens

commun, au lieu de la persistance à s'en tenir aux règles et aux coutumes. La leçon qu'il nous donne est celle que l'énergie donne toujours, c'est qu'il y a toujours place pour elle. A quelle foule de lâches hésitations la vie de cet homme n'est-elle pas une réponse ! Lors de son apparition, c'était la persuasion de tous les hommes de guerre qu'il ne pouvait plus rien y avoir de nouveau dans leur art, comme c'est encore la persuasion des hommes de notre temps, que rien de nouveau ne peut être entrepris, ni en politique, ni en religion, ni dans la littérature, ni dans le commerce, ni dans l'agriculture, ni dans nos mœurs et nos coutumes sociales ; et comme c'est à toutes les époques, la croyance de la société, que le monde est épuisé. Mais Bonaparte en savait plus que la société ; et en outre il savait qu'il en savait plus. Je crois que tous les hommes savent mieux qu'ils ne font ; ils savent bien que les institutions qu'on recommande avec tant de volubilité sont des jouets d'enfants et des babioles ; mais ils n'osent pas avoir confiance dans leurs pressentiments. Bonaparte, lui, se fiait à son bon sens personnel, et ne s'inquiétait pas plus du sentiment d'autrui que d'une bagatelle. Le monde traita ses innovations justement comme il traite toute espèce de nouveautés, il fit des objections à l'infini, souleva toute espèce d'obstacles : mais lui renversait les objections avec une chiquenaude. « Ce qui crée la grande difficulté, remarque-t-il, dans le poste de général en chef sur terre,

c'est la nécessité de nourrir tant d'hommes et d'animaux. S'il souffre que les commissaires de vivres lui fassent la loi, il ne bougera jamais et toutes ses expéditions échoueront. » Un exemple de son sens commun est ce qu'il dit du passage des Alpes en hiver, que tous les écrivains, se répétant les uns les autres, avaient dépeint comme impraticable : « L'hiver, dit Napoléon, n'est pas la saison la plus défavorable pour le passage des hautes montagnes. La neige alors est solide, le temps est plus stable, et il n'y a rien à craindre des avalanches, le véritable et le seul danger à redouter dans les Alpes. Sur ces grandes montagnes, il y a souvent au mois de Décembre de très-belles journées, d'un froid sec, joint à un calme extrême de l'air. » Lisez encore son exposition de la manière dont on gagne des batailles : « Dans toute bataille, il arrive un moment où les plus braves troupes, après avoir fait les plus grands efforts, se sentent portées à prendre la fuite. Cette panique provient d'un manque de confiance dans leur propre courage; et il suffit d'une légère occasion, d'un prétexte, pour leur rendre cette confiance. Le grand art, c'est de faire naître l'occasion, d'inventer le prétexte. A Arcole, je gagnai la bataille avec vingt-cinq cavaliers. Je saisis le moment de lassitude, je donnai à chacun de mes hommes une trompette, et je gagnai la journée avec cette poignée de soldats. Vous voyez bien que deux armées sont deux corps qui se rencontrent et cherchent à s'effrayer

l'un l'autre; un moment de panique survient et ce moment, il faut le tourner à votre avantage. Quand un homme a assisté à un grand nombre d'actions, il discerne ce moment-là sans difficulté; c'est aussi facile que de supputer une addition. »

Ce représentant du xix^e siècle joignait à ses dons naturels l'aptitude de méditer sur les matières spéculatives. Il se plaisait à se jeter au milieu des questions positives, littéraires, ou abstraites. Sa manière de voir était toujours originale et venait toujours à propos. Pendant l'expédition d'Egypte, il se plaisait, après le dîner, à s'entretenir avec trois ou quatre personnes pour soutenir une thèse, ou, comme beaucoup de gens font, pour la combattre. Il proposait un sujet, et la discussion roulait sur des questions de religion, sur les différentes formes de gouvernement, et sur l'art de la guerre. Un jour il demandait si les planètes étaient habitées? Un autre jour, quel était l'âge du monde? Puis il proposait d'examiner la probabilité de la destruction de notre globe, soit par l'eau, soit par le feu; dans un autre instant, ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans les pressentiments, si l'on pouvait interpréter les songes. Il était très amateur de parler de religion. En 1806, il causait avec Fournier, évêque de Montpellier, de matières religieuses. Il y avait deux points sur lesquels ils ne pouvaient tomber d'accord, savoir, celui de l'enfer, et celui du salut hors de l'église. L'empereur raconta à Joséphine, qu'il avait disputé

comme un diable sur ces deux points, sur lesquels l'évêque était resté inexorable. Aux philosophes il concédait volontiers tout ce qui servait de preuve contre la religion, qu'elle était l'œuvre des hommes et des circonstances ; mais il ne voulait pas entendre parler de matérialisme. Par une belle nuit, sur le pont d'un vaisseau, au milieu d'une discussion bruyante sur le matérialisme, Bonaparte montra les étoiles et dit : « Vous pouvez discourir aussi longtemps que vous voulez, Messieurs ; mais qui a fait tout cela ? » Il se plaisait dans la conversation des hommes de science, particulièrement de Monge et Berthollet ; mais il méprisait les hommes de lettres : « C'étaient des faiseurs de phrases. » Il aimait aussi à parler de médecine, et notamment avec ceux qui la pratiquaient et qu'il estimait le plus, comme Corvisart à Paris et Antomarchi à Sainte-Hélène. « Croyez-moi, disait-il à ce dernier, il vaut mieux abandonner tous ces remèdes ; la vie est une forteresse dont nous ne connaissons rien, ni vous ni moi. Pourquoi susciter des obstacles à sa manière de se défendre ? Ses propres ressources sont supérieures à toutes les préparations de vos laboratoires. Corvisart m'a avoué avec bonhomie que toutes vos sales mixtures ne sont bonnes à rien. La médecine est une collection de prescriptions douteuses, dont les conséquences, prises collectivement, sont plus fatales qu'utiles au genre humain. L'eau, l'air et la propreté, voilà les principaux articles de ma pharmacopée. »

Ses mémoires dictés au comte Montholon et au général Gourgaud, à Sainte-Hélène, ont une grande valeur, déduction faite de tout ce qui semble s'y ressentir de son manque de sincérité. Il possédait la franchise de ne pas dissimuler la conscience de sa valeur et de sa supériorité. J'admire sa manière simple et claire, aussi bonne que celle de César, de raconter ses batailles ; sa bienveillance et son ton suffisamment respectueux, quand il parle du maréchal Wurmser et de ses autres adversaires ; et son mérite comme écrivain de se mettre au niveau des divers sujets qu'il traite. La partie qui plait le plus, c'est la campagne d'Egypte.

Il avait des heures de réflexion et de sagesse. Dans ses moments de loisir, soit au camp, soit au palais, Napoléon apparaît comme un homme de génie, dirigeant sur des questions abstraites le désir naturel de la vérité et y manifestant cette impatience de paroles, qu'il avait coutume de montrer dans la guerre. Il pouvait se complaire dans tous les jeux de l'imagination, dans un roman, un *bon mot*, aussi bien que dans un stratagème militaire. Il s'amusait à effrayer Joséphine et ses dames, dans un appartement à demi éclairé, par des récits terribles, que sa voix et son talent dramatique savaient encore faire ressortir davantage.

J'appelle Napoléon l'agent ou le procureur de la classe moyenne de la société moderne, de la foule qui remplit les marchés, les échoppes, les comptoirs,

les ateliers, les vaisseaux, du monde moderne enfin qui vise à être riche. C'était un agitateur, un destructeur de la prescription, un réformateur civil, un libéral, un radical, un inventeur d'expédients, un ouvrier de débouchés et de marchés, un destructeur du monopole et des abus. Aussi les riches et les aristocrates ne l'aimaient-ils pas. L'Angleterre, ce foyer du capital, Rome et l'Autriche, ces centres de la tradition et de la généalogie, lui étaient hostiles. La consternation des classes inintelligentes et conservatrices, la terreur des imbéciles vieillards et des vieilles femmes du conclave romain, qui dans leur désespoir s'accrochaient à tout, et se seraient cramponnés à un fer rouge, les vaines tentatives des hommes d'état pour l'amuser et le tromper, de l'empereur d'Autriche pour le gagner; d'autre part, les hommes actifs de partout, qui avaient les yeux fixés sur lui comme sur le colosse de la classe moyenne, tout cela rend son histoire glorieuse et imposante. Il avait les qualités de la masse de ses commettants; il avait aussi leurs défauts. Je suis fâché que les plus brillantes peintures aient leur revers. Mais une propriété fatale que nous découvrons dans la poursuite de la richesse, c'est qu'elle est perfide, c'est qu'elle s'achète aux dépens des sentiments qu'elle brise ou qu'elle affaiblit. Et il est inévitable que nous rencontrions le même fait se reproduisant dans l'histoire de ce champion, qui s'était proposé pour seul but une brillante carrière, sans s'inquiéter des moyens,

sans ressentir le moindre scrupule dans leur emploi.

Bonaparte était spécialement dénué de sentiments généreux. Individualité placée au point le plus culminant, à l'époque la plus cultivée, au milieu de la population la plus civilisée du monde, il n'a pas le mérite de la sincérité et de l'honnêteté vulgaires. Il est injuste envers ses généraux; il rapporte tout à lui et accapare tout; il dépouille basement Kellermann, Bernadotte du crédit que leur donnaient leurs grandes actions; il intrigue pour impliquer son fidèle Junot dans une banqueroute désespérée, avec le dessein de le chasser loin de Paris, parce que la familiarité de manières de cet homme dépare le faste arrogant de la cour du nouvel empereur. Il est menteur effronté. Les documents officiels, son *Moniteur*, tous ses bulletins sont proverbialement reconnus pour signifier ce qu'il veut qu'on croie; et ce qu'il y a de pire, c'est que, dans sa vicillesse prématurée, lorsqu'il résidait dans son île déserte, de sang froid il falsifia les faits, les dates, les caractères, imprimant à l'histoire un éclat théâtral. Comme tous les Français, il a une passion pour la mise en scène. Tout acte qui respire la générosité est gâté par un semblable calcul. Son étoile, son amour de la gloire, ses idées sur l'immortalité de l'âme, tout cela est français : « Je dois étonner et éblouir. Si j'accordais la liberté de la presse, ma puissance ne subsisterait pas trois jours. » Faire beaucoup de bruit, c'est son but favori : « Une grande réputation, c'est un grand

bruit ; plus on en fait, plus il est entendu au loin. Les lois, les institutions, les monuments, les nations, tout tombe ; mais le bruit continue, et il résonne à travers les âges. » Sa doctrine de l'immortalité n'est autre chose que la renommée. Sa théorie de l'influence n'est pas flatteuse : « Il y a deux leviers pour remuer les hommes, l'intérêt et la peur. L'amour est un sot entêtement, il ne repose que là-dessus. L'amitié n'est qu'un mot. Je n'aime personne. Je n'aime pas même mes frères : peut-être Joseph, un peu, par habitude, et parce qu'il est mon aîné ; et Duroc, je l'aime aussi ; mais pourquoi ? parce que son caractère me plaît ; il est dur et résolu, et je crois que le gaillard n'a jamais versé une larme. Pour ma part, je sais très-bien que je n'ai pas de véritables amis. Aussi longtemps que je continue à être ce que je suis, je puis avoir autant de prétendus amis que je veux. Laissons la sensibilité aux femmes ; mais les hommes doivent être fermes de cœur et d'intention, ou ils ne doivent pas du tout se mêler de faire la guerre et de gouverner. »

Il était tout à fait sans scrupule. Il aurait volé, calomnié, assassiné, noyé, empoisonné, si son intérêt le lui avait dicté. Il n'avait pas de générosité ; il n'avait que des haines vraiment vulgaires ; il était excessivement personnel ; il était perfide ; il trichait aux cartes ; c'était une prodigieuse commère ; il ouvrait les lettres ; son infâme police était un divertissement pour lui ; il se frottait les mains de joie,

quand il avait intercepté quelques preuves d'intelligence entre les hommes et les femmes qui l'environnaient, et il se vantait « de connaître tout ; » il se mêlait de la coupe des vêtements de femmes ; il allait écouter incognito les hurrahs et les éloges de la rue. Ses manières étaient grossières. Il traitait les femmes avec une familiarité de bas étage. Il avait l'habitude de leur tirer l'oreille, et de leur pincer les joues, quand il était de bonne humeur ; et dans ses derniers jours, de tirer l'oreille et les moustaches ou les favoris des hommes, de les frapper, et de badiner grossièrement avec eux. Il ne paraît pas qu'il écoutât par le trou de la serrure, ou du moins qu'il fût attrapé à cela. Bref, quand vous avez pénétré dans tous les coins et recoins de sa puissance et de sa splendeur, vous vous apercevez que vous avez à faire, non pas à un homme honorable, à un gentleman enfin, mais à un charlatan et un coquin ; et il mérite parfaitement l'épithète de *Jupiter-Scapin*, ou d'une sorte de Jupiter qui décampe.

En faisant la description des deux partis qui se partagent la société moderne, le parti démocratique et le parti conservateur, j'ai dit que Bonaparte représente le premier, ou le parti des hommes d'affaires et qu'il est l'adversaire du parti stationnaire ou conservateur. J'ai omis alors d'ajouter, ce qui est important à consigner, que ces deux partis ne diffèrent entre eux que comme les jeunes gens des vieillards. Le démocrate est un jeune conservateur ; le conser-

vateur est un vieux démocrate. L'aristocrate est le démocrate mûr, et il est allé produire de la graine ; car les deux partis reposent sur cette seule base, la valeur souveraine de la propriété, que l'un cherche à acquérir, et l'autre à garder. On peut dire de Bonaparte qu'il représente toute l'histoire de ce premier parti, sa jeunesse et son âge mûr, et même, avec une justesse poétique, qu'il en renferme la destinée dans sa personne. La contre-révolution, le parti opposé, attend toujours pour son organe et son représentant un homme qui poursuive avec amour un but vraiment d'intérêt public et général.

Nous avons assisté ici à une expérience, dans les conditions les plus favorables, de ce que peut l'entendement sans la conscience. Jamais chef ne fut si bien doué, ni si bien armé ; jamais chef ne rencontra de pareils aides et associés. Et quel a été le résultat de ce vaste talent, de cette vaste puissance, de ces immenses armées, de ces villes brûlées, de ce trésor dissipé, de ces millions d'hommes sacrifiés, de cette Europe démoralisée ? Cela n'a abouti à rien. Tout a disparu, comme la fumée de ses canons, et n'a pas imprimé de trace. Il a laissé la France plus petite, plus pauvre, plus faible, qu'il ne l'avait trouvée ; et toute la lutte pour la liberté a été à recommencer. La tentative, en principe, n'était qu'un suicide. La France le servit en lui sacrifiant vie, corps, fortune, aussi longtemps qu'elle put identifier ses intérêts avec ceux de cet homme ; mais lorsqu'on vit qu'après la

victoire une autre guerre, qu'après la destruction des armées, venaient de nouvelles levées, qu'après des efforts désespérés on n'était jamais près d'en recueillir la récompense, qu'on ne pouvait pas dépenser ce qu'on avait gagné, ni se reposer sur son lit de duvet, ni se prélasser dans son château, on l'abandonna. On trouva que son égoïsme absorbant était mortel pour tous les autres hommes. Cela ressemblait à la torpille, qui fait éprouver une suite de commotions à tous ceux qui sont soumis à son influence; elle produit des spasmes qui contractent les muscles de la main, de manière que l'homme ne peut plus ouvrir les doigts, et l'animal vous inflige alors de nouveaux chocs, plus violents encore, jusqu'à ce qu'il paralyse et fasse périr sa victime. De même cet égoïste outré restreignait, appauvissait, et absorbait l'énergie et l'existence de ceux qui le servaient. Aussi le cri général de la France et de l'Europe, en 1814, fut-il : « Assez de lui; *Assez de Bonaparte.* »

Ce ne fut pas la faute de Bonaparte. Il fit tout ce qu'il était possible, quant à lui, pour vivre et réussir sans principe moral. Ce fut la nature des choses, ce fut l'éternelle loi de l'homme et du monde, qui le frustrèrent et le conduisirent à sa ruine. Faites un million d'expériences de cette nature, et le résultat sera le même. Toute tentative, qu'elle soit faite par des multitudes ou par des individus, qui a un but sensuel et égoïste, doit échouer. Le pacifique Fou-

rier ne produira pas plus d'effet que le pernecieux Bonaparte. Aussi longtemps que notre civilisation reposera essentiellement sur la propriété, sur les barrières, sur l'esprit d'exclusion, elle sera le jouet des illusions. Notre opulence nous laissera malade ; il y aura de l'amertume dans notre rire, et notre vin brûlera nos lèvres. Il n'y a qu'un bien qui soit profitable, c'est celui qu'on peut goûter, toutes portes ouvertes, c'est celui qui est utile à tous les hommes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Avant propos.	I
Remarques sur la vie et le caractère de Napoléon Bona-	
parte, par Channing, 1 ^{re} partie	4
Id. 2 ^{me} id.	98
Napoléon ou l'homme du monde, par Emerson. . .	143



575029

H. 222.

L. 25.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ,

RUE DE LA MADELEINE, 87.

DE LA CULTURE DE SOI-MÊME, par CHANNING traduit de l'Anglais.
1 vol. in-18, prix 50 c.

PRINCIPES DU CHRISTIANISME UNITAIRE, par CHANNING, traduits
de l'Anglais et précédés d'une notice et d'une préface, par FRANÇOIS VAN
MEENEN. 1 vol. in-18, prix 60 c.



Digitized by Google

